

211-26
$2.50

UNITÉ PROLÉTARIENNE

Revue théorique et politique
de l'Organisation marxiste-léniniste
du Canada EN LUTTE!
no 26 (vol. 6, no 1), mars-avril-mai 1982

Dossier sur la sexualité des femmes

Et si Marx avait été une femme?

UNITÉ PROLÉTARIENNE

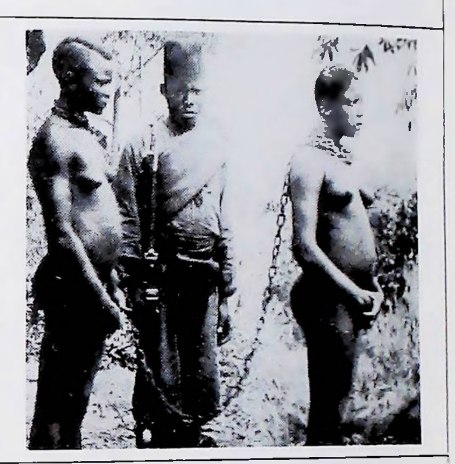
no 26 (Vol. 6, no 1), mars-avril-mai 1982

Sommaire



Et la fleur fermée s'ouvre... Comment les rapports dominants-dominés pénètrent-ils jusque dans la famille? Comment s'y reproduisent-ils? Comment les femmes en niant leur propre sexualité en viennent aussi à nier leurs propres besoins? Pourquoi cette peur de la remise en question? Voilà ce que les auteures de cet article voulaient vérifier en dressant le portrait de l'histoire de la vie des femmes de la naissance jusqu'à la mort pour connaître cette réalité, la leur.

Une critique féministe du programme d'EN LUTTE! et **Le féminisme interroge le marxisme**. Dans ces deux articles, des femmes du Comité national des femmes d'EN LUTTE! adressent des critiques sérieuses au programme de notre organisation. En même temps, elles interrogent plusieurs conceptions fondamentales du marxisme qui ont des conséquences sur la question des femmes.





Les bases fondamentales de l'oppression des femmes dans la société capitaliste — L'oppression des femmes n'est-elle liée qu'à la surexploitation des femmes au travail? Jean Tepperman, une féministe marxiste américaine répond non à cette question et critique le mouvement communiste d'avoir propagé une vision économiste de l'oppression des femmes.

Bilan de la structure féministe dans Movimiento comunista. Une organisation communiste espagnole tire les leçons de plus de 3 ans d'expérience d'une structure autonome des femmes au sein de leur organisation. Ils en dégagent la nécessité d'une telle structure autonome de même que de féminiser toujours plus leur organisation.



La revue UNITÉ PROLÉTARIENNE est la revue théorique et politique de l'Organisation marxiste-léniniste du Canada EN LUTTE!. Elle est publiée au Canada à chaque trimestre en anglais et en français. Adressez vos lettres, articles, suggestions, commentaires à: UNITÉ PROLÉTARIENNE, C.P. 340, succ. M, Montréal, Québec, Canada, H1V 3M5.
Pour contacter directement la revue, téléphoner directement à (514) 253-2041
Editeur: Presses de l'Unité Inc., C.P. 116, Succ. Delorimier, Montréal, Québec, Canada, H2N 2N6

Photocomposition, mise en page, impression: Les Presses Solidaires Inc., 2381 Jeanne-d'Arc, Montréal, Québec, Canada. (514) 253-8331
Distributeur: Distribution Premier Mai, 1407 d'Iberville, Montréal, Québec, Canada, H2K 3B1, (514) 527-7319
Membre de la Canadian Periodical Publishers' Association, 54 Wolseley Street, Toronto, Ontario, Canada
Dépôt légal à la Bibliothèque nationale du Québec, 3e trimestre 1976
ISSN 0707-7696

Editorial

8 mars: les bonnes résolutions ne suffisent plus

Le 8 mars, fête internationale des femmes, a souvent été une sorte de "fête des mères" des militants socialistes...! C'est-à-dire une journée, où chacun, une fois par année, a l'occasion de réfléchir à la situation faite aux femmes et de prendre de bonnes résolutions qui se transforment généralement en voeux pieux... Mais pourquoi en est-il ainsi? Et pourquoi de façon plus générale, la condition des femmes passe-t-elle toujours au second plan des préoccupations politiques? Depuis un an, les femmes d'EN LUTTE! n'ont pas cessé de se le demander si bien que "la question des femmes" est en voie de devenir une question pour tous les militants et une question certainement au coeur du 4e congrès d'EN LUTTE!

Pour aider les militants et militantes d'EN LUTTE! à préparer ce congrès et pour susciter la réflexion de l'ensemble de nos lecteurs et lectrices à l'occasion du 8 mars, UNITÉ PROLÉTARIENNE aborde dans ce numéro différents aspects de la lutte pour l'émancipation des femmes. Pas tous les aspects mais certains qui ont été historiquement négligés, oubliés quand ce n'est pas ridiculisés par le mouvement communiste (1): la vie privée, le travail ménager, la reproduction biologique, la sexualité, l'homosexualité, la division sexuelle du travail, le mouvement autonome des femmes etc... Ce sont des questions qui nous amènent à réévaluer le marxisme-léninisme, à scruter les résultats des révolutions dans différents pays, à chercher à mieux comprendre ce qu'on appelle la "crise du socialisme" qui a été abordée dans notre dernier numéro.

Par exemple, quand on examine ces questions, on se trouve à mettre en lumière tout un ensemble de tâches effectuées par les femmes dans le privé et qui ont pourtant des incidences significatives aux plans historique et économique: survie de l'espèce avec la reproduction biologique, reproduction des rapports sociaux, en particulier par l'éducation des jeunes enfants, entretien physique, affectif et sexuel de la force de travail etc... Cela amène aussi à s'interroger sur les fondements des rapports de domination au sein de la famille et au sein de toute la société. Le marxisme a pu expliquer en bonne part pourquoi et comment les capitalistes exploitent le prolétariat mais il n'a pu donner de réponses satisfaisantes sur la domination exercée sur les femmes par les hommes et sur l'articulation qui existe entre le système d'exploitation capitaliste et le système d'oppression sexuelle. Et pourtant, l'un ne peut exister sans l'autre. La façon dont on analyse les rapports de pouvoir a nécessairement des répercussions sur la façon dont on entrevoit la lutte révolutionnaire et l'instauration de la démocratie pour l'ensemble du peuple opprimé. C'est dans ce sens qu'on peut dire que la question des femmes est une question centrale.

Certaines des questions sont traitées beaucoup trop rapidement, notamment l'homosexualité, mais une première amorce s'avère nécessaire.

Certains lecteurs se demandent peut-être si l'on abandonne le point de vue de classe, si l'on renie la nécessité de la révolution. Mais c'est justement parce qu'on travaille à la révolution radicale dans tous les domaines qu'on aborde ces questions et qu'on développe des points de vue critiques. L'abolition de la propriété privée, la propriété collective des moyens de production, l'insertion des femmes dans ce qu'il est convenu d'appeler la production sociale, la socialisation de certaines tâches domestiques... permettent-elles aux femmes de s'émanciper complètement ou même d'être en voie de le faire? Peut-on parler de révolution quand la moitié de la population continue d'assumer, en plus de ses responsabilités dans la production sociale, la principale responsabilité de toute la sphère de la vie privée, à commencer par la transmission de la vie? Peut-on parler de socialisme quand un sexe continue d'en opprimer un autre?

Enfin signalons qu'il manque dans ce numéro le portrait des luttes que les femmes mènent au Canada et le portrait du mouvement organisé des femmes. Ce portrait reste à faire et cela représente une tâche relativement considérable car les femmes sont très actives dans toutes sortes de luttes. UNITÉ PROLÉTARIENNE est bien heureuse cependant de pouvoir présenter pour la première fois un article rédigé par deux amérindiennes sur la situation des amérindiennes en tenant compte des facteurs de race, de classe et de sexe.

Nous espérons que ce numéro de la revue soit accessible au plus grand nombre même si les questions théoriques qui y sont absorbées sont parfois nouvelles et difficiles.

---

1. EN LUTTE! ne fait pas exception: par exemple, UNITÉ PROLÉTARIENNE no 15 publié en février-mars 79 présentait un article dont le titre en dit long: **Le féminisme, drapeau de la bourgeoisie dans le mouvement des femmes**

Quelques idées pour un programme pour la libération des femmes

Plusieurs camarades ont critiqué les positions de notre programme concernant le parti d'avant-garde, l'impérialisme et la voie de la révolution. Je suis d'accord avec la plupart de ces critiques. Mais, il y a eu un silence inquiétant sur notre position dans le *programme* quant à la question des femmes, même si la plupart d'entre nous sommes d'accord pour dire que l'oppression des femmes est une question fondamentale. Nous nous sommes plutôts confinés à des questions d'organisation et de démocratie.

Je veux contribuer au débat en disant quel genre d'organisation révolutionnaire est nécessaire présentement au Canada, mais du point de vue des besoins des femmes. Je me suis inspirée de discussions survenues dans le collectif de recherche des femmes à Toronto. C'est incomplet, résumé au maximum, mais j'espère que des discussions en naîtront.

Certains penseront peut-être que c'est aller trop loin, que nous ne sommes pas prêts à prendre position sur de telles questions. Cette position tranche certainement avec le programme communiste orthodoxe sur les femmes. Je préfèrerais cependant laisser le débat décider des possibilités d'unité plutôt que de spéculer sur le plus petit dénominateur commun possible.

Je voudrais qu'une organisation marxiste-féministe révolutionnaire composée d'hommes et de femmes, défende les points suivants à son programme:

1) La lutte de libération des femmes doit être stratégiquement sur le même pied d'égalité que la lutte pour le socialisme. La libération des femmes est liée, non pas subordonnée à l'abolition de la société de classe. L'abolition de la propriété privée est une condition nécessaire, mais en soi ne garantira pas la libération des femmes.

2) La division sexuelle du travail a été le lieu de l'oppression des femmes en tant que femmes **avant** et après la naissance des classes sociales, inscrivant la division du travail comme un phénomène qui semble éternel. C'est une division sociale aussi importante que la division de classes — c'est l'inégalité sociale la plus ancrée, la plus longue de l'histoire humaine.

3) Les objectifs de notre programme incluent l'abolition de la division sexuelle des tâches, tout comme l'abolition des classes (un objectif jamais défendu auparavant par le mouvement communiste). Des mesures importantes pour assurer **la pleine socialisation des tâches domestiques et leur partage sans égard au sexe**, tout comme la pleine intégration des femmes au travail social. Nous devons nous battre pour une société dans laquelle les hommes partageront d'une façon égale avec les femmes, la responsabilité de l'éducation des enfants, et du maintien quotidien de la vie. Nous devons commencer la bataille dès aujourd'hui, car la nouvelle société doit naître de l'ancienne.

4) A date, dans toutes les sociétés, les femmes ont été pénalisées à cause de leur rôle biologique dans la reproduction de la main-d'oeuvre humaine. Avec l'abolition du capitalisme, la libération des forces productives et l'élimination des besoins sociaux créeront de meilleures conditions pour rendre collective une fonction dont les femmes étaient, chacunes, responsables. Cet objectif peut se réaliser uniquement si la libération des femmes est consciemment cernée comme une priorité stratégique et si les femmes s'organisent pour lutter pour leur propre libération.

5) Pour atteindre cet objectif d'égalité de façon permanente, les femmes, et les femmes seules, devront avoir le droit fondamental de contrôler leur propre sexualité et leur fonction de reproduction. La liberté d'assurer sa propre orientation sexuelle doit être garantie à tous. (Une tâche politique prioritaire consiste à développer une analyse de la crise de la famille et des relations sexuelles aujourd'hui, afin de mettre de l'avant des revendications sociales et politiques qui favorisent des relations égalitaires et satisfaisantes entre les gens, et afin de prendre position sur l'orientation du développement des relations familiales.)

6) Le sexisme et les privilèges mâles mesquins sont des obstacles idéologiques et matériels à la libération des femmes qui doivent être déracinés peu à peu si nous voulons que les hommes et les femmes de la classe ouvrière s'unissent contre leur ennemi commun. Le sexisme, et non pas le féminisme bourgeois, est le principal problème dans notre société en général. Les hommes doivent être convaincus, d'une façon positive, que le renoncement à leurs privilèges à court terme leur profitera à long terme, tout comme aux femmes et aux enfants.

7) Les femmes sont l'instrument de leur propre libération; leurs activités et leur organisation en sont la clé.

a) Un mouvement autonome des femmes est vital et doit être activement appuyé par les forces révolutionnaires, tant avant qu'après la prise du pouvoir par la classe ouvrière et ses alliés.

b) Les ouvrières et les femmes des diverses minorités doivent jouer un rôle dirigeant dans le "front uni des femmes". Des alliances concrètes doivent être faites avec d'autres couches opprimées et exploitées, y compris les hommes de la classe ouvrière.

c) Des méthodes particulières de travail sont requises pour atteindre et mobiliser le front uni des femmes, c'est-à-dire des organisations autonomes de femmes, de la littérature et des journaux féministes, des campagnes sur des sujets particuliers, etc.

8) La représentation complète des femmes dans toute organisation révolutionnaire. Pour ce faire, nous devons:

a) Rejeter le modèle stalinien du parti d'avant-garde, unique et suprême, ayant une unité monolithique et une structure hiérarchique organisée rigidement. Organisationnellement, il faut rejeter cette conception tayloriste dépassée mettant en valeur l'efficacité, les prouesses intellectuelles, et "l'ouvrier industriel", aux dépens d'une activité et d'un développement continus de tous les membres.

b) Mettre davantage l'accent, à cette étape-ci, sur la démocratie et la collégialité que sur le centralisme, sans pour autant rejeter la nécessité d'une direction pour une organisation. Cet acccent doit être porté sur la direction collégiale et la rotation à tous les postes de direction. Le centralisme démocratique n'est pas un principe figé ou universel. Ce qui est essentiel aujourd'hui, ce sont l'unité d'action, à certains moments clé, et la plus grande liberté de pensée.

9) La défense continue des intérêts des femmes dans une organisation révolutionnaire nécessite:

a) une manière d'organiser les femmes qui leur permette de jouer tant un rôle de surveillance du sexisme dans l'organisation que de décider du travail politique à accomplir parmi les ouvrières et le mouvement féministe. La forme organisationnelle exacte n'est pas une question de principe. Selon les conditions, les femmes pourraient choisir un caucus de femmes, un comité, une cellule, etc.

b) la tenue de conférences régulières, tant nationales que régionales, seulement pour les femmes où seraient débattues et adoptées des politiques particulières relatives aux femmes. Ces conférences seraient dé-

cisionnelles. Un Congrès de toute l'Organisation ne pourrait renverser ces politiques ainsi adoptées mais elles y seraient débattues pour élever la conscience des hommes et pour unir le membership dans son ensemble derrière le programme sur les femmes.

c) l'engagement de chaque homme dans l'Organisation à appuyer, tant en pratique qu'en théorie, les luttes particulières des femmes pour leur libération. L'indifférence passive et/ou du chauvinisme brut ne seraient pas tolérés.

d) des programmes internes d'action positive destinés à assurer une représentation proportionnelle des femmes à tous les comités de l'Organisation. On devrait indiquer les étapes à suivre pour atteindre ce but.

e) des publications spécifiques pour les femmes, c'est-à-dire une revue, un journal marxiste-féministe, des brochures, des tracts, etc., selon nos possibilités financières.

f) la mise sur pied d'un Bureau Féministe dans l'Organisation afin de stimuler le développement du travail parmi les femmes tant à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'Organisation, et de faciliter l'échange des expériences. Ce bureau serait composé des militantes les plus actives dans la défense des droits des femmes, élues par toutes les membres, et reflétant les classes, les races, les nationalités, les régions de tout le membership des femmes.

Par T.D., membre d'EN LUTTE! région de l'Ontario





David Kerr

Et si par hasard elle était lesbienne...

Quand on dit que "la vie privée est politique", je crois qu'il n'y a rien de plus vrai! La mienne a les deux jambes écartées sur les affiches lumineuses des cinémas pornos. Elle a les coins grugés lorsqu'on me demande — Mademoiselle ou madame? — ma réponse venant banaliser ma respectabilité. Ma vie privée est aussi baillonnée lorsque je dois sortir dans la rue avec mon amante, parce que là, attention, les lesbiennes de la 42ième avenue[1] ou "les petites filles" d'Hamilton[2], c'est payant et c'est jolie, mais si on se permet d'inclure ça dans son quotidien, vaut mieux garder çà pour soi!

Ainsi va la vie. Etre une femme sous le capitalisme (et dans ce qu'on connaît des pays socialistes), c'est tout un contrat, et ce numéro de la revue vous permet d'en cerner certains aspects. Etre une femme sous ces mêmes conditions, c'est venir ajouter à son oppression trois tonnes de mépris social.

Le mépris

Qu'est-ce qu'aimer? Bon, çà peut être compliqué à expliquer, mais au fond, c'est simple. Vous êtes marié(e)? En couple? Par sa présence, il y a un homme ou une femme qui vous apporte des moments agréables? Et maintenant, imaginez qu'au travail, chez les amis, dans la famille, au syndicat, dans votre organisation politique, vous deviez cacher la présence de cette personne sous peine de rejet. Alors, ce qui était si simple tout à l'heure se brouille maintenant un peu. Vous devrez aimer et désirer aimer en cachette, dans le fond de votre garde-robe. S'aimer dans ces conditions, ça prend toute une autre dimension, ça devient une lutte.

Faisons un petit jeu. Essayez de répondre honnêtement à cette question: qu'est-ce qu'une lesbienne? Si vous avez répondu sans mentionner aucun des préjugés que je vais décrire plus bas, bravo! Sinon, ne vous en faites pas, vous vivez avec votre société, et l'important c'est surtout que vous soyez prêt à laisser tomber vos préjugés.

Préjugé A[3]: Les lesbiennes détestent les hommes. Je regrette, être lesbienne, ce n'est pas détester les hommes, c'est être attirée émotivement et sexuellement par les femmes. Plusieurs femmes, lesbiennes ou non, détestent les hommes, c'est une question de point de vue politique et de réaction au chauvinisme.

Préjugé B: Quel dommage qu'elle soit lesbienne, elle est si jolie! Si vous trouvez une réponse à cet argument, vous m'écrirez. Pour ma part, je crois qu'il est directement relié au mythe des "vieilles filles".

1. Il s'agit de la 42ième avenue à New-York où on présente pour 25¢ des spectacles mettant en scène deux femmes ayant des relations sexuelles.
2. Je fais référence ici aux photos de David Hamilton.
3. Cette analyse fût développée par Ruth Simpson dans le livre **From the closet to the courts**. 1976. J'ai adapté le texte.

Préjugé C: Les femmes deviennent lesbiennes par peur des enfants. En fait, plusieurs lesbiennes sont ou désirent être mères. Une lutte importante que mènent les lesbiennes, c'est justement de pouvoir conserver la garde des enfants. De plus, plusieurs femmes hétérosexuelles choisissent de ne jamais donner naissance.

Préjugé D: Toutes les lesbiennes sont amoureuses de leur père. Evidemment, pour certaines personnes, il est impossible d'accepter qu'une femme puisse être bien et heureuse avec une autre femme sans qu'il y ait un homme sous le lit... En réalité, le fait d'aimer ou de rejeter un de ses parents ne semble pas affecter l'orientation sexuelle.

Préjugé E: Une femme devient lesbienne parce qu'elle a eu de mauvaises expériences avec les hommes. Connaissez-vous une femme qui n'ait **jamais** eu de mauvaises expériences avec les hommes? Et alors, est-ce que toutes les femmes que vous connaissez sont lesbiennes?

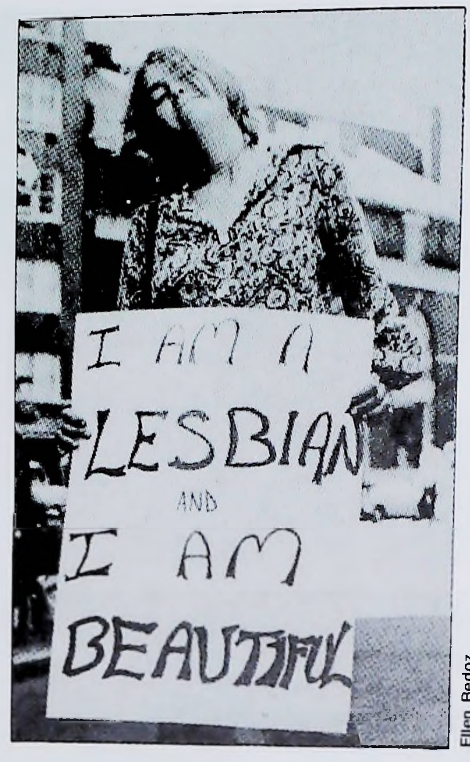
Préjugé F: Les féministes sont toutes lesbiennes (lire les féministes sont toutes frustrées). Sans commentaire...

Préjugé G: Les couples de lesbiennes correspondent aux stéréotypes homme/femme. Dans les faits, très peu de lesbiennes adoptent un comportement physique "viril". Effectivement, le phénomène existe, mais l'insistance malicieuse que l'on met à véhiculer ce préjugé n'a d'égal que le dégoût qu'on a pour le lesbianisme. Plusieurs femmes du peuple, à cause de leurs conditions de vie, ne correspondent pas nécessairement au modèle du magazine "Vogue"; plusieurs féministes "très hétérosexuelles", plusieurs militantes préfèrent adopter un style plus androgyne[4] justement parce qu'elles rejettent l'image sexiste de la femme objet.

Pour revenir à ma question du début, qu'est-ce qu'une lesbienne? Eh bien! une lesbienne, c'est une femme qui aime et qui désire d'autres femmes. Elle n'est ni plus grande, ni plus grosse, ni plus virile, ni plus ou moins quoi que ce soit. C'est une femme qui bien souvent, comme les autres femmes, lutte pour prendre sa place dans la société mais qui, en plus, doit abattre le mur de préjugés qui se dresse devant elle.

L'Etat a les dents longues

L'Etat prend bien soin de maintenir l'ordre dans la moralité de ses citoyens. Ainsi, la loi canadienne fixe l'âge de "consentement pour pratique homosexuelle" à 21 ans, alors que le mariage est permis entre 14 et 18 ans dépendant du sexe et de la provnnce (sic). Et, si à 21 ans on décide d'emprunter le "mauvais chemin", il faut s'assurer de le faire derrière des portes closes: le ghetto, l'appartement, tentures tirées et lumière éteinte.



Ellen Bedoz

Si tous les jours je me frappe aux images sexistes et dégradantes que la société m'impose de moi-même, je dois éviter toute manifestation d'affection "provocante" envers la femme que j'aime (se tenir la main ou s'embrasser sur la rue, par exemple). Avez-vous déjà essayé de vous faire protéger contre un de ces hurluberlus qui vient se masturber devant vous? On lui dira de remonter sa fermeture éclair et d'aller jouer ailleurs. La semaine passée, cinq femmes se faisaient arrêter à la sortie d'un bar pour lesbiennes à Toronto... Comment expliquer que la police mette tant d'énergies à infiltrer les communautés gaie et lesbienne, alors qu'on laisse ces maniaques se branler en public comme bon leur semble. Le danger est relatif...

En si peu de temps et de lignes, il est difficile d'expliquer en quoi consiste notre oppression et quels doivent être nos terrains de luttes. Lorsque le droit à l'orientation sexuelle fait partie d'une convention collective ou d'un texte de loi (comme c'est le cas au Québec), il est trop souvent placé dans l'ombre, et même ceux qui sont directement touchés n'en connaissaient pas les clauses. Plusieurs changements juridiques s'imposent. C'est évident, nos demandes doivent être reprises par la population en général; pour arriver à se faire entendre, il faut ensemble prendre la parole, se défendre publiquement, mais aussi, passer à l'offensive en éduquant les gens.

Non, nous ne sommes pas frustrées; non, nous ne sommes pas plus laides ou plus belles. Nous sommes partout, nous avons l'air de rien... Nous sommes peut-être votre voisine, votre soeur, votre fille, votre blonde, votre femme, votre mère et même... votre camarade. Vous êtes-vous déjà demandé comment vous réagiriez devant cette évidence?

Notre cheminement à EN LUTTE!

Durant des années, EN LUTTE! a gardé le silence: l'Organisation ne pouvait pas se prononcer; on n'avait pas assez d'élements, ce n'était pas important, c'était délicat... Finalement, une multitude de prétextes tous aussi faux les uns que les autres. En fait, EN LUTTE!, comme toutes les autres organisations marxistes-léninistes, avait un point de vue sur l'homosexualité: c'était réactionnaire. Ne rien dire n'est pas neutre, surtout lorsqu'il y a répression; ne rien dire, c'est endosser la répression.

Le courant féministe au sein de l'Organisation a permis de dégager des énergies nouvelles et de s'attaquer à la morale judéo-chrétienne qui avait cours dans nos rangs lorsqu'il était question de sexualité et de reproduction. Le marxisme-léninisme ne suffit pas à dégager une analyse valable de l'oppression des gais et des lesbiennes, le féminisme, lui y parvient.

Un groupe de militants et de militantes travaille ensemble actuellement pour préparer, pour le prochain congrès, une résolution sur le droit à l'orientation sexuelle et la remise en question de la famille patriarcale. Ce travail comprend deux volets: la rédaction de la résolution d'une part, d'autre part l'organisation d'une "offensive" d'éducation pour soutenir notre résolution. Ce caucus n'est pas né d'une proposition du Comité central ou de toute autre instance de direction; il provient de la volonté significative de notre minorité à se faire entendre. Dans des publications ultérieures, nous vous ferons connaître les résultats de nos démarches. J'invite tous ceux et celles intéressé(e)s à nous aider d'une façon ou d'une autre, ou à se joindre à nous, de nous contacter en téléphonant ou en écrivant à EN LUTTE! Pour l'instant, j'espère que ce court texte vous aura permis au moins de prendre conscience de notre double oppression en tant que femme et lesbienne.

Carole Lagrenade

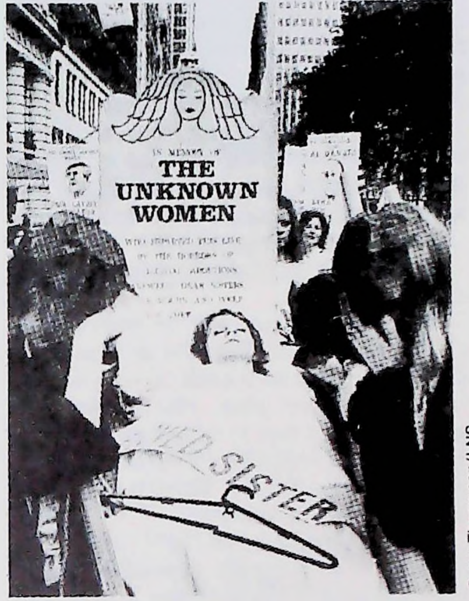
4. Androgyne: "Qui est doté de caractères des deux sexes" — Petit Robert.

Et la fleur fermée, s'ouvre

Au printemps dernier, EN LUTTE! lançait l'appel pour créer un collectif de femmes sur la question des femmes. A Montréal, une trentaine de femmes y ont répondu. D'abord *l'ensemble du collectif a réclamé son autonomie.* **Il est important de souligner que** *plusieurs femmes n'étaient pas ou n'étaient plus militantes de l'Organisation EN LUTTE!* **De plus, elles étaient désireuses de lire et de s'éclairer sur cette question de par leur vécu. Beaucoup étaient sensibles au problème mais peu avaient milité comme tel dans les organisations de femmes.** *Toutes étaient de différents milieux.* **Cinq grands thèmes furent retenus. Une équipe d'une dizaine de femmes adopta celui sur l'Amour, Sexualité, Mariage. Puis, pour la recherche, on s'est subdivisé à nouveau par thèmes. C'est ainsi que dans notre équipe, formée alors de quatre femmes, nous avons lu, et ensemble, nous nous sommes penchées sur notre sexualité et sur la reproduction.**

Bref, ce petit bagage ramassé avec beaucoup d'ardeur et cette soif commune d'en connaître toujours plus et de le partager, nous ont menées à réaliser ce travail. Ce texte, c'est ce que nous avons bâti à travers nos propres remises en question. *C'est la solidarité de quatre femmes autour de leurs problèmes communs* **qui a premis de mener à terme cet outil de travail. C'est autour de cette recherche qu'on a organisé une soirée de débat où près de 60 femmes sont venues ouvrir leur coeur et leur esprit sur ce sujet "si personnel". Toutes ont manifesté la nécessité de répéter cette expérience trop peu souvent vécue jusqu'alors.**

Notre but est de partager avec vous nos découvertes. Nous sommes allées chercher ce qui s'est dit sur le sujet dernièrement. Nul doute qu'on n'a pu tout voir, tout connaître. On a lu suffisamment pour tenter de ressortir les éléments les plus importants et soulever les liens les plus évidents pour nous entre notre sexualité et la question de la reproduction. Comment, à travers l'institution de la famille, cette question sert-elle la société capitaliste? *Pourquoi l'éclatement de la famille dérange l'Etat et nous bouleverse tant, nous aussi?* **Des solutions! C'est toutes ensemble que nous devons les chercher et ce n'est pas simple du tout.**



Peter Thompson/LNS

Bien des femmes payent encore de leur vie pour ne pas avoir accès à des avortements sécuritaire.

C'est à tout cela que nous voulions réfléchir avec vous. Ce texte n'est pas le point final, ce n'est que le début. Au contraire, c'est une occasion de poursuivre cette réflexion ensemble à l'aide de vos propres expériences et questionnements. **On ne veut surtout pas devenir des spécialistes de l'oppression sexuelle des femmes et garnir les tablettes de documents que la poussière recouvrira.**

Notre recherche a ses limites et nous le savons bien. Les écrits sur certains aspects (homosexualité, inceste, ménopause, les femmes âgées) sont plus difficiles à trouver. Le temps a manqué et nous voudrions **dans l'avenir mettre au point des méthodes dynamiques et plus directes pour nous alimenter.** Le sujet est vaste mais nous ne voulions pas attendre avant d'aller parmi les femmes. Nous invitons donc toute personne prête à nous conseiller des documents, des livres ou à échanger avec nous par écrit ou de vive voix, à ne pas hésiter pour le faire, particulièrement pour les points obscurs.

Toutes les femmes sans exception ont un vécu dont on peut et doit apprendre. C'est si important de **partager ensemble notre histoire**; une très belle occasion de prise de conscience collective de nos problèmes communs. Oui nous devons **briser notre isolement** pour comprendre la nécessité de nous organiser collectivement pour combattre et résoudre notre oppression spécifique.

L'oppression sexuelle des femmes doit être comprise comme un aspect important de la question de l'oppression des femmes. Cependant, elle **doit rester intimement liée aux autres fronts des luttes de libération des femmes du peuple, et aussi des luttes du peuple en général.** Comment? De quelle manière? Que désire-t-on? C'est important pour notre collectif au départ.

Pour situer l'ensemble de notre recherche

D'abord elle s'est développée selon ce qui se passait autour de nous et selon nos propres **réflexions.**

1. Il nous semblait que les femmes ne veulent plus obéir aux rôles traditionnels.

2. Les femmes ne veulent plus d'enfant ou de moins en moins.

Pourquoi?

1. **Les conditions objectives**

— La crise économique (difficile surtout pour les femmes du peuple. Elles retournent sur le marché du travail massivement).

2. Ce qui amène les **conditions internes**

— nouvelle conception du rôle de la femme.

— nouvelle conception de la sexualité (suite à la révolution sexuelle des années 60 et 70, même si elle était souvent unilatérale et au service de la sexualité mâle. Prétexte à la croissance du marché de l'industrie pornographique et des profits des exploiteurs (hommes et femmes) des classes dominantes (voir le film "C'est surtout pas de l'amour: un film sur la pornographie").

En regardant les statistiques, des enfants il y en a peut-être moins mais il y en a encore. Nous devons faire face à un double rôle, à un double choix. Mais voilà, sans aide, quelles sont donc les alternatives? Rien, ou presque!

Alors on s'est demandé **qu'est-ce que les femmes vivent dans les faits?**

Qu'est-ce que la **réalité des femmes?**

On est en plein processus d'éclatement de la famille. La grande famille

patriarcale est maintenant presque éteinte. C'est maintenant autour de la famille dite "nucléaire" de se retrouver en pleine crise:

1. taux de séparation et de divorce élevé;

2. augmentation des familles monoparentales (en majorité des femmes);

3. femmes séparées, divorcées, veuves, célibataires. La vie sociale tourne de moins en moins autour de la famille directe, on est aussi de plus en plus isolé. On a de plus en plus de difficultés à assumer seul ses besoins.

Cet éclatement, que représente-t-il pour la femme: le moment de sa libération? Il semble bien que non! Enfin pas réellement! Pourquoi?

Etant donné:

A. qu'elle se conçoit comme mère avant tout,

B. qu'au travail, elle se retrouve tiraillée face au double rôle en plus de la double journée de travail (si ce n'est pas triple lorsqu'en plus, elle milite à la garderie, dans son syndicat ou ailleurs). Bref, elle se retrouve seule face à toutes ses responsabilités dans sa famille comme dans la société.

On remarque que la plupart des femmes sont toujours **dépendantes économiquement** (elles forment le plus haut pourcentage des bas salariés et, en plus, elles ont des frais de gardiennage, en effet 5% des enfants de mères au travail vont en garderie).

Isolées, plus encore que les hommes, de par leur condition sociale, elles sont aussi toujours **dépendantes affectivement**. Nous sommes tiraillées entre le désir d'avoir un enfant, le refus de l'avortement, les difficultés pour les avoir ces petits, et une nouvelle conception de nous-mêmes.

Car il y a effectivement un éclatement des valeurs et des rôles traditionnels.

Il y a des aspects qu'on veut garder, d'autres non! On étouffe! On ne veut plus vivre dans les cadres traditionnels, mais les structures sont encore là. On se sent insécure, **vers quoi se tourner**?



Ce qui est sûr, c'est que la femme, **tout en gardant son identité,** ne veut plus garder les responsabilités de la vie privée sur ses épaules. Mais elle se retrouve devant une société qui ne lui offre ni alternative, ni solution collective, et qui ne veut ni ne peut lui en offrir, car elle est essentiellement une société d'exploitation et qui réalise des profits sur notre dos, sur notre qualité de vie. On vit en pleine contradiction, ce n'est pas étonnant que la santé mentale des femmes en prenne un dur coup et que les dépressions abondent.

La société conçoit avant tout la femme comme une mère et bien que celle-ci travaille, cette conception doit rester. Toutefois, les femmes sont les premières mises à pied; si on n'a plus besoin d'elles au travail, on a encore besoin d'elles dans les maisons pour les petits, et elles y retournent encore plus facilement.

Elle se doit d'être une "vraie" mère avec l'exclusivité de son rôle. Elle doit prendre toute la place parce que ce sont **ses enfants, son** mari, **sa** maison (c'est la notion de propriété privée qui laisse ses traces...)

Mais cette situation provient-elle des cieux ou de nos gènes? Comment a-t-on bâti notre propre conception de la sexualité et notre propre conception de la reproduction?

On nous prépare à vivre selon une conception de la sexualité devant être liée à la reproduction, dans un cadre **d'exclusivité de couple**, pour recréer à coup sûr le milieu familial traditionnel. Comment? Pourquoi?

Toute autre forme de sexualité devient marginale même anormale de par ce fait même (l'homosexualité féminine, la masturbation, le couple non exclusif ou les relations multiples).

A quoi sert une éducation orientée d'une manière sexiste à l'intérieur de la famille, de l'école, et reprise en choeur par les mass médias en général (livres, radio, télévision)? **Cette reproduction est gratuite** et toute sa responsabilité nous est laissée comme si c'était naturel pour les femmes (l'instinct maternel). Pour qui? Pour quoi? **Cette reproduction de la force de travail, du**

capital humain n'est pas reconnue et valorisée comme un apport social. (Nous servons donc de "cheap labor" en reproduisant les travailleurs et nos filles en feront d'autres à leur tour).

La vie privée, c'est un bien précieux; ça nous appartient, c'est nous qui devons la façonner, nous dit-on. Et pourtant, les valeurs qu'on y véhicule et la manière dont ça se passe chez nous, **l'Etat y joue un rôle de plus en plus fort:**

1. **La Loi 89 sur la famille:** une famille renouvelée, "cool", avec pour la femme des droits qui rendent plus alléchante la vie de couple exclusif. La prison est dorée. On nous donne un passe-partout pour sortir, mais les structures restent les mêmes, toujours inconfortables. Qu'est-ce qu'il y a endessous?

2. **Le contrôle et la médicalisation du corps de la femme:** autour de la sexualité, de la contraception et de la reproduction; autour de la santé mentale et physique de la femme. On y retrouve beaucoup d'hommes, médecins, psychiâtres, gynécologues. Ce sont souvent ces spécialistes qui nous parlent de nous et de ce qui est bon pour nous-mêmes.

3. **Politique nataliste** des démographes au service de l'Etat.

Dans une société basée sur le profit et la propriété privée des moyens de production, la famille sert d'outil à cette société pour maintenir et reproduire le système des valeurs basé sur les relations de dominant à dominé, de possédant à possédé. **La femme y est considérée comme le principal rouage pour transmettre cette culture de stéréotypes sexistes à ses propres enfants (garçons et filles) et maintenir ces dernières dans les mêmes rapports avec les hommes, particulièrement leur mari (surtout en ne la contestant pas).** C'est ainsi que l'on apprend que c'est normal que **certains dominent et que d'autres soient à leur service.** Il n'y a pas de place possible pour des rapports d'égalité et d'entraide. C'est le monde de la compétition! De là, tout s'enchaîne: **l'inégalité entre les classes dominantes et dominées, puis entre les hommes et les femmes, enfin entre les parents et les enfants.**

La violence, que ces rapports dominants-dominés engendrent dans notre société, se traduit dans le couple comme dans la famille:

1. négation de la sexualité propre à la femme;
2. insécurité et compétition des femmes entre elles pour garder leur mari (à cause de la dépendance économique et affective);
3. inceste
4. femmes et enfants battus;
5. viol subtil par le mari (la femme est sa propriété dans le couple même).

Comment arrive-t-on à reproduire, à maintenir ces rapports répressifs dominants-dominés dans la vie privée? Comment les femmes en niant leur propre sexualité en viennent-elles aussi à nier leurs propres besoins? Pourquoi cette peur de la remise en question? Comment a-t-on bâti notre conception de nous-mêmes à travers nos conceptions de la sexualité et de la reproduction? Pourquoi est-ce ainsi?

Voilà ce que l'on voulait vérifier en dressant le portrait de l'histoire de la vie des femmes, de la naissance jusqu'à la mort, pour connaître cette réalité, la leur.


Gustave Doré

On avertit la petite fille qu'elle a une bombe entre les deux jambes et que les messieurs sont dangereux.

Portrait

De l'enfance... jusqu'à l'adolescence

Avant même de naître, la société nous catégorise selon que nous serons fille ou garçon. Elle attend différemment de l'un ou de l'autre. Pas besoin de rappeler ici les lois du patriarcat qui font que la valeur d'un gars pour la lignée familiale est bien supérieure à celle de la fille.

Donc ce monde nous attend, nous préparant déjà un accueil conditionné à notre sexe et totalement indépendant de notre volonté ou de notre action. Même l'allure de la grossesse s'en trouverait modifiée, semble-t-il. Si le ventre est haut, ce sera un garçon. En Italie, si la mère est plaignarde, maladive, ce sera une fille. Si elle a bonne mine, un garçon naîtra. Et vive les garçons, pour qui la vie est si souriante! Nous sommes déjà un peu moins heureuses.

A preuve, le temps d'allaitement accordé à l'enfant varie selon le sexe: pour les filles, une vingtaine de minutes par séance, et pour les garçons quarante-cinq minutes. Voilà pour le comité d'accueil de nos premiers moments!

Notre corps déjà moins valorisé

Bébé, quelle est notre vie?

Puisque nous parlons de sexualité, parlons du corps. Chez l'enfant, nous ne pourrions passer à côté puisqu'il est nous-mêmes dans notre entier. Nous connaissons, apprenons, survivons, évoluons par lui. Tout est sensation agréable ou désagréable. Le monde extérieur même est cette sensation, il fait partie de notre corps. Notre vie est donc conditionnée par ces sensations, par l'attention qu'on porte à nous faire sentir les choses et par leur qualité (chaud ou froid, court ou long, on est plus ou moins seuls ou en contact...).

Comme on l'a vu, on juge moins important de prolonger les sensations agréables pour une fille. **On va à la nécessité et non à la jouissance: plus de caresses aux garçons, plus de paroles aux filles.**

En plus, et ça se révélera tout au long de sa vie, on juge moins important les activités de connaissance chez la fille. On interrompra plus souvent ses activités pour lui demander de petits services; on la fera jouer à des jeux de filles ou l'on n'apprend pas la satisfaction personnelle mais le don, le dévouement. Son plaisir, le développement de son intelligence, de sa motricité et de ses connaissances ne sont pas recherchés dans les jeux. Plus encore, on lui apprend à être craintive et réservée pour son corps.

Nos premiers interdits

On lui apprend très vite à ne pas se montrer nue, lui communiquant très jeune une peur vis-à-vis cette réalité, un certain mépris, **une crainte face à son corps.** On craint d'avance pour elle le harcèlement qu'elle rencontrera dans la rue, on l'avertit toute petite "qu'elle a une bombe entre les deux jambes" et que les messieurs sont dangereux.

Il semble que, pour ces mêmes raisons, on réprime plus facilement la **masturbation** chez les filles que chez les garçons. Il y a toujours le mot "danger" accroché à son sexe.

Face aux premières questions sur la sexualité, on lui offre la réponse: "toi tu n'a pas de pénis, tu as une maison pour avoir des bébés quand tu seras grande".


Roger Morin

On prépare les jeunes à vivre selon une conception de la sexualité liée à la reproduction dans un cadre d'exclusivité de couple.

Le **clitoris: néant**. Le plaisir: néant aussi. Le plaisir, ce n'est pas pour nous. Nous, notre affaire, c'est d'avoir des enfants.

Non seulement nous apprenons à nos filles que le plaisir du sexe n'existe pas, mais nous les amenons à nier la réalité de leur sexe. Ainsi, les garçons développent tout un vocabulaire pour décrire leur pénis, alors que les filles n'en ont pas de propre, ou du moins, s'il existe, il est péjoratif, passif. Ce n'est pas un outil comme le sexe d'un garçon.

Madeleine Laïk rapporte, dans son livre "Fille ou Garçon", qu'une femme instruite et ouverte ne parle pas du clitoris à sa petite fille sous prétexte qu'elle est trop jeune pour en entendre parler.

Pourtant les enfants de deux ans se masturbent. Sont-ils trop petits pour entendre parler de quelque chose qu'ils vivent déjà? Est-ce que les adultes nient que les enfants ont une sexualité parce qu'elle leur fait peur ou pour préserver leur monopole?

Sexualité versus maternité

La sexualité de la petite fille est déjà dirigée dans le cadre sexualité-maternité.

Souvent (on l'a vérifié par notre expérience personnelle), **la seule image de notre mère**, en tant qu'être ayant une sexualité et/ou une sensualité, c'est celle **du plaisir physique** qu'elle semblait éprouver **au contact de ses enfants**. Cela a sûrement conditionné l'image maternité-plaisir très tôt chez nous.

Education et culture sexiste

Plusieurs études ont été faites sur le **contenu sexiste des livres et des films pour enfants**. Rappelons certains chiffres et certains faits qui conditionnent un comportement, une image de soi et de son corps; conditionnement qui se réflétera sûrement dans la vie sexuelle.

Dans les livres, les gars constituent **73% des héros**. Le rêve des garçons: devenir pompier, roi, pirate, astronaute; celui des filles: être belle, admirée, fiancée... par le roi. Elles sont pleurnichardes, peureuses, incompétentes, admiratrices du héros.

La mère est toujours au foyer (alors que 44% des femmes sont sur le marché du travail dans la réalité) et le père toujours absent. Les rôles de femmes sont passifs et serviles. Les rôles actifs sont sorcières, marâtres, etc. Plus récemment il y a aussi la pin up flic dans les bandes dessinées ou à la télévision.

Les valeurs positives pour les petites filles sont d'être belles et aimables-aimées. Celles du garçon sont multiples: actif, débrouillard, fort, intelligent et instruit. Combien parmi nous dirons en premier lieu d'une petite fille qui nous est présentée: "C'est une belle fille"? Ça va même plus loin. Une petite fille qui aurait un comportement de garçon n'est pas une vraie fille. Alors que tous les jeux actifs et valorisés sont permis aux garçons, la petite fille qui veut répondre aux normes est mieux de s'en tenir éloignée (les garçons sont plus aventureux; entre 0 et 24 ans, ils ont deux fois plus d'accidents, de traumatismes, d'empoisonnements que les filles). **Les caractéristiques qu'on veut retrouver chez les filles sont en même temps des caractéristiques qu'on méprise: dépendante, pleurnicharde, peureuse, soumise.**

D'ailleurs on remarque que même chez les individus qui veulent lutter contre le sexisme, on tend à élever les filles en garçons (camions, jouets de construction, de motricité) mais pas les garçons en filles (on leur donnera des poupées mais on n'insiste pas, on n'insiste pas non plus sur le fait qu'ils seront pères; on dévalorise encore chez eux l'émotivité) et la communication de leurs sentiments. Bref les valeurs suprême sont encore mâles, les filles doivent devenir des garçons, mais pas l'inverse. C'est donc être un garçon qui est la meilleure chose.

Les tabous s'installent

On a vu que les tout petits enfants sont axés sur les plaisirs physiques, apprenant par leur sensualité. Plus ils vieillissent, plus ils sont conscients, et plus on exige d'eux qu'ils abandonnent

cette sensualité en fonction d'une activité "plus cérébrale", et ceci est deux fois plus vrai pour la fille. De plus, dès qu'on a l'impression qu'ils sont en âge de comprendre ce qu'ils font, on leur interdit l'activité sexuelle qu'ils continuent pourtant à avoir mais en se cachant.

On se souvient toutes d'avoir joué au docteur sous la galerie, dans les hangars, les garages. On remarque que cette activité avait un **caractre bisexuel** (on le faisait autant avec des petits gars qu'avec des petites filles). Et les interdits sociaux ne nous freinaient pas non plus pour le faire avec des cousins, des frères, des soeurs.

A l'âge de l'école

Les stéréotypes sont de plus en plus renforcés par le contenu idéologique scolaire, la TV, mais aussi par la socialisation. Cette perception est transmise par les médias. La fille joue à l'infirmière, à la maîtresse d'école... elle a une image très romantique de l'amour (celle qui lui est présentée dans les films).

Elle a une vision de la sexualité qui est passive puisque, tout comme les gars, ce qu'elle a à se mettre sous la dent, ce sont les images des revues pornos du dépanneur; les affiches de films dans les rues où sa sexualité est représentée comme une sorte d'état animal, image excitante pour l'homme. C'est ce que la fille doit devenir d'une part (en même temps elle est bien avertie que si elle devient comme ça, elle peut se faire sauter dessus; au lieu de l'amour, c'est la violence qu'elle peut recevoir en cadeau).

D'autre part, elle s'identifie à l'image idéalisée de l'amour sans sexualité. Elle se donnera entièrement à l'homme aimé, se mariera et aura des enfants.

La jeune fille doit donc se préparer à jouer un rôle ambigu. Peur de déplaire et peur de plaire. Envie de l'amour, peur de l'amour tel qu'elle le voit dans la rue.

L'inceste

A l'entrée de l'adolescence, c'est l'âge de l'inceste. 20% des enfants au Québec sont victimes d'inceste (chiffres du Ministère de la justice du Québec). Sur ce nombre, 90% sont des filles; âge moyen: 11 ans! Pourquoi l'inceste au juste, mais aussi pourquoi si peu de garçons?

Inutile de dire que comme pour le viol, ce ne sont pas des maniaques qui constituent la majorité des responsables mais bien des hommes "normaux".

Un enfant sur cinq. Et qui est le coupable: la mère. La peine légale pour cause d'inceste est de 14 ans de prison mais on y a peu recours (entre autres parce que peu d'incestes sont déclarés). **Les méthodes employées pour régler le problème sont des thérapies familiales où on réhabilite sexuellement la mère.** On l'accuse de travailler à l'extérieur, de ne pas répondre aux attentes sexuelles de son mari, ou même de "venir d'accoucher", ce qui rendrait normal le fait que le mari aille se satisfaire sur la fille de 12 ans! On rééduque donc la femme à être attirante, bonne épouse et mère, à atteindre l'orgasme... (**source: Luttes et rires de femmes**).

Certains psychanalystes (école des freudiens traditionnels) sous-entendent même, dans certains cas, que c'est la fille qui est responsable, n'ayant su réprimer son complexe d'Oedipe: elle harcèlerait son père avec son amour! (Il serait intéressant de considérer une tout autre interprétation du complexe d'Oedipe dans **Les enfants de Jocaste** de Christine Olivier).

Adolescence (de l'école secondaire à 18 ans)

On passe à l'école des grands, on a le droit de fumer, on commence à avoir des seins, on est menstruée; on commence à regarder ces garçons qui, il y a quelque temps, nous paraissent stupides. On est **grande**.

Changements physiologiques et biologiques

Les transformations du corps provoquent des bouleversements. Autant elle est valorisante chez les garçons, autant l'apparition des poils est signe de honte chez les adolescentes. Les menstruations sont vécues comme une menace supplémentaire: "tu peux avoir des enfants"; il faut se protéger des relations sexuelles. Les menstruations sont aussi cachées, un objet de honte et de dégoût, un malaise qui nous salit; mais qui nous amène en même temps une reconnaissance sociale.

Les menstruations sont aussi vécues comme une marginalité. On n'en parle pas. Les gars s'en moquent. Il ne faut pas que ça paraisse. Dans une école secondaire, des filles de 13 ans sont jugées trop jeunes pour en entendre parler (alors qu'elles sont menstruées). C'est comme pour la masturbation quand on est toute petite. **On infantilise les adolescentes, on les garde dans l'ignorance de ce qu'elles vivent; ce qui crée encore plus d'anxiété**. Parmi les filles de 10 à 13 ans, un tiers n'a reçu aucune information sur les menstruations

Plaire et ne pas plaire

Les filles ressentent, conséquemment à l'image sociale qu'elles reçoivent, un certain **dégoût pour les parties sexuelles de leur corps**, en partie à cause de ces menstruations.

Précédant leur vie sexuelle avec partenaire, une période de masturbation intensive commence **chez les garçons**. Cette **phase de masturbation** s'accompagne de fantasmes, ce qui crée une vie sexuelle imaginée, liée à l'image "Playboy" de la femme.

Les filles sortent de leur phase de romantisme (et y restent un peu) pour passer un peu plus à l'action. Se donner une allure séduisante, être sexuée (sans quoi on est rejetée) sans l'être trop (sans quoi on est rejetée également).

Plaire tout en sachant les dangers qui nous guettent

C'est un âge où, d'après un tour de table rapide dans notre équipe, toutes les filles ont vécu une forme ou une autre de harcèlement (de l'oncle qui trouve "qu'on grandit" et qui a les mains insistantes, aux exhibitionnistes dans le métro et les ruelles qui exhibent leur joujou, aux jeunes en gang qui t'attrapent pour te faire un peu peur, aux directeurs d'école, aux médecins...). C'est un âge où on constitue une belle proie. **C'est l'âge des débuts comme prostituées pour certaines, ou comme danseuses à gogo pour d'autres.**

Une enquête en milieu scolaire (niveau CEGEP et universitaire à Sherbrooke) a révélé que 33% des filles ont remarqué **chez leur professeur** une attention non voulue de nature sexuelle: des promesses, demandes ou menaces de représailles, même subtiles, reliées à un but de nature sexuelle; 12% en ont été victimes, 42% sont non sensibilisées au problème. **Plusieurs étudiantes prétentent que leurs opinions sont parfois moins écoutées à cause de leurs désavantages physiques**. Enfin la situation est assez exaspérante pour que 68% d'entre elles souhaitent une discussion au grand jour sur les problèmes d'intimidation sexuelle en milieu scolaire.

Envie de l'amour, peur de l'amour

Peur d'être enceinte, peur d'avoir mal lors des premières relations, de ne pas plaire, de ne pas jouir, de ne pas vouloir vraiment, d'être prise de force... Ça rend difficile le plaisir d'autant plus qu'on ne connaît pas notre corps.

D'après un sondage effectué au CEGEP et rapporté dans "L'essai sur la santé des femmes", les étudiants répondent ainsi à une question sur leurs difficultés face aux relations sexuelles:

Les filles ont:

— peur d'être enceintes,
— peur d'être violées,
— peur d'être séduites et ensuite rejetées,

— peur d'être rejetées après avoir dit non,
— peur de se masturber dans l'accepter soi-même,
— peur d'être physiquement répugnantes à un partenaire,
— peur de perdre l'estime de soi,
— peur d'être trop attachées lorsque le sentiment n'est pas partagé,
— la culpabilité face aux relations prémaritales,
— peur d'être poussées à avoir des relations sexuelles quand elles n'en ont pas envie,
— peur de ne pas satisfaire leur partenaire,
— peur d'être frigide.

Les garçons:
— difficulté de trouver une partenaire ouverte à des expériences sexuelles variées,
— devoir toujours être en chasse,
— ne pas toujours pouvoir avoir des relations sexuelles quand on en a envie,
— les femmes qui agacent sans vouloir aller plus loin,
— les femmes qui refusent de prendre la responsabilité de leur propre sexualité,
— les femmes qui utilisent leur attrait sexuel pour manipuler les hommes,
— la trop grande pudeur des femmes,
— les femmes passives,
— les femmes agressives,
— l'obligation de leur dire qu'on les aime quand ce n'est pas vrai,
— les femmes qui croient qu'on connaît tout sur leur sexe,
— les difficultés de communiquer ses sentiments et ses besoins durant le rapport sexuel.

Les jeunes femmes parlaient de leur peur de leur insécurité et de leur culpabilité; les jeunes hommes exprimaient plutôt leur insatisfaction face à l'autre sexe.

"Les femmes se servent du sexe pour avoir de l'amour. Les hommes se servent de l'amour pour avoir du sexe." (Tiré de "Essai sur la santé des femmes").

Dans un autre ouvrage portant sur la socialisation des rôles sexuels, Selma Greenberg fait justement le lien entre cet écart au niveau des besoins affectifs et la position différente dans la hiérarchie sociale, pour les deux sexes. Dans une situation d'inégalité, ce sont toujours ceux qui ont le moins de pouvoir qui doivent observer et réagir correctement aux signes de plaisir ou de mécontentement chez ceux qui sont le plus haut dans la hiérarchie. Bien qu'il soit naturel en soi, le besoin de rapprochement et d'harmonie avec les autres est donc d'une plus grande nécessité pour les femmes si elles veulent survivre dans une société où les hommes ont plus de pouvoir. **C'est pourquoi on observe entre les filles et les garçons un besoin inégal de relations privilégiées.** C'est aussi ce qui produit **l'insécurité généralement plus grande des femmes dans les relations hétérosexuelles**... Alors qu'on peut penser que nos pratiques courantes d'éducation conduisent les filles à devenir des personnes qui ont trop besoin des autres, on peut aussi penser qu'on apprend aux garçons à être des personnes qui n'ont pas assez besoin des autres. (Greenberg est citée dans "Essai sur la santé des femmes" p. 283).

Réalité sexuelle

Donnons des chiffres sur la situation de la vie sexuelle des filles à cet âge: les premières relations sexuelles ont lieu vers l'âge de 16 ans (1977). Elles se produisent plus jeunes chez les filles de la classe ouvrière (comme le mariage et les enfants d'ailleurs). La majorité des jeunes ne considèrent plus la virginité comme quelque chose de "normal" avant le mariage. De plus, la population en général accepte les relations prémaritales (à partir de 16 ans) presqu'autant chez les filles que chez les garçons; ce qui n'était pas le cas, il y a même 10 ans.

Les premiers rapports sont toujours vécus avec culpabilité. Nous n'avons pas de chiffres spécifiques à cet âge au sujet des méthodes contraceptives utilisées, mais la responsabilité de la contraception revient à la fille. D'après la Clinique des jeunes St-Denis, 80% d'adolescentes se présentent sans leur partenaire, chez le médecin. Lors de la première relation, 80% ont une contraception très insatisfaisante; lors des relations suivantes, 50%.

Au Québec, par année, 1 adolescente sur 10 est enceinte; ce qui correspond à 20,000 grossesses. Sur ce nombre, 30% se font avorter (9,000 avortements), 30% deviennent mères célibataires, 40%

On élève différemment les garçons et les filles.


Chris F Payne


Leon Bolognese

se marient. **Sur les 65,000 naissances annuelles du Québec, il y en a donc 11,000 attribuables aux adolescentes.**

On a tout lieu de croire que le taux de mariage **dans les milieux ruraux** est plus élevé. Premièrement, dû au fait que l'avortement est moins accessible, il faut absolument en parler aux parents pour l'avoir; deuxièmement, la religion est plus forte.

Santé mentale

L'adolescence est une période émotive très difficile autant pour le garçon que pour la fille. C'est aussi une période de recherche de son identité, recherche qui les bouleverse à tout moment. Beaucoup s'en tirent avec le temps, d'autres voient leur équilibre attaqué.

Le peu de données que nous avons sur la santé mentale des jeunes nous révèlent qu'**avant l'âge de 14 ans, les garçons sont traités dans une proportion de 58% par rapport aux filles pour troubles mentaux. Après la puberté, cette proportion s'inverse: les filles représentent 61% des bénéficiaires. Les chiffres nous disent que la fillette douce, calme et gentille deviendra l'adolescente, puis la femme insécure, dépendante et dépressive.** (Tiré de "Essai sur la santé des femmes").

A l'adolescence, le plus grand nombre de **suicides** se situe à 12-13 ans chez les filles et à 14-15 ans chez les garçons. Les **raisons invoquées:** le rejet des parents et leurs amis (le manque de communication); le divorce. Le nombre des suicides est 2 fois plus élevé chez les enfants de parents divorcés. Sans doute en partie parce que leur famille ne correspond plus à l'image sociale et que les enfants ne peuvent plus répondre à leur besoin de normalité encouragé par cette même société.

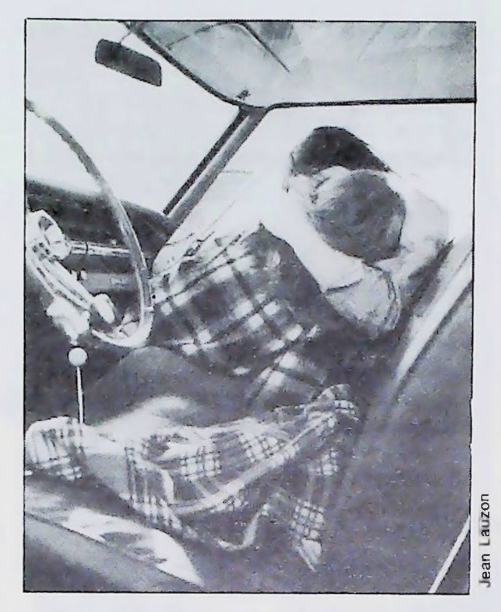
Age adulte ou âge social de la procréation

La sexualité de la jeune fille ayant été orientée vers le fait d'être mère, la voici en âge de l'être. Elle est mère bien avant, mais la maternité est reconnue socialement surtout à l'âge adulte. Qu'est-ce qu'elle en pense, qu'est-ce qu'elle vit relativement à cette maternité?

Les femmes ont moins d'enfants que jamais et pourtant, elles disent toujours en vouloir, qu'ils sont nécessaires au bonheur du couple. Voici les chiffres:

Les femmes ont en moyenne 1,75 enfant. (Québec 1981). En 1975, les couples sans enfant représentaient près du tiers des familles. En 1966, les femmes du Canada avaient 2,5 enfants par famille tandis qu'au Québec, elles en avaient 3,5. Le nombre d'enfants désirés par famille était de 4,01 au Québec en 1964.

En 1972, les femmes qui concevaient que leur rôle était de demeurer à la maison représentaient le tiers des femmes interrogées, le nombre d'enfants désirés s'élevait à 3 enfants. Les femmes au travail (1/12 des femmes questionnées) voulaient 2.5 enfants. Il n'y a pas une grande différence de perception face à la maternité selon la situation des femmes.



Jean Lauzon

Les premiers rapports sont toujours venus avec la culpabilité

Les femmes répondent que les enfants sont essentiels au bonheur (85%), et que de ne pas en avoir est égoïste (52%). Très peu pensent que les couples sans enfant sont les plus heureux (22%). Dans la même on voit que: 13% des femmes trouvent la grossesse nettement pénible; 36% des femmes trouvent la grossesse nettement agréable; 22% des femmes trouvent l'accouchement très pénible; 45% des femmes trouvent l'accouchement difficile mais c'est normal puisqu'il n'y a rien de facile dans la vie. Parmi celles qui ont trouvé l'accouchement pénible, 70% auraient quand même un autre enfant. Enfin, l'attitude de leur entourage suite à leur accouchement est perçue comme agréable.

La venue d'un enfant n'abaisse pas le niveau de vie d'une famille selon elles. Ce n'est qu'après le troisième enfant qu'elles considèrent qu'il y a un changement de leur situation financière.

Durant la période de la maternité, leurs relations avec les autres sont vécues et ressenties comme positives, agréables et même épanouissantes. **Pourtant elles font de moins en moins d'enfants.**

Contraception

Au Québec, le nombre d'avortements clandestins par année est estimé à 25,000; les "déclarés" se chiffrent environ à 10,000. Beaucoup de femmes se font avorter; cependant elles le considèrent encore comme un moyen à utiliser que dans les cas les plus extrêmes. Au Canada, en 1977, lors de grossesses hors mariage, 50% des femmes gardaient leur enfant. Au Québec, 70% des femmes le gardaient.

Les femmes acceptent l'avortement mais les raisons thérapeutiques sont les plus plausibles comme le démontre le tableau 1.

Répondant au même questionnaire, les hommes se sont révélés plus permissifs face à l'avortement. Il est vrai qu'ils ne vivent pas physiquement ni moralement l'avortement. Ce n'est pas sur eux que pèse l'image de la femme dénaturée, la meurtrière.

En ce qui concerne la contraception, les moyens irrévocables sont de plus en plus utilisés. Près du tiers des femmes en âge de procréer sont stérilisées. La contraception dure (chimique ou chirurgicale) est prépondérante comme le tableau d'utilisation de la contraception le démontre. Ce phénomène est relié à la médicalisation exagérée du corps de la femme (voir tableau 2).

La femme a perdu tout pouvoir sur son corps et à toutes les périodes de sa vie

Lors des accouchements, on utilise de plus en plus l'intervention technologique:

Césariennes	13.4%
Anesthésies péridurales	28.7%
Anesthésies locales	59.4%
Forceps	17.3%
Episiotomie	82.5%
Monitoring foetal	15.1%

(Essai sur la santé des femmes)

Jusqu'à 75 ans, 45% des Québécoises auront eu une hysterectomie. A chaque année près de 2/3 des hystérectomisées ont entre 25 et 44 ans.

Les cinq étapes de la vie des femmes sont devenues cinq événements médicaux spécifiques. Le cycle féminin, des menstruations apparaissant à l'adolescence jusqu'à la ménopause constitue le domaine privilégié de la médecine.

Les nouvelles conditions matérielles des femmes expliquent en partie la fin du règne des grosses familles. Cependant, il ne faudrait pas diminuer l'importance des nouveaux besoins des femmes (travail à l'extérieur, nouvelle conception de leur rôle social) dans ce phénomène de même que dans l'éclatement de la famille.

Divorce

Il y a 20 ans, la majorité des familles monoparentales était composée de veuves et de veufs. Aujourd'hui, la majorité de ces familles est constituée de parents célibataires et de divorcés.

Il y a 15,000 divorces par année au Québec. On évalue qu'un individu marié sur trois connaîtra le divorce dans les prochaines années (ceci n'inclut pas les séparationsd légales et de fait...). Les causes de divorces invoquées sont pour les divorces tardifs: adultère et rupture des communications; pour les divorces précoces: adultère, problèmes sexuels, manque de démonstration d'affection. Autres causes importantes: alcoolisme, belle-famille et désaccord sur l'éducation des enfants. (Revue Québécoise de sexologie). Les raisons de caractère sexuel semblent avoir de l'importance (mais on semble plus accepter l'extra-maritalité). Le havre de paix n'est plus ce qu'il était. L'a-t-il déjà été?

Santé mentale

A l'âge adulte, deux fois plus de femmes consultent un spécialiste pour des problèmes psychologiques que des hommes.

Chez les individus mariés, les symptomes dépressifs sont plus marqués chez les femmes que chez les hommes. Par contre, parmi les individus sans enfant, qu'ils soient célibataires, divorcés ou veufs, les femmes ne sont pas plus atteintes que les hommes. Les soins de la maladie mentale chez la femme, comme tout le soin de son corps, sont médicalisés.

Les thérapeutes traditionnels favorisent pour elle la rencontre individuelle, alors que pour les hommes, on favorise la thérapie collective.

Selon le standard de Boverman (cité dans **Va te faire soigner, t'es malade**), **une femme saine est une femme soumise, moins indépendante, moins aventureuse, influençable, moins agressive, peu combative, plus émotive, plus préoccupée par son apparence, moins objective.**

Les thérapistes féministes affirment que l'intégration parfaite de ces traits féminins et leur intensification peuvent engendrer la dépression de plusieurs. Les modèles de sa culture étant dépressifs, la femme répondra au stress de la vie et aux contradictions de sa vie par la dépression. La colère est une arme **offensive**, masculine, la dépression est une arme **défensive**, féminine.

Ce n'est pas seulement à l'âge adulte qu'il en est ainsi. Les fillettes apprennent que leur valeur personnelle ne dépend pas d'elles, mais de leur beauté physique et de leur attraction sur l'homme.

Tableau 1

Motifs d'avortement	Accord	Désaccord	Sans Opinion
vie de la mère en danger	91.3%	7.0%	1.7%
santé physique de la mère en danger	80.6%	14.8%	4.6%
santé mentale de la mère en danger	80.3%	14.3%	5.4%
risque pour l'enfant de naître anormal	76.3%	17.5%	6.2%
grossesse suite au viol	68.5%	22.5%	9.0%
grossesse indésirée	29.2%	64.5%	6.3%
restriction financière	28.5%	64.9%	6.6%
sur demande	16.2%	78.2%	5.6%

(Revue québécoise de sexologie, p. 179)

Tableau 2

methode	Utilisation	Echec théorique	Echec pratique
Ligature des trompes	27.7%		
Pilule	24.5%	0.34% - 1.5%	4% - 10%
Abstinence périodique	9.1%		0.3% - 21.0%
Vasectomie	8.6%		
Stérilet	7.3%	1.0% - 3.0%	5%
Condom	7.0%	0.4% -1.6%	0.8% - 4.8%
Sympto-thermique	4.2%		
Retrait	3.6%		
vaginaux chimiques		0.4% - 7.6%	
autres	7.7%		

(source: **Essai sur la santé des femmes**)

En d'autres termes, les filles n'ont aucun controle sur l'environnement, elles dépendent des autres. **La situation des femmes leur a causé et leur cause encore des difficultés à s'affirmer.** La sexualité, qu'elles voudraient émancipatrice, l'est-elle?

La sexualité

Le rapport Hite nous apprend que 70% des femmes ne jouissent pas par la pénétration, 30% en jouissent. De plus 82% des femmes se masturbent, 95% jouissent de la masturbation.

Il apprend que la sexualité des femmes est essentiellement clitoridienne. L'orgasme atteint lors du coït serait un orgasme clitoridien qui provient tout simplement d'une stimulation indirecte. Et pourtant, toute l'image qu'elles ont de leur sexualité est celle devant répondre aux attentes de l'homme.

Certaines femmes s'interdisent même d'aimer la masturbation car elle ne correspond pas à la relation hétérosexuelle, telle qu'établie par la domination de la sexualité mâle. Plusieurs femmes en viennent à dire que voir l'autre jouir les comble et leur suffit.

La majorité des femmes dit avoir déja simulé la jouissance pour diverses raisons: peur que le partenaire se désintéresse d'elles et aille la chercher ailleurs; peur de ne pas passer pour normale ou femme; pour que la phase de la pénétration et du coït se termine plus vite puisqu'elles ne trouvent pas cela agréable.

D'après les réponses des femmes, moins de la moitié des hommes savent que la femme atteint l'orgasme et seulement quand ils sont habitués à la partenaire.

Les femmes ne jouissent pas de la même façon que les hommes (l'orgasme

clitoridien est même plus fort lorsque direct et sans pénétration), et c'est pourtant au nom de leur sexualité à eux que, parfois, elles renoncent à la leur, qu'elles subissent la contraception, l'avortement, la stérilisation, qu'elles se cachent ce que leur apprennent leur corps.

La fréquence des rapports sexuels semble être de 3 à 4 fois par semaine chez les femmes de 20 ans, 1 fois par semaine et moins chez les femmes de 50 ans. L'envie d'un autre partenaire sexuel est vue par la femme comme un besoin de se prouver qu'elle est encore en vie, qu'elle est encore une valeur, qu'elle est attirante.

Dans l'envie de l'extra-maritalité, les femmes associent sexualité, amour et sentiments alors que les hommes ont plus facilement des relations strictement sexuelles.

Accouchement/ Allaitement: Mère = femme

On n'a pas pu tirer de constante sur la sexualité lors de la grossesse: certaines la ressentent comme un surcroît de désir sexuel, d'autres vivent l'inverse. Cela est aussi vrai après l'accouchement, durant l'allaitement. Chose certaine, la vision sociale, est que la femme enceinte n'est pas attirante sexuellement, c'est la mère.

Après l'accouchement, les femmes vivent une période d'isolement qui les met dans une certaine dépendance, qu'elles trouvent difficile à briser après les quelques mois passés à la maison, seules. Elles perdent leur vie sociale.

Certaines vivent l'allaitement comme une relation très agréable, en tirent une satisfaction sexuelle (même si elles admettent que ce sentiment n'est pas permis socialement). D'autres n'ont pas d'attrait pour l'allaitement. Chose certaine, dans les cours pré-nataux, on ne met pas l'accent sur la satisfaction de la mère mais uniquement sur les besoins de l'enfant qui doivent primer sur toute considération.

On ne la prépare pas au cas où la maternité ne serait pas une "job" à plein temps. Le contenu du cours ne comprend aucune information sur le droit au chômage, les garderies et le problème d'isolement.

Quand la femme est mère, psychologiquement elle est devant la réalité la plus importante de sa vie. La société est là pour le lui rappeler; c'est elle qu'on questionne sur tous les détails de la vie de l'enfant, qu'on culpabilise, qu'on met sur le banc des accusés s'il connaît des problèmes.

Qu'il soit trop gâté, pas assez, c'est toujours la faute de la mère, elle a toujours tort. Elle-même considère plus important d'etre une bonne mère qu'être bonne travailleuse ou que toute autre valeur. Après les quelque mois suivant la naissance de l'enfant, la femme ne se trouve pas attirante, elle est fatiguée, n'a pas retrouvé son allure de jeune fille... Face à sa situation de papa (après la phase du nouveau joujou dont on est fier) l'homme a souvent la réaction de se désintéresser de l'enfant et d'aller chercher ailleurs le repos du guerrier de préférence avec une plus jeune, pimpante, sans responsabilités, moins fatiguée.

C'est l'éternel duo épouse-maîtresse, mère-prostituée. Les deux sont dévalorisées, les deux servent les intérêts et les buts de l'homme.

La violence

Les femmes vivent aussi une autre réalité. Outre l'abandon, la solitude, le manque d'amour, il y a la violence.

En 1978, on estimait à 500,000 le nombre de femmes canadiennes qui étaient battues par l'homme avec qui elles vivaient. Ainsi, un tiers des résidentes en foyer d'acceuil pour femmes battues l'ont été chaque semaine ou chaque jour.

Sur dix femmes cherchant refuge dans un foyer d'accueil au Canada, huit ont été battues pendant leur grossesse. Quant aux personnes assassinées, 58% des femmes le sont par des membres de leur famille, comparativement à 24% pour les hommes. Sans compter le viol. Il y a un viol à toutes les 17 minutes au Canada; 1 femme sur 4 est assaillie sexuellement avant l'âge de 18 ans.

Dans tous ces cas de violence faite aux femmes, celles-ci en deviennent les coupables. Le viol est même le crime dont l'auteur se sent innocent et la victime réprouvée.

Les seules qui échappent à cette condamnation sont les femmes mortes et les petites filles. Les autres femmes ont désiré le viol; le masochisme est leur situation préférée, et en fait, elles n'ont eu que ce qu'elles méritaient. Dans la présentation de la violence faite aux femmes dans les médias, le sensationalisme est utilisé afin de la rendre plus intéressante pour le public mâle. Dans les cas de viols, d'enlèvements, on précise toujours qu'il s'agit d'une belle-fille, ça

Pornographie et violence faite aux femmes vont de pair.



ajoute au piquant. **Il y a quelque chose de sexuel dans la violence faite aux femmes, comme il y a quelque chose de violent dans la sexualité qu'on leur impose.**



Marcel Villeneuve

Pornographie

On ne peut pas parler de l'utilisation de la violence faite aux femmes dans les médias sans introduire la question de la pornographie.

Quant à nous, c'est un marché rentable où l'on entretient les rapports dominants-dominés et qui divisent même les femmes (d'un côté la mère sans tâche; de l'autre la prostituée, celle que souvent nous méprisons sans voir sa terrible exploitation).

Pour les individus qui en profitent, la représentation publique des rapports sado-masochistes entre hommes, femmes et enfants, c'est la preuve d'une nouvelle morale sexuelle, de la libération sexuelle. Quelle est l'influence de ces 16,000 maisons de pornographies (4 fois plus que de restaurants McDonald) dans notre société? Aux Etats-Unis, une enquête montre que 57% des violeurs ont essayé de mettre en pratique sur leur victime des scènes tirées de films pornographiques. La "pornographie violente pertube dangeureusement le consommateur car la juxtaposition de la violence et de l'excitation sexuelle les incite à rechercher une réponse violente au stimuli" (Chatelaine 1979). En 1978 la police de San Fransisco et de Washington note que les secteurs de la ville où il existe des spectacles pornos ont connu une augmentation des crimes graves.

Lors d'une visite en Suède, M. Dionne, sous-ministre québécois de la justice, déclare qu'on ne peut que se réjouir de l'absence de législation sur la pornographie, fruit de la maturité d'un peuple. Pourtant l'éducation sexuelle scolaire en vigueur depuis 30 ans en Suède, n'a pas diminué la pornographie et la délinquance juvénile; de nouvelles formes de criminalité sont même favorisées par cette absence de législation (Châtelaine).

La prostitution et la pornographie traduisent un pouvoir, et dans les deux cas, ce sont les femmes surtout qui sont opprimées. **Cette peur, cette violence, cette image ambigue d'elle-même, chaque femme, même celle qui n'en est pas victime directement, ne peut que la ressentir aussi dans son corps.** Cette réalité détermine sa vie sexuelle. Cette vie sexuelle est-elle plaisir? Peut-elle être plaisir dans une relation homme-femme dominant-dominée?

Homosexualité

Certaines femmes ont répondu non à cette question et ont fait le choix politique de l'amour au féminin, le lesbianisme.

Pour d'autres femmes homosexuelles, l'homosexualité n'est pas une question de choix par dépit, mais bien de réalisation de leur désir sexuel pour les femmes. Mais quelque soient les raisons les ayant amené à l'homosexualité, ces femmes vivent une situation de marginalité, un mépris de leur sexualité par notre société. Car socialement, cette sexualité est considérée comme impossible, même si 10% des femmes interoggées lors d'un sondage ont révélé avoir eu un contact homosexuel dans leur vie et une grande majorité d'entre elles a éprouvé une attirance homosexuelle.

La sexualité entre femmes est incompatible avec les conceptions établies voulant que le désir et l'énergie sexuelle viennent de l'homme et que la femme n'a de sexe en elle-même que lorsqu'elle reçoit celui de l'homme.

C'est aussi un phénomène à éliminer car il met encore plus en danger cette famille déjà en perte de vitesse. Aussi prend-on des mesures afin que ces femmes reviennent à de meilleurs sentiments: de force, par procès pour garde des enfants, attribuant cette garde au parent mâle contre toute "nature"; par la "douceur", ou traitant cette "déviance" comme un problème psychologique. Dans nos recherches futures, nous nous arrêterons plus sur cette manifestation de la sexualité féminine, tout comme il sera important d'analyser davantage la sexualité des handicapés, non parce que nous croyons qu'il y ait un lien entre les deux, mais parce qu'il faut mettre à jour la marginalité. **Le corps de la femme handicapée n'est pas seulement un obstacle qu'il lui faut surmonter, il lui faut dépasser l'image de l'être asexué.** On la protège mais on ne lui touche pas. A l'adolescence, on ne lui donne pas l'information sur la puberté, la contraception. Si l'homosexualité est impossible, la sexualité des handicapés n'existe pas.

La ménopause

Tout au long de sa vie, la femme s'est vue attribuer le rôle d'objet sexuel et de mère. Son corps "bozzéjeune" s'est vu reconnaître comme source de plaisir pour les autres (hommes et enfants). A 50 ans, les chairs s'affaissent, les rides sont en profusion. On ne peut plus être mère. On nous accorde enfin le "repos bien mérité". **C'est un beau cadeau, c'est encore nous isoler et nier notre sexualité propre.**

Que pense la société de la femme de 50 ans? Elle n'est plus utile. Moins belle à regarder, elle n'a plus la valeur se-

xuelle qu'on lui attribuait. Elle n'est plus productrice d'enfants et psychologiquement, elle a de la difficulté à fournir son quota de travail tant à la maison qu'à l'extérieur.

Sa vie est déterminée par son état physique. La fin de son activité reproductrice entraîne chez elle la nervosité, la tension, les maladies coronariennes.

Les femmes ne peuvent que ressentir durement leur nouvelle situation sociale. Elles la ressentent de la même façon que l'ambivalence vécue précédemment d'être femme et mère, d'être soi et une autre; comme solution, on lui offre toute la panoplie de médication hormonale, soignant plus ou moins bien son physique. Quant à son psychique, bien qu'il y ait trois fois plus de dépressions graves chez les femmes de 45 à 55 ans que chez les hommes du même âge, l'état dépressif dans lequel elles se trouvent est considéré comme intimement lié à son état psychologique, et des médicaments calmants lui sont prescrits, sans toutefois chercher à comprendre l'essence du problème.

Pour lui rendre son utilité, la maternité, on lui donne souvent la charge des personnes âgées ou encore de garder les enfants des autres à bon marché.

Qu'advient-il de la sexualité dans tout cela?

Bien qu'elles éprouvent un désir sexuel, pour certaines d'entre elles, la diminution de la production de la folliculine entraîne une diminution de l'élasticité du vagin, un dessèchement des muqueuses rendant plus difficiles les relations sexuelles avec leur partenaire mâle.

Aussi abandonnent-elles progressivement leur activité sexuelle hétérosexuelle. Cependant d'autres s'abandonnent à la masturbation, à l'auto-érotisme, retrouvant leur première sexualité, celle qu'elles avaient si bien réprimée pour s'intégrer à la vie sexuelle reliée à la reproduction. Après 65 ans, les femmes sont dans une situation qui ne favorise pas plus qu'avant leur épanouissement sexuel ou autre.

Leur situation économique les place sous le seuil de la pauvreté. En mars 1976, les rentes versées par le R.R.Q. aux femmes de 65 ans et plus, étaient de 75% inférieures à celles des hommes du même âge. Placées dans des foyers parce qu'elles ont survécu à leurs partenaires ou parce que dans le foyer d'accueil où elles vivent, les hommes sont séparés des femmes, elles vivent l'isolement, écartées du milieu familial qui a été si longtemps leur domaine.

Même les préjugés sociaux représentent un obstacle pour celles qui désirent vivre une relation avec un homme plus jeune. C'est normal pour un homme âgé de sortir avec une femme plus jeune; pour une femme, c'est une toute autre histoire. Résultat: moins du tiers des femmes âgées vivent en couple.

Sa dépression, son angoisse d'être seule sont traitées par les médicaments destinés au système nerveux. (On prescrit 22.4 médicaments, dont 6,2% pour le système nerveux, en moyenne par année pour les femmes âgées, contre 17.6 prescriptions, dont 4,0% pour le système nerveux, pour les hommes.) Et on se demande encore pourquoi on a peur de vieillir.

Pour la poursuite du travail

Voilà! **Notre portrait n'est guère réjouissant.** Certains le trouveront peut-être trop sombre... **Pourtant, c'est bien la situation de la femme au pays. Les chiffres on ne les a pas inventés.** Peut-être même dans certains cas, sont-ils pires (viol, inceste, femmes battues) tellement elles vivent cette situation dans la peur et qu'il vaut mieux la cacher. Ces données viennent de toutes les couches et de tous les milieux. Ça ne sort pas de notre propre imagination ou de ce que nous avons vu ou entendu nous-mêmes, autour de nous. Un gars nous a déjà dit: "je refuse de croire que l'inceste existe à un tel pourcentage" (1 enfant sur 5). Alors qu'une femme qui l'avait elle-même vécue, ainsi que plusieurs autres de son entourage, nous affirmait qu'il n'était pas suffisamment élevé. Ce sont les journaux à sensation qui nous apprennent le viol d'une telle ou l'inceste entre un père et son enfant de cinq ans, ou bien c'est par les annonces de films qu'on apprend que la porno existe. Cette situation représente un poids pour notre société, dans notre existence de femmes au juste, et nous croyons que notre portrait le démontre clairement. **Ramasser bout à bout la marde qu'on a pu vivre, ça étonne peut-être, mais ça donne surtout le frisson et la colère.**

Mais que faire? C'est sûr qu'on a la mine basse mais comment faire pour s'en sortir? Malheureusement le problème de millions de femmes, nous n'avons pu le résoudre à quatre. **Nous pensons sérieusement qu'il faut nous organiser.** Comment? Sur quelle base? Si nous changeons, est-ce certain que les hommes nous suiveront pour arriver à nous rejoindre, en bouleversant eux aussi leur mode de vie?

Des questions? Ce portrait en a soulevées beaucoup, posant aussi des questions justes! Les partager avec vous pour réfléchir ensemble et nous assurer ainsi non seulement des réponses mais aussi des actions qui nous ferons **franchir notre mur de silence**, voilà ce que sera la seconde partie de notre travail!

Questions et réflexions

Que signifie pour nous la "libération sexuelle" qu'on a vue ces dernières années? Comment avons-nous vécu, comme enfant et adolescente notre vie sexuelle? Quelles sont nos attentes? Comment vit-on le célibat, le mariage, l'homosexualité? Vouloir ou non des enfants? Et la grossesse, la maternité, comment ça influence notre vie sexuelle? Est-ce qu'on a fait parfois l'amour sans en avoir envie? Pourquoi? La contraception, qu'est-ce qu'on en pense? Est-ce qu'on a des peurs face à la vie sexuelle? Le viol? La frigidité? Et vieillir? Exclusivité sexuelle? Non-exclusivité? Est-ce possible? Souhaitable? Facile? Est-ce que cela se vit de la même façon avec les enfants? Pourquoi est-ce différent pour l'homme et pour la femme? Par rapport à l'âge par exemple... l'image sociale de la beauté... les difficultés économiques? Quelles sont les conséquences?

L'éducation sexiste qu'on retrouve chez toutes les femmes sert-elle pour les femmes du peuple et celles de la bourgeoisie, les mêmes intérêts?

Les **femmes du peuple** ne reproduisent-elles pas la force de travail de la classe dominée? Les **femmes de la bourgeoisie** reproduisent-elles la classe dominante et en retirent-elles des privilèges? Chez les femmes du peuple, il faut distinguer aussi **les différences de conditions** entre la petite bourgeoise et

l'ouvrière, entre la ménagère avec des enfants et celle sans enfant, ou entre la célibataire et la femme mariée. Qu'est-ce qui peut nous unir? Pourquoi?

Notre révolte doit-elle être dirigée contre les hommes? Pourtant les hommes aussi sont exploités, mais nous le sommes doublement. Comment les obliger à en tenir compte? Les hommes aussi ne sont pas tous de la même classe; à nos cotés comme travailleurs ont-ils les mêmes intérêts que les boss face aux femmes du peuple? **Faut-il lutter contre le patriarcat et le chauvinisme des hommes ou contre le pouvoir mâle sans tenir compte des facteurs de classe, comme beaucoup de féministes radicales nous le proposent?** Ou lutter contre le capitalisme sans secondariser la lutte contre le patriarcat et le chauvinisme, surtout si on se réfère aux luttes révolutionnaires dans l'histoire et à leurs conséquences pour les femmes?

Dans les conditions sociales et politiques actuelles que peut-on exiger et espérer comme changement? D'ailleurs avons-nous vraiment des limites à nous imposer?

Et quelles sont d'après vous les **méthodes de travail et de recherche** pour rejoindre les femmes de la manière la plus large possible? **Problèmes** de garde d'enfants? **Peur** de sortir seule le soir? Peur du groupe? Peur de "passer pour une féministe"? Peur de partager la vie privée?

Selon vous est-ce exagéré de dire que les femmes ne vivent plus une vie aussi difficile? Trouvez-vous important, à l'heure actuelle ou plus tard, de comprendre et de prendre en main notre sexualité et notre reproduction? Que penser de l'absence de l'homme en tant que père et amant? **Pourquoi avons-nous la responsabilité exclusive des enfants,** de leur environnement, de leur équilibre? **La lutte pour la tendresse, la sensualité, l'affection, l'émotivité constructrice, elle aussi, a sa place.**

Ça fait beaucoup de questions! Le débat est lancé! Nous en espérons d'autres. Si vous avez des propositions sur les formes de rencontres ou d'actions que nous pourrions créer ou emprunter, faites-le-nous savoir en passant par la revue Unité Prolétarienne.

L'Equipe sexualité-reproduction du collectif autonome des femmes de Montréal

Janvier 1982

La vie des femmes et des enfants suite aux naissances non-voulues ne préoccupe pas ceux qui s'opposent à l'avortement.



Ron Rayside

Bibliographie

Livres

— Collectif de Boston, **Notre corps, nous-mêmes**, Albin Michel, Paris, 1977, 239p.

Ecrit par des femmes et pour des femmes, ce livre traite des sujets comme l'anatomie, la sexualité, la nutrition et le sport, le viol et l'autodéfense, l'homosexualité, l'avortement, les maladies vénériennes, la contraception, la grossesse et l'accouchement, la ménopause. Accessible à toutes, ce livre donne une information médicale profondément liée à la façon dont nous vivons notre corps.

— Conseil du statut de la femme, **Essai sur la santé des femmes**, Les presses du Service des impressions en régie du Ministère du Québec, Québec, mai 1981, 342p.

Etude qui démontre la situation de dépendance des femmes en s'appuyant sur une solide documentation et sur de multiples exemples. On y fait aussi une analyse pour tenter de saisir comment cette dépendance est entretenue. On y retrouve un dossier intitulé "Pouvoir, dépendance et santé des femmes" suivi de "Réflexions sur la sexualité".

— Conseil du statut de la femme, **La Ménopause**, Les Presses du Service des impressions en régie du Ministère du Québec, 1981.

Etude spécifique sur la condition des femmes qui ne sont plus en âge de procréer.

— Crépault, Claude; Gemma, Robert, **La sexualité pré-maritale**, Presses de l'Université du Québec, Montréal, 1976, 204p.

Partie sondage, partie réflexion sur le sujet "la sexualité pré-maritale", le livre s'adresse aux jeunes eux-mêmes et aux adultes qui s'y intéressent. Informatif, il tente aussi de tirer les grandes lignes sur la question de la sexualité pré-maritale, sans toutefois prendre un ton moralisateur qu'on retrouve souvent dans les documents sur la sexualité chez les adolescents.

— Guyon, Simard, Nadeau, **Va te faire soigner, t'es malade**, Stanké, Montréal, 1981.

Un livre sur "la folie" des femmes! Sur la perte du contrôle de nos corps par la médicalisation des soins. Un oeil ouvert sur le monde des femmes alcooliques et toxicomanes. Pourquoi c'est si terrible aux yeux de notre société et le monde parallèle avec les hommes alcooliques et toxicomanes.

— Hite, Shere, **Rapport Hite sur la sexualité féminine**, Laffont, Paris, 1977, 557p.

Une bible sur la question de la sexualité féminine par son questionnaire adressé à 3,000 Américaines de 14 à 78 ans. Shere Hite a su nous faire découvrir ce qu'on n'ose pas avouer nous-mêmes. Nous avons une vie sexuelle "quelquefois" frustrante, quelquefois enrichissante. Nous avons des désirs. Les confidences que l'on nous rapporte peuvent nous choquer ou nous rassurer si nous croyons être les seuls à jouir de telle ou telle façon, à avoir besoin de telle ou telle stimulation. On aborde dans ce livre tous les aspects de la sexualité féminine: l'hétérosexualité, l'homosexualité, l'auto-érotisme, le débat orgasme vaginal et clitoridien et bien d'autres questions!

— Laïck, Madeleine, **Fille ou garçon**, Denoel/Gonthier, Paris, 1976.

Une femme veut retrouver auprès des enfants et adolescents l'image du monde adulte tel que vu, espéré ou craint du point de vue de ceux qui n'y sont pas encore. Le travail, le mariage, les enfants, le sexe, la famille, qu'est-ce que c'est pour les femmes? Plusieurs espèrent vivre l'image traditionnelle, d'autres la rejettent. Pourquoi? Et être un enfant, c'est quoi? C'est être dépendant, en attente de devenir quelqu'un. La vie d'enfant n'est pas un jeu, quand on est contrôlé de tout côté, mais encore plus quand on est une fille. Les petites filles ont hâte d'être femmes, mais elles se voient souvent comme des enfants qui ne seront jamais des adultes. Peur de vivre seules, de ne pas se marier, peur du monde extérieur. Elles sont toujours plus limitées, plus dépendantes. Le corps se vit aussi différemment: l'un conquiert l'espace avec ses bras, ses jambes, l'autre vit vers l'intérieur avec son ventre. "Pour les gars, il y a la guerre..."

— L'Heureux, Christine, **L'orgasme au féminin**, Ed. de l'Univers, Montréal, 1977, 105p.

Dans son ouvrage, l'auteur tente de redonner au sexe féminin ainsi qu'au plaisir de la femme sa valeur juste. Elle y aborde beaucoup la question de l'orgasme clitoridien, des mythes et des réalités qui s'y attachent. Elle met beaucoup d'importance sur l'apprentissage que les femmes doivent faire de leur corps pour vivre pleinement leur sexualité.

— Mead, Margaret, **L'un et l'autre sexe**, Denoel/Gonthier, Paris, 1966, 344p.

L'auteur est une ethnologue qui est décédée l'année dernière à 80 ans. Toute sa vie, elle a vécu dans les tribus primitives des Mers du Sud. Son étude comparative avec nos sociétés évoluées cherche à nous faire comprendre le rôle primordial que joue, depuis l'origine de l'humanité, la différenciation des sexes dans la vie et le travail. C'est une invitation à des découvertes surprenantes!

— Olivier, Christine, **Les enfants de Jocaste**, ed. Denoel/Gonthier, Paris, 1980, 192p.

Christine Olivier remet en question les valeurs traditionnelles soutenues par Freud dans son étude de la psychanalyse et du complexe d'Oedipe. Elle demande ce qu'il est arrivé de la place de Jocaste, la mère d'Oedipe. Pourquoi à l'envie de pénis chez la fille, ne correspondrait-il pas l'envie de l'utérus et des seins chez le garçon. Les filles seraient-elles asexuées jusqu'à l'adolescence? Et l'absenec du père, les enfants n'en souffrent-ils pas? Qu'est-ce qui arrive lorsque la mère est seule avec la responsabilité des enfants dans notre société? Les féministes qui veulent bâtir une société parallèle à celle des hommes, ont-elles la solution? C'est pour comprendre ce qui trace le fossé entre le monde des femmes et celui des hommes qu'il faut lire ce livre. Recommandé aux femmes comme aux hommes.

Revues

Châtelaine:
— "La pornographie", juillet 1979
— "Les jeunes et l'éducation sexuelle à l'école", Serge Viau, septembre 1981

Des luttes et des rires de femmes:
— "Les jours sang, les jours avec", avril-mai 1981
— "L'inceste"

Gazette des femmes:
— "Vivre sa sexualité", Nicole Campeau, juin 1981
— "Pourquoi dénoncer la pornographie", Lise Dunnigan, juin-juillet 1981
— "Vivre femme et différente", Hélène Lévesque, juillet-août 1981

L'Actualité:
— "Qui a les moyens de faire des enfants", Marie-Agnès Thellier, septembre 1980

La vie en rose:
— "L'éducation sexuelle", Moisan, Tremblay et Vivier, juin-juillet-août 1981

Québec-Science:
— "Analyse du problème de la contraception vécu par la femme québécoise et des moyens qu'elle emploie pour prévenir les naissances", mai 1981

Revue québécoise de sexologie, Université du Québec, 1980

Autres

— **Annuaire du Québec**, rapport démographique, Henripin, 1972
— **Colloques régionaux sur la violence envers les femmes et les enfants et dans la pornographie**, Direction des communications du Ministère de la Justice, 1981



Audio-visuel

Film

C'est surtout pas de l'amour: un film sur la pornographie, de Bonnie Sherr Klein, Office national du film du Canada.

Un film révélant les dessous cachés, surtout pour nous les femmes, de la pornographie au Canada. Savez-vous qu'il y a 4 fois plus de maisons de pornographie que de restaurants McDonald au Canada? Cette cinéaste a osé pénétrer ce monde d'exploitation sous tous les angles. On sort les dents serrées mais le coeur débarrassé de nos préjugés face aux femmes "pognées" dans ces ghettos d'exploitation sexuelle. Car elles servent d'objets, mais c'est le mépris et le défoulement de tous ces hommes engendrés par la société vis-à-vis les femmes en général qui passent par ces femmes. Plus que jamais, le film fait appel à la solidarité des femmes.

Vidéo

Va te faire soigner, t'es malade, 74 min,, b ½" et c ¾", couleur, 1980; Réalisation et production: Roxane Simard et Centre hospitalier Louis-H.-Lafontaine.

Un vidéo-conférence de Roxane Simard, thérapeute au Centre Louis-H.-Lafontaine de Montréal. Elle nous parle de la santé mentale des femmes, dénonce les préjugés sexistes de nombre de médecins et thérapeutes, et insiste tout particulièrement sur la nécessité pour les femmes d'avoir recours à des thérapies et à des thérapeutes féministes.

Saviez-vous ce que vos enfants apprennent dans les contes de fée?

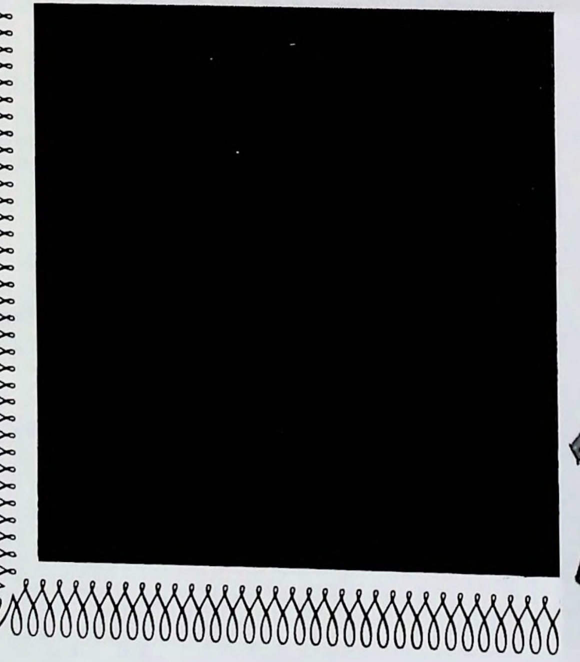
Elle alla dans la cuisine. Quel désordre!
Il y avait des assiettes partout.
"Ces sept petits enfants sont certainement
très désordonnés," dit-elle.



"Je pense que je vais nettoyer la maison pour eux.
Peut-être me permettront-ils de vivre ici avec eux."



Blanche-Neige se mit à quatre pattes
et commença à frotter le plancher.



Ensuite elle fit la vaisselle,
aidée par le faon et le lapin.

Les bases matérielles de l'oppression des femmes dans la société capitaliste

par Jean Tepperman

Sur la question de la libération des femmes, le mouvement marxiste-léniniste fait face actuellement à plusieurs problèmes interreliés: (1) le besoin de développer sa compréhension théorique fondamentale de l'oppression et de la libération des femmes; (2) le besoin de s'adresser au grand nombre de femmes ayant une expérience au sein du mouvement des femmes et qui considèrent que le socialisme et le marxisme sont nécessaires aux femmes. Parmi celles-ci, plusieurs ne sont dans aucune organisation suite aux différends politiques qui ont divisé des groupes de femmes dans de nombreuses villes, et plusieurs n'adhèrent pas aux solutions représentées par l'idéologie marxiste-léniniste et féministe-socialiste telles qu'elles ont été présentées lors des débats ayant entraîné ces divisions. (3) Le besoin de s'opposer à la montée de la droite qui s'en prend, dans une large mesure, aux questions touchant le sexe, la libération des femmes et la vie familiale (avortement, droits des gais, l'Amendement sur l'égalité des droits, etc); (4) le besoin de traiter des changements survenus dans la vie familiale et les rôles sexuels au sein de la classe ouvrière: de parler des préoccupations des gens sur ces question et de comprendre la portée de ces changements sur notre travail d'édification d'un mouvement prolétarien.

Ces trois derniers problèmes dépendent d'un approfondissement théorique, qui, en retour, n'est possible qu'en parlant de la réalité quotidienne des gens et qu'en tirant des leçons des luttes, présentes et passées, du mouvement des femmes et du mouvement marxiste-léniniste. Mais des idées erronées, quant à la nature de l'oppression des femmes sous le capitalisme et au lien entre cette oppression et le capitalisme, font obstacle à cet approfondissement théorique. Puisque peu de marxistes-léninistes se sont penchés sur cette question, on a tendance à considérer, sans y accorder plus d'attention, certaines attitudes et réponses traditionnelles comme l'approche "marxiste-léniniste" sur la question des femmes, une approche qui tend à réduire l'oppression des femmes à des problèmes liés au lieu de travail: salaire égal, luttes contre la discrimination, l'action positive, etc.

Une telle approche veut analyser l'oppression des femmes d'un point de vue marxiste, en opposition à celui du "féminisme bourgeois". Cela est positif et même déterminant pour notre mouvement. Mais une vision aussi étroite de l'oppression des femmes ne peut actuellement que nous *empêcher* d'élaborer une analyse marxiste adéquate de cette oppression.



Objectif du texte

La plupart des marxistes-léninistes nieront qu'ils ne considèrent l'oppression des femmes qu'en terme de lieux de travail. Ils savent qu'un courant théorique marxiste a lié cette oppression à une analyse de la famille. Mais dans leurs déclarations publiques, nombreux sont les individus et les groupes qui semblent fonder leur ligne politique sur l'hypothèse voulant que l'exploitation des travailleuses salariées soit la base matérielle fondamentale de l'oppression des femmes. On en trouve un exemple récent dans le point 13 des Principes d'unité entre l'OC et l'IC:

"Il est impossible de construire un parti révolutionnaire d'avant-garde sans une lutte vigoureuse contre toutes les manifestations de sexisme dans chaque aspect de la vie en société. La surexploitation des femmes constitue un pilier sur lequel se fonde le capitalisme, et la lutte contre cette exploitation est intrinsèquement liée à la lutte révolutionnaire menée par la classe ouvrière. L'unité des hommes et des femmes est essentielle à la lutte contre le sexisme, c'est-à-dire que les hommes doivent reprendre les revendications spécifiques des femmes. Actuellement, le mouvement des femmes représente un des théâtres de cette lutte, et les femmes communistes doivent y jouer un rôle dirigeant. De plus, au sein du mouvement

---

L'article qui suit a été publié dans la revue américaine Theoritical Review de juillet et août 1981. Jean Tepperman est l'auteure de *Not Servants, Not Machines: Office Workers Speak Out!* Beacon Press, 1976 et dirige actuellement le *Dorchester Community News*.

communiste, une lutte ferme doit être menée contre le chauvinisme, attitude qui, tant en paroles qu'en actes, trahit la suprématie masculine."

Ce point contient plusieurs aspects intéressants, dont l'accent mis sur l'importance de la lutte contre le sexisme et la reconnaissance du mouvement des femmes comme un terrain important de travail communiste. Mais ses faiblesses tiennent au lien entre le sexisme et le capitalisme. Quelles qu'aient été les intentions des auteurs, ce point implique que la "surexploitation" constitue la pierre angulaire de l'oppression des femmes sous le capitalisme, ainsi que le lien principal entre cette oppression et le capitalisme. A partir d'une telle analyse de la source de l'oppression des femmes, on peut suivre la logique de cette ligne jusqu'à ses conséquences sur le programme et la stratégie.

Même si peu de gens défendent cette ligne **telle quelle,** sa logique influence le mouvement marxiste-léniniste à divers degrés, en se mélangeant à d'autres points de vue. Et de nombreuses organisations communistes agissent **en pratique** selon cette ligne, même si leurs analyses théoriques et leurs stratégies actuelles sont un peu plus élaborées.

C'est pourquoi il importe de soumettre cette ligne à un examen critique pour en voir les conséquences, car elle représente une erreur politique et théorique grave que nous devons combattre.

Les conséquences de cette analyse

Avant de procéder à cet examen, il est nécessaire de définir quelques termes. Les marxistes donnent au mot **exploitation** un sens bien spécifique, soit l'extraction par un capitaliste de la plus-value produite par des travailleurs salariés. Le mot **surexploitation** a trait généralement à une extraction de la plus-value plus intense que la moyenne. Par exemple, si en un journée de travail moyenne, un salarié produit deux heures de plus-value, dans le cas d'un "salarié surexploité", ce sera trois heures, et celui-ci recevra par conséquent un salaire moins élevé. Sont habituellement soumis à cette surexploitation, des groupes comme les minorités nationales et les femmes, qui ont moins de pouvoir sur le marché du travail. Contrairement à ces mots utilisés dans un sens bien précis, le terme **oppression** est très général, signifiant simplement la domination d'un groupe ou d'une personne et la souffrance et l'injustice vécue par la personne ou le groupe dominé. L'exploitation ne représente donc qu'un type d'oppression.

La surexploitation des travailleuses constitue un aspect réel et important des sociétés capitalistes. Les femmes sont confinées à des types d'emplois bien particuliers, grandement sous-payés comparativement à ceux réservés aux hommes, et elles oscillent entre la maison et le travail au gré des besoins en main-d'oeuvre du capitalisme. Aptes à quitter le marché du travail et à redevenir des "ménagères", elles forment une réserve de main-d'oeuvre idéale. Et elles sont supposées avoir ou trouver un mari qui pourvoira à leurs besoins quand on n'aura plus besoin d'elles sur le marché du travail.

Sans aucun doute, cette surexploitation est-elle **un aspect important** de la base matérielle de l'oppression des femmes sous le capitalisme. Mais elle ne représente pas l'unique aspect, ni même l'aspect central, de cette oppression.

Voyons quelles sont les conséquences de ce point de vue qui met l'accent sur la surexploitation? Premièrement, on prétendra que la discrimination au travail constitue l'élément principal du maintien du sexisme dans la société capitaliste. En effet, selon cette idée, les "femmes" sont essentiellement une sous-catégorie de "travailleurs" et leur oppression est **quantitativement** différente de celle des hommes (elles sont **plus** exploitées).

Logiquement, la clé de la libération des femmes passera alors par des changements sur les lieux de travail, idée qui va de concert avec celle voulant que la famille fasse partie de la "supertructure" et change automatiquement dès que la base matérielle, la production capitaliste, changera. Par exemple, quand les femmes auront un salaire égal, elles jouiront de l'égalité au sein de la famille. Donc, les luttes des femmes doivent s'opposer principalement à la discrimination et favoriser l'action positive. Comme autre conséquence, dans la société socialiste, la base matérielle du sexisme n'existe plus, puisque le sexisme est le résultat du besoin de surprofits du capitalisme. Donc, quand le capitalisme sera éliminé, la lutte pour mettre fin au sexisme ne sera plus qu'idéologique, celui-ci ne possédant plus de base matérielle stable.

Quant aux hommes, leur opposition à la libération des femmes, si elle devait exister, s'expliquerait pas deux facteurs: (1) la concurrence pour les emplois, (2) l'influence de l'idéologiqe bourgeoise. En effet, la véritable contradiction principale entre les femmes et les hommes tient à leur division au travail, qui peut être dépassée par une conscience de classe et une compréhension plus grandes de la nécessité de l'unité de la classe ouvrière. Comme les hommes ne profitent pas du sexisme, la lutte contre celui-ci n'exige donc aucun sacrifice ou changement de leur part, sauf un effort idéologique pour ne plus regarder les femmes de haut.

Comme la fin de cette discrimination va dans l'intérêt des hommes en tant qu'ouvriers, et comme sa base matérielle disparaîtra sous le socialisme, l'existence d'un mouvement de libération des femmes en tant que tel n'est donc pas nécessaire.

Pourquoi cette analyse est-elle si fréquente?

Plusieurs bonnes raisons expliquent pourquoi les communistes ont voulu voir la surexploitation comme la cause première de l'oppression des femmes. Il est important de montrer que le sexisme possède une base matérielle et qu'il ne fait pas seulement partie de la "superstructure". Il faut comprendre que dans la société capitaliste toutes les questions sont liées à la contradiction fondamentale entre capitalistes et travailleurs. C'est pourquoi il semble logique de chercher cette base matérielle dans la relation travailleur-capitaliste des femmes avec leurs patrons.

D'autres raisons moins bonnes expliquent aussi pourquoi tant de discussions marxistes-léninistes sur les femmes semblent se fonder sur cette analyse de la "surexploitation". On peut noter:

(1) **L'incompréhension du marxisme.** Le travail salarié constitue le rapport central et déterminant dans une société capitaliste. De ce fondement du marxisme, certains tirent la conclusion erronée que le travail salarié est l'aspect fondamental de l'oppression de chaque personne ou groupes quelle que soit l'importance réelle du travail salarié dans leur vie. Sans analyser spécifiquement le rapport de chaque groupe avec la production, on utilise le marxisme de façon dogmatique.

Le marxisme affirme que le caractère de l'économie capitaliste dans son ensemble est déterminé par le travail salarié. Mais d'autres formes de travail peuvent être très importantes dans une économie capitaliste. Par exemple, comparons le travail domestique et la production paysanne. Si les paysans travaillent quelques jours, de temps à autre, pour le capitaliste local, on ne peut pas dire que le travail salarié est la base de leur oppression. Leur vie est beaucoup plus marquée par leur condition de petits producteurs ou parce qu'ils ne font que louer la terre qu'ils travaillent. Dans l'ensemble de leurs rapports avec les moyens de production, leurs rapports avec l'Etat, le système de marché et les propriétaires terriens sont toujours importants. Il est évident que la participation des femmes au travail salarié est plus significative que celle des paysans dans cet exemple. Il n'y a donc pas de **principe** marxiste disant



que leur rôle de travailleuses salariées soit au coeur de l'oppression des femmes.

Certes, les femmes subissent la surexploitation au travail, mais cela ne suffit pas à expliquer l'ensemble des formes d'oppression que subissent les femmes.

L'analyse de la surexploitation est aussi liée à une autre erreur d'interprétation du marxisme. Certains ont tellement hâte de prouver que "tout est d'origine sociale", que "la nature humaine n'existe pas", etc., qu'ils en viennent presque à nier les différences biologiques entre les hommes et les femmes et leur importance dans la différenciation des rôles sociaux (par exemple, toutes les sociétés connaissent une division sociale du travail s'appuyant sur le rôle de mères). Même si ces différences biologiques n'entraînent pas inévitablement l'oppression, il ne faut pas prétendre que ce sont les capitalistes qui ont inventé l'idée de différences entre les hommes et les femmes et leur importance pour la société.

(2) **Le suivisme.** Les gens tendent surtout à adopter cette analyse par suivisme. Quand on parle à des travailleurs, particulièrement des hommes, une telle analyse maintient la discussion sur un terrain acceptable. Il est relativement facile de gagner des hommes progressistes à la nécessité de l'unité contre le patron et de la lutte pour l'égalité au travail. Une analyse critiquant la famille serait trop dure à aborder: elle soulèverait le besoin qu'ont parfois les femmes à lutter contre les hommes, elle nécessiterait l'examen de questions intimes et émotives, propre à effrayer les gens. Nous voici donc confronté d'une part à une tendance à considérer et à ressentir ces questions de façon profondément privée et d'autre part aux mots d'ordre "gauchistes" de "féministes radicales" et de certains marxistes qui réclament l'écrasement et l'abolition de la famille.

Voilà des problèmes qui devront être traités avec doigté dans le développement de l'agitation et de la propagande sur l'oppression des femmes. Mais ce sont des questions qui doivent être abordées. Il serait grandement erroné de les négliger pour, à court terme, simplifier nos tâches d'agitation.

(3) **La réduction du "monde féminin".** L'analyse de la surexploitation recèle aussi un élément de chauvinisme inconscient. Cette analyse affirme que la réalité matérielle se limite au monde hors du foyer, monde traditionnellement masculin. On ne se penche sérieusement sur la vie et l'oppression des femmes que dans la mesure où les femmes participent à un monde traditionnelelment masculin. Les femmes ne vivent **vraiment** l'oppression que par le rôle qu'elles partagent avec les hommes, celui de travailleur salarié. L'importance du "monde féminin" traditionnel, le foyer et la famille, est ignorée ou minimisée, même dans une analyse de l'oppression des femmes.

Eléments pour une analyse juste

Si la "surexploitation" n'est pas la clé pour comprendre l'oppression des femmes, alors qu'elle est-elle? Il faut voir l'oppression des femmes comme un tout où des facteurs économiques, historiques et psychologiques se renforcent les uns les autres. Les rapports économiques créent un contexte et établissent des limites dans lesquelles les autres facteurs agissent. Des traditions se sont transmises pendant des millénaires. C'est dès l'enfance que nos expériences façonnent le coeur même de notre personnalité selon certaines idées de ce qu'est un homme ou une femme. Les types de travaux effectués par les hommes ou les femmes diffèrent grandement quand la division sexuelle du travail affecte tous les domaines de la vie. Etc., etc. Certains marxistes ont reconnu la richesse et la complexité du sexisme. D'autres ont préféré ignorer plusieurs de ses aspects. Mais tant hier qu'aujourd'hui, la plupart des communistes ont continué à dire que si les femmes pouvaient participer égale-

ment au travail à l'extérieur du foyer, tous les autres aspects du sexisme seraient plus ou moins automatiquement éliminés. L'obstacle principal à ce changement est la discrimination exercée par les capitalistes sur les lieux de travail, à cause de leur besoin de surprofits.

Dans ce texte, j'affirme que, quelle que soit leur intensité, aucune lutte sur les lieux de travail et aucun des gestes posés contre la discrimination et pour l'action positive ne pourront éliminer l'oppression des femmes, sans que ne soient prises simultanément des mesures en vue de transformer radicalement la structure familiale. En elle-même, la lutte pour l'égalité des chances d'emploi ne pourra amener l'égalité sur les lieux de travail.

La méthode marxiste nous enseigne que la réalité matérielle et fondamentale de la lutte pour la survie déterminent en dernière instance la nature de toute structure sociale. Mais la surexploitation sur les lieux de travail n'englobe pas toute la réalité matérielle des femmes. Dans la société capitaliste, il y a au moins trois réalités matérielles essentielles qui façonnent la vie des femmes, selon un modèle compliqué et changeant: (1) la reproduction et le soin des enfants, (2) le travail au foyer, et (3) le travail salarié. Il est erroné de prendre une de ces réalités pour dire que les autres en découlent automatiquement. Mais il faut voir que c'est la fonction reproductive qui établit les différences entre les femmes et les hommes. Les autres fonctions doivent s'adapter à leur rôle de mère ou de mère en puissance; quand une société veut utiliser le travail des femmes dans d'autres domaines, la reproduction et l'éducation des enfants doivent être prises en considération. Bien sûr, la définition du rôle maternel et les facilités pour la reproduction et l'éducation des enfants varient grandement. Ces modèles doivent être ajustés au mode de production et au niveau de développement économique. Donc, **les rôles des femmes quant à la reproduction et la production sont dialectiquement interreliés et c'est cette dialectique qui forme la réalité matérielle essentielle du rôle des femmes dans la société.**

Une analyse complète de la base matérielle de l'oppression des femmes doit comprendre, **outre le travail salarié**, les éléments suivants:

(1) **La reproduction. L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat** d'Engels est la seule oeuvre marxiste classique qui tente de formuler une théorie systématique de l'oppression des femmes. Dans son introduction, Engels affirme que:

"Selon la conception matérialiste, le facteur déterminant, historique, en



L'économie politique marxiste a régulièrement refusé de reconnaître que la reproduction, y inclus la reproduction de l'espèce, fait partie intégrante des bases matérielles de notre société.

dernier ressort dans l'histoire, c'est la production et la reproduction de la vie immédiate. Mais à son tour, cette production a une double nature. D'une part, la production de moyens d'existence, d'objets servant à la nourriture, à l'habillement, au logement et des outils qu'ils nécessitent; D'autre part, la production des hommes mêmes, la propagation de l'espèce." (**Les origines de la famille, de la propriété privée et de l'Etat**, Editions sociales, Paris 1972, p. 17-18).

Notons que, dans ce passage, Engels indique que la **reproduction elle-même** fait partie de la base matérielle. La compréhension de ce passage permettrait déjà de faire un bon bout chemin afin de dépasser l'**économisme** — réduisant tout au travail salarié — qui domine tellement la réflexion marxiste-léniniste sur les femmes.

Engels poursuit en disant que l'organisation sociale en vue de la propagation de l'espèce c'est la famille, et que l'état de développement de la famille forme, de pair avec le développement du travail, la base organisationnelle de toute société. Que veut-il dire? Quelles questions aborde-t-il quand il parle du développement de la famille et du statut de la femme? En voici quelques-unes: le contrôle du comportement sexuel des femmes, le contrôle des enfants (il veut dire au sein de la famille), et la dépendance économique des femmes. Aujourd'hui, il faudrait se demander qui contrôle les capacités reproductives des femmes, compte tenu que des techniques efficaces de contrôle des naissances ont permis de séparer la procréation et la sexualité. Il faudrait aussi parler des mesures prises pour le bien-être des enfants, à l'intérieur et à l'extérieur de la famille. (Sur ces deux questions, nous avons vu que l'Etat, beaucoup plus quauparavant, intervient directement dans le rôle de reproduction des femmes, de plus les hommes continuent **également** d'exercer un pouvoir sur les femmes dans ces domaines). Il faudrait aussi se demander ce qui change ou ne change pas dans la dépendance économique des femmes.

On voit donc que des questions comme le contrôle des naissances, l'avortement, la stérilisation à outrance, les garderies, le bien-être social, etc. ne sont pas simplement des questions de "superstructure" ou culturelles, mais concernent **une partie importante de la base matérielle de notre société.**

(2) **Le travail ménager.** Dans la plupart des sociétés pré-capitalistes, la majorité du travail s'effectuait au sein de la cellule familiale. A mesure qu'il se développait, le capitalisme a opéré une division entre le travail public, socialisé et le travail familial. Plus ce développement prend de l'importance, plus le travail auparavant effectué au sein de la famille se transforme en travail salarié. Cette transformation signifie-t-elle que le travail ménager n'a plus d'importance économique? Deux raisons me portent à répondre par la négative. La première, c'est qu'une quantité énorme de travail socialement nécessaire est toujours accomplie au foyer, la plupart du temps par les femmes — le travail habituel des femmes comme la cuisine, le nettoyage, la couture. De plus, les nouveaux modèles d'organisation de la production et de la distribution ont rendu nécessaires de nouveaux types de tâches comme faire les emplettes.

La théorie économique marxiste a généralement passé sous silence l'importance du travail fait par les femmes à la maison. Dans un article récent, Paddy Quick, économiste marxiste, commente ainsi la citation d'Engels:

"*Alors que Marx a analysé la reproduction des moyens de production (en particulier dans le livre II du* **Capital**), *il n'a jamais terminé son analyse de la production des êtres humains. Dans le* **Capital**, *il a plutôt avancé une première hypothèse simplificatrice selon laquelle la force de travail se reproduit seulement par la consommation de biens achetés à l'aide du salaire. Dans les sociétés capitalistes concrètes, les sociétés dominées par le mode de production capitaliste, la reproduction de la force de travail implique non seulement la consommation*

directe de biens achetés à l'aide du salaire, mais également la consommation de valeurs d'usage produites au sein du foyer (principalement par les femmes)."[1]

Le travail ménager est nécessaire au fonctionnement de l'économie capitaliste. Le travail ménager entretient le physique et le moral des travailleurs pour qu'ils puissent retourner au travail le lendemain, il facilite la croissance de la nouvelle génération de travailleurs. Sans ces tâches, l'économie capitaliste ne pourrait pas fonctionner. Et pourtant ce travail n'est pas considéré comme du "vrai travail" ou comme faisant partie de l'ensemble de l'économie, car il n'a pas droit au chèque de paie. Malgré tout, le travail ménager occupe une quantité incroyable de main-d'oeuvre féminine — **il requiert plus de femmes-heures que le travail à l'extérieur du foyer**. Margaret Benston, autre économiste, donne les statistiques suivantes: "En Suède, les femmes consacrent annuellement 2,340 millions d'heures au travail ménager, comparativement aux 1,290 millions d'heures travaillées par les femmes dans l'industrie. Et la Chase Manhattan Bank évalue que la semaine de travail totale d'une femme se chiffre à 99.6 heures."[2]

La théorie marxiste ne s'est pas penchée avec attention sur ce travail car ce n'est pas du travail salarié, le type de travail qui définit la société capitaliste. Il faut comprendre ce travail pour comprendre la situation des femmes dans l'économie capitaliste, et pour comprendre l'ensemble du mode de fonctionnement de cette économie.

Mary Inman, théoricienne du parti communiste dans les années 40, a tenté de cerner le rôle spécifique du travail ménager dans l'économie. Comme elle écrivait voilà quelques dizaines d'années, elle considère que ces tâches sont accomplies par des ménagères à plein temps. Même si, dans de nombreux cas, la réalité a changé, la fonction économique qu'elle indique doit encore de nos jours être accomplie, et la famille constitue toujours l'institution de base pour l'accomplissement de ces tâches:

"*On n'a pas suffisamment porté attention au fait que les gens produisent des gens, non seulement selon un processus biologique, mais aussi selon un processus social de travail. Dans ce dernier processus, comme dans le processus biologique, les gens ne produisent pas des gens* **en général** *(par la simple création des matériaux nécessaires à la vie: acier, charbon, transport, outils, nourriture, etc), mais des* **personnes spécifiques** *produisent l'énergie humaine de* **personnes spécifiques**, *ou accomplissent un des processus de travail, ou une partie de celui-ci, dans le cadre de cette production.*

Des aliments non cuits et non préparés, les produits d'autres travailleurs arrivent dans la cuisine de la ménagère sous la forme de matériaux bruts et par la consommation... d'une certaine quantité d'outils, d'appareils (cuisinière, chaudrons, casseroles, etc.), et aussi d'une certaine quantité de la force de travail de la ménagère, ces matériaux bruts sont transformés en un produit fini: **des aliments cuits**.

Cependant, comme le but de la ménagère n'est pas simplement de produire des aliments cuits, mais bien de l'énergie humaine, les aliments cuits deviennent, à leur tour, un des matériaux bruts nécessaires à la production des biens: la force de travail.

Si elle ne s'occupait que de la production d'aliments cuits, la ménagère en question, après avoir cuisiné un rôti, pourrait le laisser dans le four. Mais comme son but est différent, elle doit accomplir d'autres travaux productifs avant que le rôti ne soit prêt à être mangé... des steaks, des côtelettes, des légumes, des salades, des fruits et le café... arrivent à point sur la table, suite à une dépense additionnelle de la force de travail de notre amie la ménagère.

Son travail transforme des vêtements sales nécessitant du reprisage en des vêtements propres, repassés, avec des boutons qui tiennent, prêts à être portés. Son "travail vivant" s'occupe du désordre des chambres et les rend confortables et habitables."[3]



Pour comprendre les conditions que vivent les femmes, il faut comprendre ce qui se passe dans la famille.

J'ai cité au long ces passages **non** parce que je suis d'accord avec les formulations particulières d'Inman ou avec la façon dont elle caractérise le travail ménager en termes d'économie marxiste; ses arguments sont parfois gros et erronés. Mais ses descriptions ont pour intérêt de faire **apparaître** le travail ménager. Elle démontre qu'il constitue une fonction économique déterminante. Si les "ménagères" ne l'accomplissent pas, quelqu'un d'autre doit le faire. Les communistes ont souvent rejeté la question du travail ménager comme une préoccupation insignifiante du "féminisme bourgeois". Les "querelles sur la responsabilité du travail ménager" sont des luttes politiques, même limitées, touchant une partie très importante de la base matérielle de l'oppression des femmes.

La libération des femmes et l'économisme

(1) **Qu'est-ce que l'économisme?** Selon moi, l'économisme est une erreur à deux niveaux. Comme Lénine le définit dans **Que faire?**, l'économisme consiste à croire que la conscience révolutionnaire et le mouvement révolutionnaire naîtront spontanément et directement à partir des rapports, au travail, entre l'ouvrier et son patron. Lénine ne pense pas simplement que les révolutionnaires doivent intervenir dans les luttes économiques directes et en souligner les leçons, mais aussi que la conscience et les mouvements révolutionnaires naissent des contradictions de divers aspects de la société:

"*La conscience politique de classe ne peut être apportée à l'ouvrier* **que de l'extérieur**, *c'est-à-dire de l'extérieur de la lutte économique, de l'extérieur de la sphère des rapports entre ouvriers et patrons. Le seul domaine où l'on pourrait puiser une telle connaissance est celui des rapports de* **toutes** *les classe et catégories de la population avec l'Etat et le gouvernement, le domaine des rapports de* **toutes** *les classes entre elles... Pour apporter aux* **ouvriers** *les connaissances politiques, les social-démocrates doivent* **aller dans toutes les classes de la population**, *ils doivent envoyer* **dans toutes les directions** *des détachements de leur armée.*"[4]

De façon plus générale, l'économisme est lié au déterminisme écono-

---

1. Paddy Quick, **The Class Nature of Women's Oppression**, p. 43.
2. Margaret Benston, "The Political Economy of Women's Liberation", **Monthly Review**, Sept. 1969, p. 17.
3. Mary Inman, **The Two Forms of Production Under Capitalism**, pp. 23, 25 et 29.
4. Lénine, Que faire?, Editions en langues étrangères, Pékin, p. 98.

mique, voulant que l'économie soit la seule force dynamique de la société et que tous les autres aspects de celle-ci soient simplement et automatiquement dictés par sa base économique. Une vision plus dialectique considère de nombreuses forces (l'Etat, la culture, etc.) oeuvrant au sein de la société, selon des rapports complexes et dialectiques. Parmi ceux-ci, les rapports économiques déterminent le contexte et les limites dans lesquels tout le reste fonctionne. Ils définissent aussi les classes dont la lutte engendre la dynamique principale faisant avancer la société. Mais dans des sociétés où les conditions historiques, politiques et culturelles diffèrent, les variantes ont une grande marge de manoeuvre, et ce, même si le système économique général est le même. A leur tour, ces autres aspects auront des effets importants sur les rapports de production et la lutte de classe. Au cours de ses dernières années, Engels écrivait que:

"D'après la conception matérialiste de l'histoire, le facteur déterminant dans l'histoire est, **en dernière instance**, *la production et la reproduction de la vie réelle. Ni Marx, ni moi n'avons jamais affirmé davantage. Si, ensuite, quelqu'un torture cette proposition pour lui faire dire que le facteur économique est le* **seul** *déterminant, il la transforme en une phrase vide, abstraite, absurde."*[5]

(2) **L'économie et les femmes**. La ligne politique de la "surexploitation" est un exemple d'économisme. Elle considère le sexisme à tous ses niveaux comme le simple "résultat" de la discrimination à l'égard des travailleuses sur la base du leur sexe, et la libération comme étant fondamentalement assuré par l'élimination de la discrimination sur les lieux de travail et l'intégration de toutes les femmes au marché du travail.

De nombreux marxistes dépassent cette vision simpliste et reconnaissent que la famille fait **partie** du système économique et des rapports de production, puisque la production et la reproduction qui s'y déroulent sont indispensables au fonctionnement de l'économie. Cependant, même ceux qui le reconnaissent peuvent, comme Margaret Benston, commettre des erreurs économistes en considérant la famille comme **seulement** une institution économique, en définissant les femmes comme "le groupe de personnes responsables de la production de simples valeurs d'usage au cours des activités associées au foyer et à la famille"[6]. Il semble qu'elle passe un peu à côté de la question!

Ce genre d'analyse néglige la signification déterminante des aspects politiques, psychologiques et culturels de la famille, et la façon dont ces aspects sont fusionnés aux fonctions économiques. Il oublie que les rôle sexuels font partie de la personnalité de base de chacun, personnalité façonnée tôt dans la vie, principalement par les expériences familiales (et elle sera renforcée plus tard par le reste de la société). Les points de vue économistes n'accordent aucune importance à la sexualité et à l'identité sexuelle relativement à l'oppression des femmes.

Il pourrait sembler incompatible avec le matérialisme historique de supposer que les caractéristiques des hommes et des femmes, caractéristiques liées au sexe, soient déterminées biologiquement. Il est cependant impossible de croire que la perception première que les gens se font d'eux-mêmes en tant qu'hommes et en tant que femmes, et la façon dont cette perception se traduit dans des domaines névralgiques et importants de la vie, n'ait rien à voir avec le système du sexisme. Nous devons comprendre le rapport entre ces questions et le capitalisme, et la façon dont la société socialiste pourrait les aborder.

Les implications pour la stratégie et le programme

Une analyse plus approfondie de la nature de l'oppression des femmes conduit à des tâches théoriques et stratégiques plus complexes. Comme les réponses ne surgissent pas facilement, ces tâches nécessitent des ressources plus importantes. Particulièrement dans ce domaine, nous ne pouvons réussir qu'en appliquant avec attention la ligne de masse, qu'en trouvant des façons d'avancer à partir de ce que les femmes elles-mêmes pensent de leur situation complexe. Il nous faut élaborer une analyse de la crise dans la famille et dans les relations sexuelles, pouvant servir de guide à une stratégie sur ces questions, et comprendre plus en profondeur l'importance du travail salarié dans la vie des femmes.

(1)**Le programme**. Au cours de cette analyse, nous accorderons encore une place très importante aux luttes des femmes contre le sexisme sur les lieux de travail. Non pas parce que ce domaine est central, mais parce que c'est le domaine où les luttes des femmes sont liées, le plus clairement et facilement, à la lutte de classe. Ces luttes établissent un lien important entre le mouvement des femmes et le mouvement ouvrier. Eles permettent l'organisation des femmes, réunies quotidiennement par leur travail, qui peuvent alors comme tous les travailleurs salariés, décider d'arrêter la production.

Mais en abordant la réalité des femmes, nos revendications doivent dépasser les lieux de travail. La littérature de gauche parle abondamment de la "double journée" des femmes: au travail et à la maison. Mais d'habitude,

Détail d'une fresque de l'Oratoire St-Joseph à Montréal.



Christine Lemoine

5. Engels, "Lettre à Joseph Bloch"
6. Margaret Benston, ouvr. cité, p. 16.


Roger Morin

la gauche limite ses revendications à l'amélioration des emplois rénumérés. Comment cette attitude traite-t-elle de la "double journée" de travail? Parfois, les groupes de gauche revendiquent aussi des garderies. C'est bien, mais ça ne règle rien, car le travail des femmes à la maison se déroule avant et après l'emploi rénuméré, quand les enfants **ne sont pas** à la garderie.

Pour de nombreuses raisons fort justes, les communistes s'opposent au salaire à la ménagère. Mais où, dans **notre** analyse et **notre** programme, parlons-nous de l'oppression des femmes en tant que mères et travailleuses au foyer? Les communistes rejettent souvent le "mouvement des femmes bourgeois" à cause de ses querelles insignifiantes sur la façon dont les hommes devraient s'occuper de la maison et des enfants. Mais la lutte sur la division du travail à la maison est une tentative, toutefois limitée, de s'attaquer à un élément déterminant de la base matérielle de l'oppression des femmes. Les communistes devraient donc l'appuyer et en comprendre l'importance.

Habituellement, le programme communiste pour les travailleuses comprend la lutte contre la discrimination dans l'emploi, l'action positive (si nous sommes chanceuses), les congés de maternité et les garderies. Ce programme néglige la vie quotidienne de la grande majorité des femmes qui quittent le marché du travail, complètement ou partiellement, pendant des années parce qu'elles ont de jeunes enfants. Nous devrions élargir nos idées et inclure des revendications traitant du conflit entre les rôles de mère et de travailleuse. A cet égard, il faut considérer l'importance des revendications concernant les droits et les avantages sociaux pour les travailleuses à temps partiel, le recyclage et l'embauche pour les femmes qui retournent sur le marché du travail, ainsi que la lutte vigoureuse contre la discrimination en fonction de l'âge. Les allocations familiales, qui existent dans de nombreux pays européens, constituent aussi des réformes touchant à ces problèmes réels.

Certains pourraient objecter que si les congés de maternité et les garderies étaient adéquats, ces autres mesures ne seraient plus nécessaires, car alors les femmes ne laisseraient plus aussi longtemps leur travail à plein temps pour avoir des enfants. Dans une société socialiste très évoluée, cette vision pourrait peut-être se révéler juste. Mais aujourd'hui aux Etats-Unis, la plupart des femmes, et **particulièrement** la plupart des femmes prolétaires, veulent demeurer à la maison avec leurs jeunes enfants, au moins pour une partie de la journée. Elles trouvent qu'élever des enfants est plus enrichissant que de travailler à produire de la plus-value, quant à l'éducation des enfants, elles veulent qu'un parent soit présent, au cours des premières années. Je pense que les communistes font preuve d'arrogance quand ils considèrent ces idées arriérées, surtout que peu d'entre eux connaissent les enfants ou se sont penchés avec sérieux sur le développement de l'enfant et la vie familiale de la classe ouvrière.

Tout programme traitant de la base économique de l'oppression des femmes doit réclamer des prestations de bien-être social adéquates. Les femmes doivent avoir la possibilité d'élever seules des enfants, s'il n'y a pas d'espoir d'obtenir l'égalité dans le marriage (si le mari sait que vous êtes coincée, de quelle marge de manoeuvre pouvez-vous disposer?), ou de choisir librement de se marier ou non.

Enfin, comme il en a été question plus haut, on devrait considérer les mouvements prônant le contrôle par les femmes de leur corps (contrôle des naissances, avortement, et droit de refuser la stérilisation) comme des luttes qui s'attaquent à la base matérielle de l'oppression des femmes, et non comme des luttes "secondaires", "culturelles" ou quoi encore. Décider d'avoir ou non des enfants est une décision très importante, et c'est un élément essentiel des "rapports sociaux de reproduction" que de savoir qui prend cette décision.

(2) **Le mouvement des femmes**. Outre l'importance à accorder à certaines revendications, la nature même que devrait revêtir le mouvement des femmes constitue une autre question stratégique. L'analyse de la "surexploitation" semble conduire à la conclusion que tout mouvement de femmes, appuyé par les communistes, ne peut-être qu'un sous-groupe mineur au sein du mouvement ouvrier. Puisque l'oppression des femmes n'est différente que quantitativement de celle des hommes, alors un mouvement spécifique n'est pas nécessaire. Cette analyse donne l'impression qu'il faut limiter le mouvement ouvrier à des questions concernant le travail afin d'être certain que le mouvement des femmes soit réellement du côté de la classe ouvrière.

Mais, comparativement à l'oppression des hommes, celles des femmes implique, en plus des mêmes réalités, des réalités qualitativement **différentes**. C'est pourquoi les femmes ont besoin d'un mouvement spécifique où elles peuvent lutter contre leur propre oppression **et** participer au mouvement ouvrier, aux mouvements de libération nationale et à d'autres où elles vivent la même oppression que les hommes. Le mouvement des femmes représente **en soi** une base importante pour la révolution et non seulement dans la mesure où il constitue une **partie** du mouvement ouvrier. La lutte politique en déterminera le point de vue de classe. Si nous réussissons à élaborer et à présenter, de façon convaincante, une analyse et une stratégie marxistes pour l'ensemble des questions relatives au mouvement des femmes, alors celui-ci sera l'allié de la classe ouvrière.

(3) **Le rapport entre les hommes et la libération des femmes.** Pour l'analyse de la "surexploitation", le rapport entre

les hommes et la libération des femmes est assez simple. Si, en tant que travailleurs, les hommes sont dénués de droits et ne profitent pas du sexisme, alors on peut faire appel à leur intérêt de classe pour qu'ils s'opposent à la surexploitation des femmes. En soi, c'est là une bonne idée. Mais nous **savons** toutes, à un certain degré, que cette vision des choses passe à côté de plusieurs des problèmes principaux entre hommes et femmes!

Une analyse matérialiste dialectique de la famille **ne mène pas** à une stratégie de lutte contre les hommes en tant qu'hommes. Penser que les hommes sont oppresseurs seulement à cause de leur sexe serait faire preuve d'idéalisme ou de déterminisme biologique. L'analyse des classes nous montre que les structures du sexisme ne sont pas déterminées par la mauvaise conduite des hommes pris individuellement. Elles sont un produit historique de l'interaction de la famille et du travail, du mode de production et du mode de reproduction.

Toutefois, la suprématie mâle constitue la forme actuelle que prennent ces structures. Le **pouvoir** des hommes sur les femmes s'exerce de diverses façons, mais, en dernière instance, il repose sur leur pouvoir économique en tant que principaux soutiens de famille. A son tour, ce rôle devient oppressif pour les hommes de diverses façons. Mais **en ce qui concerne les femmes**, ce rôle accorde toujours un pouvoir réel aux hommes. Ceux-ci s'en servent aux dépens des femmes: sexuellement et émotivement, ils les exploitent souvent; ils sont nourris, vêtus, nettoyés et dorlotés; ils peuvent s'occuper des enfants s'ils en ressentent le désir, et ils peuvent les refiler aux femmes quand ils en ont assez. Même si les capitalistes profitent de ce travail, le profit qu'en tirent les hommes n'est pas effacé pour autant.

La libération des femmes implique plus qu'un simple appui des hommes à la lutte pour un salaire égal. Les hommes doivent changer et accomplir des tâches qu'ils trouvaient auparavant indignes d'eux. Ils doivent prendre en main les tâches et les émotions réservées jusque-là aux femmes (elles ne les laisseront pas s'occuper de la maison et des enfants tant qu'ils n'y porteront pas l'attention et le sérieux nécessaires; la responsabilité des femmes dans les rapports personnels ne s'allégera pas tant que l'autre ne l'assumera pas). Ces changements donneront l'occasion aux hommes de se renouveler et de s'enrichir. Ils renforceront aussi le mouvement ouvrier, car ils aideront les hommes à approfondir leur conscience de classe en abandonnant leur fausse image de maître et seigneur du foyer. Ces changements impliquent donc une part de sacrifices.

La modification de la structure familiale nécessite plusieurs démarches simultanées: changements dans les emplois des femmes afin de leur donner une base d'indépendance; transformation des politiques étatiques afin de créer des lois et des services sociaux nécessaires à l'égalité des femmes; et lutte directe au niveau même de la structure familiale afin de métamorphoser les rapports de forces au sein de la famille et de permettre aux gens de choisir librement la famille traditionnelle ou un autre modèle pour leur vie personnelle. Si cette lutte ne se déroule pas, les transformations dans l'emploi et les politiques étatiques ne seront pas suffisants.

(4) **La libération des femmes et la révolution socialiste.** Il faut bien comprendre que, sans la révolution socialiste, les changements nécessaires à la libération des femmes sont impossibles. Toutefois, il faut aussi se rappeler que la classe ouvrière est la force la plus consistente et la force dirigeante de la révolution socialiste, et que sa force tient à son organisation au travail. Mon texte parle de ce qui est nécessaire à la libération des femmes et **non** à la révolution socialiste; en pratique, ces processus sont inséparables, mais en théorie, il faut les distinguer pour pouvoir préciser chacun d'eux.

En tant que femmes, les femmes doivent organiser la lutte pour leur libération, avant, pendant et après la révolution socialiste. Mais en tant que groupe, elles ne seront pas la force dirigeante dans la révolution socialiste, même si elles peuvent et doivent y jouer un rôle dirigeant. En effet, la couche des "femmes" comprend plusieurs personnes dont l'intérêt de classe est imprécis ou contradictoire. Celles-ci se divisent en plusieurs tendances qui veulent lutter contre le sexisme à l'aide d'efforts individuels, comme le carriérisme, la volonté personnelle, et les luttes de type psychologique. Comme le sexisme est enraciné dans la structure même de la société capitaliste, ces efforts sont voués à l'échec. Mais parmi ces femmes, il y en a beaucoup qui sont partagées entre leur intérêt de classe et leur désir de changements nécessaires pour vaincre leur oppression. De nombreuses petites-bourgeoises peuvent être gagnées à la révolution socialiste car elles peuvent y voir la seule voie pour la libération des femmes.

Mais les ouvrières devront être la force dirigenate dans un mouvement de femmes socialiste; et sous le capitalisme, le mouvement des femmes comprendra toujours certains secteurs dominés par la petite bourgeoisie et la bourgeoisie. Dans des luttes pour des réformes particulières, il faut s'unir avec le maximum de ces groupes tout en mettant de l'avant l'alliance avec la classe ouvrière et le rôle dirigeant de la classe ouvrière dans la lutte pour le socialisme.

(5) **La libération des femmes dans les sociétés socialistes.** Des analyses différentes mènent aussi à des idées différentes sur la lutte pour la libération des femmes dans les sociétés socialistes. Certains peuvent penser qu'il est inutile de spéculer sur l'après-révolution, au-delà d'une déclaration de bonnes intentions ("la libération des femmes est un principe fondamental du communisme", etc). Mais ceux que nous voulons gagner au socialisme vont et devraient exiger beaucoup plus qu'une simple déclaration. Si nous disons que "le socialisme libérera les femmes", ils nous demanderont: "Comment?"

Si vous acceptez l'analyse de la "surexploitation", la réponse est facile: il suffit d'accorder aux femmes l'égalité au travail et de les faire entrer dans la production sociale. On peut trouver un bon exemple de cette libération dans le résumé du **Guardian** sur les "victoires" remportées par les femmes en 1978. Comme "victoire", le **Guardian** cite le fait que plus de femmes détiennent des emplois. Il passe sous silence que, dans le contexte des structures familiales actuelles, beaucoup de ces femmes souffrent de surmenage et d'une vie familiale bouleversée. En 1978, plusieurs de ces femmes ont certainement considéré l'obtention d'un emploi comme une victoire, et la rupture avec un engagement exclusif au foyer constitue sûrement un progrès. Mais dans les conditions actuelles, pour beaucoup de ces femmes, ce fut plutôt une épreuve qu'une victoire. L'expérience propre des femmes et l'exemple des pays socialistes nous montrent que des emplois n'amènent pas nécessairement l'égalité.

(En parlant des pays socialistes, je ne m'attacherai pas à savoir s'ils sont réellement socialistes. Il est important d'évaluer cette question en rapport avec la libération des femmes. Ainsi, si nous pensons que l'URSS et d'autres pays ne sont pas réellement socialistes, mais que la Chine l'est, alors il faudra évaluer le rapport entre l'échec du développement du socialisme et celui de la libération des femmes. Pour la suite, je mettrai le terme "socialiste" entre guillemets, laissant ainsi la question en suspens).

Les divers pays "socialistes" ont des programmes et des idées très variés quant aux femmes. Mais ils ont deux traits communs: (1) sous le socialisme, les femmes ont connu des progrès considéragles, et (2) les femmes sont des citoyens de seconde zone **partout** (rémunération moindre, emplois inférieurs, grandement sous-représentées dans la

direction, surtout la haute direction, s'occupant en majorité de la maison et des enfants). Ces réalités doivent aussi se refléter dans les rapports personnels entre les hommes et les femmes.

Si les femmes jouissent de l'égalité dans l'emploi et participent à la production sociale, alors pourquoi ont-elles encore une position inférieure? Eh bien, elles ont quitté leur travail pour avoir des enfants et ont ainsi accumulé moins d'ancienneté; elles ont eu des enfants à l'âge où les hommes recevaient une formation poussée et elles n'ont pu en profiter; mais **surtout** elles avaient trop à faire: entretien de la maison, emplettes, cuisine, temps accordé aux enfants.[7] L'idée que seul (ou principalement) les changements dans l'emploi mettront fin à l'oppression des femmes, conduit en elle-même à l'échec. L'égalité dans l'emploi est impossible sans des changements importants dans le rôle familial des femmes, dans ce que ceux qui travaillent à temps plein hors du foyer attendent d'elles et dans les ressources qui sont mises à la disposition de ces travailleurs dans la famille.

La structure familiale n'est ni "naturelle", ni déterminée par la biologie. Elle ne découle pas non plus mécaniquement des rapports de production. Il n'est pas évident que les "rapports de reproduction" sont meilleurs ou plus compatibles sous le socialisme. La grande diversité de pays "socialistes" montre que le socialisme n'engendre pas automatiquement un certain type de structure familiale. Voici quelques exemples de la variété des idées et des pratiques:

(1) A Cuba et en URSS, on s'applique à enlever les stigmates de l'illégitimité en aidant les mères célibataires et en distribuant des contraceptifs sans égard au statut marital. Par contre en Chine, les relations sexuelles prémaritales sont un scandale, et un enfant illégitime un désastre.

(2) En Union soviétique, on s'est efforcé (surtout dans les années 20 mais aussi dans les années 60) délibérément de briser, ou du moins de réduire radicalement, les liens familiaux. Les réformateurs soviétiques pensaient que, sans famille, les gens développeraient un esprit plus collectif. Ainsi, dans les années 60, ils ont mis de l'avant des plans afin de retirer les enfants d'un certain âge (à partir de 7 ans) du foyer familial et les mettre en pension dans des écoles, où des "experts" pourraient "mieux" les élever. On s'occupe des orphelins dans des foyers de groupe qui sont considérés, de toute façon, supérieurs à la famille.

A l'opposé, certains pays d'Europe de l'Est envisagent de payer des congés de maternité **de trois ans**, car ils affirment que les liens parents-enfants dans la prime enfance sont psychologiquement importants et qu'ils s'établissent mieux si la mère demeure à la maison. (De plus, ces pays se demandent s'il est économique d'institutionnaliser la garde des enfants car les soins des jeunes enfants, à cause du haut niveau de qualité qu'ils nécessitent, requièrent un nombre élevé de moniteurs).

Entre ces deux extrêmes il y a Cuba et la Chine où on apprécie les liens familiaux tout en encourageant les femmes à retourner travailler à plein temps après la naissance des enfants (de six semaines à un an). La Chine a une politique d'adoption des orphelins, car on pense qu'il vaut mieux pour les enfants de vivre en famille.

(3) En URSS et en Europe de l'Est, les hommes n'accomplissent pratiquement pas de travail ménager. L'Etat prétend qu'avec le développement du communisme, le travail ménager sera "socialisé"; c'est pourquoi son partage est considéré comme une revendication réformiste et bourgeoise. A Cuba et en Chine, l'Etat encourage fermement les hommes à participer au travail ménager, et à Cuba, c'est avec la force de la loi.

Les mots d'ordre marxistes traditionnels "d'abolition de la famille" et "d'industrialisation du travail ménager" manquent de nuances et restent vagues. On imagine tout de suite

---

7. J'ai tiré de diverses sources la description du statut des femmes dans les pays socialistes. M'ont été particulièrement utiles:
Delia Davin, **Woman-Work, Women and the Party in Revolutionary China**, Oxford University Press, 1976,
Claudie Broyelle, **Women's Liberation in China**, The Harvester Press, 1977;
Hilda Scott, **Does Socialism Liberate Women?**, Beacon Press, 1974 (surtout sur la Tchécoslovaquie);
William Mandel, **Soviet Women**, Anchor Books, 1975.



Roger Morin

les enfants séparés de leurs parents, habitant des baraquements tous semblables, etc. Certains marxistes ont interprété ainsi ces mots d'ordre et y voyaient une vision positive de l'avenir (comme certains réformateurs soviétiques). Aux Etats-Unis, la plupart des communistes ont préféré laisser de côté cette théorie inadéquate et se sont lancés dans l'économisme, en affirmant que la structure familiale actuelle ne se modifiera pas ou que des changements dans l'emploi engendreront spontanément "l'égalité" (ce qui est assez vague).

En oscillant entre ces deux pôles inadéquats, nous ne convaincrons jamais les femmes que le socialisme les libérera. Nous assisterons alors à un dialogue de sourds du genre:

Les communistes: "Le socialisme accordera l'égalité d'emploi aux femmes et des garderies, et ainsi elles seront égales."

Les femmes: "Et la maison, et les enfants, tout ce travail qu'on fait après le "travail"? Et les années qu'on passe à la maison pour s'occuper des jeunes enfants?" (en d'autres termes: "et la famille?").

Les communistes: "Ne vous en faites pas, nous allons abolir la famille et socialiser le travail ménager et les soins aux enfants."

Les femmes: "Nous enlever nos enfants et les élever dans de grosses institutions? Vivre dans des baraquements? Vous repasserez!"

Si ce n'est pas ce que nous voulons, alors que voulons-nous **vraiment**? La plupart des gens refusent cette vision de l'avenir. Mais si la structure familiale actuelle, si les heures de travail et ses exigences ne changent pas, alors les femmes continueront à subir cette contradiction. La résolution de la contradiction entre le rôle des femmes à l'intérieur et à l'extérieur de la famille n'a pas nécessairement pour but de réduire la vie familiale et les relations parents-enfants à un seuil qui ne gênerait plus le travail à plein temps, comme cela s'est passé sous le capitalisme, elle n'a pas non plus pour objectif de reproduire à une grande échelle la main-d'oeuvre selon les méthodes les plus efficaces.

A partir de six semaines, tous les enfants **pourraient** passer 45 heures par semaine en garderie afin que les parents puissent travailler à plein temps. D'un autre côté, les parents de jeunes enfants, hommes et femmes, pourraient aussi travailler moins longtemps sans encourir de pertes salariales, car on reconnaîtrait ainsi le travail qu'ils assument en tant que parents. Ou encore, un seul des parents pourrait prendre un congé prolongé.

Le socialisme donne à la société de nouvelles opportunités de **choisir** les façons d'organiser les activités familiales. Comment les familles ou d'autres types de regroupements peuvent-ils faire face actuellement à leurs besoins, sans être pour autant des pièges pour les femmes (et pour les hommes et les enfants aussi)? De quelle façon pouvons-nous réinscrire la vie personnelle ou familiale dans la production sociale pour que les gens puissent satisfaire leurs besoins collectifs et individuels? Quelle est la meilleure façon pour les enfants, les parents et la société, de combiner les rôles de travailleur et de parent? Comment assurer l'indépendance économique des femmes (même des mères!) afin que leurs rapports avec les hommes soient égaux et qu'elles puissent choisir librement d'entrer ou non en rapport avec eux?

La libération des femmes nous oblige à aborder ces questions. Sinon, nos idées demeureront superficielles, peu convaincantes, et, en dernière instance, erronées. Il faut étudier la structure de l'oppression des femmes et les expériences d'autres pays afin de se faire une idée de ce que peut signifier la libération des femmes dans une société socialiste. Comment pouvons-nous autrement espérer persuader les femmes que leur libération est réellement possible et que le socialisme est nécessaire à cette libération?

Conclusion

Mon texte ne se veut pas une analyse de l'oppression des femmes aux Etats-Unis, mais il veut indiquer dans quel cadre il serait préférable de l'entreprendre. Mon but est de stimuler la discussion afin que nous puissions travailler ensemble et avancer dans cette analyse.

J'ai affirmé que, sous le capitalisme, la base matérielle de l'oppression des femmes tient à la contradiction entre, d'une part, leurs responsabilités dans la reproduction et le travail ménager et d'autre part leur participation au travail socialisé à l'extérieur du foyer. Cette contradiction mène à la dépendance des femmes par rapport aux hommes, qui est la base matérielle du sexisme dans la famille ouvrière.[8] Enfin, les capitalistes utilisent cette contradiction et s'en servent afin d'extirper un surprofit du travail salarié des femmes.

On ne peut éliminer cette situation sans éliminer également le capitalisme. La lutte de classe est la seule force capable de faire avancer la société d'un mode de production à un autre: de faire la révolution. Mais les luttes des femmes pour leur propre libération doivent constituer un élément important de ce processus révolutionnaire: elles donnent à la classe ouvrière un allié important — le mouvement des femmes — et elles renforcent la lutte de classe en encourageant la participation pleine et égale des ouvrières. La révolution socialiste ne libérera pas automatiquement les femmes, mais elle établira, pour la première fois, des conditions permettant le succès de la lutte de libération des femmes.

---

8. Ce point de vue ressemble beaucoup à l'idée principale de l'article de Paddy Quick, cité plus haut. Mais il y a des différences. Je pense qu'elle ne considère pas le travail ménager comme un facteur important, car elle concentre son attention presque exclusivement à la dépendance des femmes quand leurs enfants sont très jeunes. Mais en voulant montrer que le sexisme au sein de la famille ouvrière possède une base matérielle et ne résulte pas seulement de l'imitation de la famille bourgeoise, elle va plus loin que **L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat** et ce, d'une manière très importante.

Une critique féministe du programme d'EN LUTTE!

Le texte qui suit est issu d'une présentation faite par le comité national des femmes d'EN LUTTE! lors d'une rencontre du comité central en janvier dernier. C'est ce qui explique son caractère schématique.

Il s'agit dans ce texte de faire une première critique du programme. Cela peut déjà donner une idée de ce que veut dire voir les choses en marxiste-féministe.

Quelles sont les critiques fondamentales à faire au programme?

1. Partout dans le programme **la question de la reproduction** est absente:
— reproduction des rapports sociaux, transmission de la culture, en particulier dans l'éducation;
— reproduction de la force de travail; l'ouvrier n'a que sa force de travail, qui l'entretient?
— reproduction des hommes et des femmes.

Or, ce sont les femmes qui assurent en grande partie, quand ce n'est pas totalement, la reproduction.

Le rôle de la famille, comme base matérielle d'oppression pour les femmes, est évacué.

Dans le programme, une partie de la réalité est absente. On n'est pas plus avancé qu'Engels à son époque.

En conséquence, le programme ne peut indiquer "la voie" à suivre pour l'émancipation des femmes.

2. Partout dans le programme, les femmes sont considérées comme **une couche sociale parmi d'autre.** Pourtant, les femmes se retrouvent dans toutes les classes et couches sociales, et les plus opprimées des opprimés ce sont toujours les femmes.

3. Aussi, la contradiction qui oppose les hommes aux femmes n'est même pas présentée dans le programme **parmi les grandes** contradictions divisant la société et encore moins comme la plus profonde.

4. Cela veut dire que ce n'est pas seulement la question de l'émancipation des femmes qui est mal posée dans le programme, mais **l'ensemble de la stratégie révolutionnaire.** Ces questions concernant l'émancipation des femmes ont des répercussions non seulement dans la lutte des femmes mais dans tous les aspects de la lutte révolutionnaire: analyse des classes, conception de l'avant-garde, conception du processus révolutionnaire et du développement de la conscience politique, évaluation des conditions nécessaires au communisme...

Voyons maintenant le programme d'un peu plus près. Dès les premières lignes de présentation, on s'adresse "aux ouvriers d'avant-garde" (sans mentionner les ouvrières) et aux "éléments progressistes qui ont compris". Les femmes se retrouvent nécessairement dans les éléments progressistes qui ont compris... C'est cette conception du prolétariat qui traverse tout le programme.



Carole Condé et Karl Beveridge

Introduction

Nous vivons dans un monde où règnent diverses formes de misère et d'oppression.

La présentation de la situation mondiale passe à côté de réalités fondamentales de notre époque et manque de nuances.

L'oppression des femmes se retrouve parmi d'autres misères dans **"la discrimination raciale et sexuelle"**, entre l'analphabétisme et de multiples formes de répression.

Il n'y a rien sur le viol et la violence faite aux femmes. Rien sur les stérilisations forcées ou sur l'obligation qui est faite aux femmes de faire les enfants, selon les conjonctures. Rien sur la situation des enfants.

La misère est davantage vue en termes économiques et sociaux. On ne parle pas de la misère psychologique par exemple.

Par contre, sans démonstration aucune, le programme affirme que "depuis les premières sociétés de classe, les exploités aspirent à une vie meilleure", comme si avant, les exploités étaient contents ou n'aspiraient à rien, comme si avant les sociétés de classes, il n'y avait pas d'exploités. Et le programme affirme qu'avec la révolution prolétarienne seront abolis "les rapports d'exploitation capitalistes qui sont dorénavant l'obstacle fondamental au progrès de l'humanité."

Article I

La majorité des habitants de la terre vivent aujourd'hui sous le joug de l'impérialisme, stade ultime du capitalisme.

Dans cette partie l'ensemble du système économique se résume à la production de la plus-value.

Ainsi, peut-on lire que "l'accumulation du capital trouve en effet sa source dans le fait que les ouvriers sont forcés d'échanger **leur force de travail contre un salaire qui, tout en leur permettant de subsister**, représente une valeur inférieure à celle qui est produite par leur labeur".

Magiquement, le salaire permet à l'ouvrier de subsister!

Donc, dans l'analyse de l'économie, aucune place n'est faite à la **famille comme cadre matériel de la reproduction** de la force de travail. Ni au plan économique et encore moins au plan culturel, psychologique et sexuel. Rien n'est dit non plus sur la reproduction biologique de l'espèce.



La femme doit se transformer en homme et être intégrée dans le travail productif.

L'autre tour de force dans cet article concerne la division du travail. On ne parle aucunement de la division sexuelle du travail et de la dévalorisation des tâches exécutées par les femmes, ce qui a pour effet d'accroître les profits des capitalistes.

On ne parle pas non plus de la division internationale du travail, ni de la division du travail sur la base des races.

Quand on dit que le féminisme doit traverser l'ensemble de nos conceptions, c'est, entre autres, pour des raisons comme celles-ci.

Article 2

L'époque de l'impérialisme est aussi celle de la révolution prolétarienne.

Premièrement, il n'est pas vrai de dire, comme le fait le programme, que le prolétariat n'a rien à perdre que **ses chaînes.** Une grande partie du prolétariat, les hommes du prolétariat, a des privilèges à perdre.

Le programme ignore le sexisme et l'exclue des quatre grandes contradictions gouvernant le monde contemporain.

On ne peut affirmer non plus que seule la **direction prolétarienne** peut mener la révolution dans la voie du socialisme, quand on voit la définition que l'on donne du prolétariat et quand on regarde, comme il est d'ailleurs suggéré, autant les échecs que les réussites de la lutte pour le socialisme. Par exemple, nulle part au monde n'a-t-on véritablement **entrepris la socialisation du travail ménager.**

Alors, quand le programme se réclame de la ferme application du marxisme-léninisme et de la dictature du prolétariat — en restant muet sur le reste — il en laisse plus d'une sceptique.

Article 3

Le Canada est un pays capitaliste indépendant parvenu au stade impérialiste où la révolution socialiste est à l'ordre du jour.

D'abord, la description de la société canadienne tombe dans le **misérabilisme** et pase à côté d'une réalité pourtant très aliénante comme celle de la consommation à crédit par exemple.

Quand on parle de la **productivité**, on n'aborde pas le phénomène du travail à temps partiel qui est de plus en plus répandu et réservé en bonne part aux femmes et aux jeunes.

Encore une fois, on ne peut affirmer que "tant du point de vue de la pleine réalisation des droits démocratiques des diverses couches opprimées du peuple (l'émancipation des femmes devient ici un droit démocratique — NDLR) que de celui de l'abolition de l'exploitation, la révolution socialiste est la seule voie qui s'offre aux masses laborieuses du pays."

La révolution n'a pas encore fait ses preuves. Et, pour les masses canadiennes, actuellement elle n'est pas à l'ordre du jour.

Article 4

La classe ouvrière du Canada a fait la preuve qu'elle constitue la force dirigeante de la révolution socialiste au pays.

"Son rôle dirigeant, la classe ouvrière (qu'on a remplacé à plusieurs endroits par "les ouvriers") l'a joué dans maints combats concernant les droits des femmes (...)". HUM... Cela n'est pas vrai. C'est le mouvement des femmes qui a joué ce rôle.

D'autre part, on ne parle pas de l'apport spécifique des femmes à la lutte du prolétariat dans son ensemble. Il en va ainsi de la façon dont le programme pose les problèmes en termes sociaux plus généraux, de sa façon d'envisager la lutte dans tous les secteurs de notre vie.

De plus, il y a dans cet article une vision très sectaire du mouvement des



Il est désormais traditionnel en Allemagne de l'est que les hommes félicitant leurs camarades de travail, leur offrent des fleurs et un cadeau à l'occasion du 8 mars... Alors, la révolutionnarisation des rapports sociaux, c'est pour quand?

masses où tout ce qui n'est pas marxiste-léniniste est rejeté dans les différentes formes de radicalisme petit-bourgeois. C'est à cela que conduit la vision "orthodoxe" de l'avant-garde. On a pu vérifier cela en pratique avec le mouvement féministe au Canada.

Article 5

La mission historique de la classe ouvrière est de conduire le monde au communisme.

Encore une fois, le programme affirme qu'avec l'abolition de toutes les classes "**prendront fin toutes les divisions et inégalités sociales.**"

La société communiste requiert un grand développement des **forces productives**. Voilà une vision bien économiste des choses! Sans un contrôle de la reproduction biologique et sans la socialisation complète du travail ménager[1] on ne pourra parler de société communiste.

Le programme parle de l'élimination des grandes oppositions intellectuel/manuel, ville/campagne et aussi "des racines de l'oppression des femmes. Alors, où se situe exactement la place de l'oppression des femmes?

Article 6

L'émancipation des travailleurs sera l'oeuvre des travailleurs eux-mêmes.

Le communisme ne sera possible "que dans un monde totalement débarrassé de la domination impérialiste, de l'exploitation du capitalisme et de l'idéologie bourgeoise." Il n'est pas question de se débarasser de notre système de rapports entre les sexes particulièrement marqué par le patriarcat.

Autre chose, le processus de la révolution se réduit à la prise du pouvoir d'Etat. Mais où ce pouvoir se situe-t-il exactement? On ne le dit pas.

Cette prise du pouvoir se fait-elle seulement lors d'insurrections ou peut-on penser que le contrôle ouvrier et populaire fait partie d'un apprentissage qui commence sous le capitalisme?

Comment s'articule la dictature du prolétariat avec la plus large démocratie pour les masses? Comment s'articule le contrôle ouvrier (et le contrôle populaire de façon plus générale) avec l'Etat et le parti?

Que peuvent attendre les femmes d'un programme où leur égalité n'est pas posée en rapport avec leur rôle dans la reproduction biologique et la sexualité, dans la vie privée?

Comment se fait-il que même sous le socialisme il n'est pas question de la révolutionnarisation des rapports sociaux, de la lutte pour transformer les personnes et les rapports qu'elles entretiennent entre elles?

Article 7

La tâche de la classe ouvrière est de construire le camps de la révolution socialiste sous la direction de son parti d'avant-garde.

Le parti prolétarien est marqué d'une vision élitiste et militaire: un détachement, les meilleurs, l'état-major...

Le parti fait prendre conscience, les masses c'est les bras.

On unit les couches exploitées sur la ligne du parti et non par l'abandon des privilèges qui divisent ces couches.

La préparation des masses est décrite encore en termes militaires: armer les masses. La préparation idéologique n'est faite qu'en fonction de la bourgeoisie. La préparation des masses ne semble comporter aucune activité d'auto-organisation, comme le mouvement des femmes en a beaucoup développé.

Article 8

C'est en soutenant les luttes immédiates des masses laborieuses que le parti du prolétariat construit le camp de la révolution.

Comme le titre de l'article l'indique, on se lie aux luttes plutôt que d'en être partie prenante.

On accorde l'appui aux luttes des masses dans le but de protéger leur bien-être moral et matériel. C'est vu de bien haut et ça fait un peu paternaliste, ça rappelle les sermons que, plus jeunes, nous entendions dans les églises.

Parmi les revendications mises de l'avant, on demande à l'Etat bourgeois l'autonomie pour les différentes associatons démocratiques, autonomie qu'on ne garantit pas sous le socialisme.

On garantit par contre l'autonomie aux nations, mais on ne la reconnaît pas au femmes.

On réclame l'égalité des femmes dans les domaines de la vie politique, économique et sociale sans mentionner la vie privée.

Il y a d'autres "oublis" importants comme le droit pour les femmes de contrôler leur corps, le droit à l'orientation sexuelle, les droits des jeunes, des droits fondamentaux puisqu'ils attaquent la famille comme institution économique et culturelle.

---

1. Ce qui ne doit pas vouloir dire vivre dans une société programmée et robotisée. Voir à ce sujet l'article de Jean Tepperman dans ce numéro.

Le féminisme interroge le marxisme

Le Comité national des femmes (CNF) d'EN LUTTE! est d'avis que sur la question de l'oppression des femmes, l'Organisation doit approfondir deux questions théoriques principales: 1) quelle est la nature et le rôle de la contradiction entre les hommes et les femmes? doit-on situer la contradiction entre les sexes au même niveau que la contradiction entre les classes? 2) quelle serait une véritable stratégie révolutionnaire pour la libération des femmes?

Il est frappant de constater jusqu'à quel point la littérature classique marxiste demeure silencieuse sur l'analyse de la situation des femmes dans notre société et dans les sociétés antérieures. Nous sommes en mesure d'affirmer sans hésitation que les faiblesses, les lacunes et les erreurs importantes que l'on retrouve dans le programme d'EN LUTTE! sur la question des femmes se retrouvent également dans la ligne marxiste classique sur cette question, dont le programme d'EN LUTTE! est une reproduction très fidèle.

Le CNF et, de façon plus générale, le mouvement des femmes au sein d'EN LUTTE! n'ont pas encore de position définitive sur toutes les questions qui seront abordées dans le cadre de cet article. Nous sommes redevables à de nombreuses féministes, tant radicales que socialistes, dont les travaux nous ont éclairées dans l'identification des insuffisances de la théorie marxiste. De façon générale, nous reprenons à notre compte leurs critiques, sans toutefois être encore en mesure de déterminer si oui ou non la nature et la profondeur de ces critiques remettent en cause l'utilisation de la méthode d'analyse marxiste pour résoudre les problèmes et les erreurs de la théorie marxiste sur la question des femmes. En d'autres mots, même s'il peut sembler que nous ayions un préjugé favorable envers la possibilité de réconcilier marxisme et féminisme, notre recherche est encore trop embryonnaire pour nous permettre de soutenir cette thèse de façon non équivoque.

Plusieurs féministes accusent le marxisme d'être sexiste et d'ignorer la réalité sexuelle. Les quelques exemples qui suivent vont illustrer cette affirmation.

La place du travail ménager

Pour Batya Weinbaum[1], le **Capital** de Marx compte des lacunes au niveau de la division sexuelle du travail et de la division du travail selon l'âge. Celles-ci découlent du caractère patriarcal du marxisme.

Ainsi, lorsque Marx élabore la méthode pour déterminer la valeur de la force de travail, il fait constamment référence au travailleur **moyen**; il s'agit d'un concept que l'on peut remplacer par celui d'adulte mâle moyen. Même si Marx affirme que "l'emploi de ces différentes forces de travail (celle des hommes et des femmes, des enfants et des adultes — NDLR) fait une grande différence dans le coût d'entretien de la famille du travailleur et dans la valeur de la force de travail de l'adulte mâle". Il poursuit en disant que ce "facteur est, de toute façon, exclu des recherches qui suivent."[2]

Si les hommes, les femmes et les enfants reçoivent un salaire inégal, le travailleur **moyen** n'existe donc pas. Quel avantage y a-t-il à affirmer que le travailleur moyen gagne $5. l'heure, alors que l'homme en gagne $9., la femme $4., et l'adolescent $2.? Cela ne contribue qu'à camoufler les différences, de telle sorte qu'il est impossible de saisir de quelle façon le système capitaliste en profite.

Plus loin dans le même livre, Marx explique la façon dont le travailleur individuel échange son salaire contre des moyens de subsistance. Il affirme: "qu'il supplée lui-même aux nécessités afin d'entretenir sa force de travail (...)"[3]

Marx ne mentionne pas que le travailleur masculin a besoin entre autres d'une femme pour entretenir sa force de travail. En fait, l'analyse marxiste n'aborde aucunement toute la question du travail domestique et son rapport à l'économie. Il n'en reste pas moins que le travail domestique individuel et non-payé des femmes est absolument essentiel à la reproduction de la force de travail de l'homme. Ce qui est peut-être moins évident, c'est sa contribution importante aux profits des capitalistes. Plusieurs féministes ont étudié le travail domestique des femmes du point de vue économique. L'auteur d'une analyse particulièrement intéressante essaie de démontrer comment "l'existence du travail ménager diminue la valeur de la force de travail en réduisant ce qu'il en coûte aux capitalistes pour sa reproduction (...) Ainsi, même si le travail ménager n'est pas inclus dans la valeur de la force de travail, il n'en contribue pas moins à l'augmentation du rapport de grandeur entre la plus-value et la valeur de la force de travail".[4] Comme le travail ménager est non-payé, cela signifie que le capitaliste peut payer des salaires plus bas, et, dans une conjoncture de difficultés économiques, le salaire peut même descendre en-deça du minimum nécessaire à la reproduction de la force de travail puisque les ménagères peuvent utiliser une plus grande part de leur force de travail et donc moins d'argent pour nourrir, habiller et assurer l'entretien de leur famille. Elles peuvent par exemple réparer et recycler de vieux vêtements et préparer exclusivement des mets cuisinés, réduisant ainsi leur consommation de vêtements neufs, de mets préparés ou de bon poulet frit à la Kentucky.

La reproduction de l'espèce et la domination mâle

L'autre lacune majeure de la théorie marxiste est son abscence d'analyse de la reproduction des espèces, (ce qui comprend le soin des enfants sur les plans physique, psychologique et émotif, leur socialisation et leur éducation) et de la reproduction des rapports sociaux qui prévalent sous le capitalisme.

Engels affirmait il y a cent ans: "Selon la conception matérialiste, le facteur déterminant, en dernier ressort, dans l'histoire, c'est la production et la reproduction de la vie immédiate (...) Les institutions sociales sous lesquelles vivent les hommes d'une certaine époque historique et d'un certain pays sont déterminées par ces deux sortes de production (...)"[5] Depuis, les marxistes

1. Batya Weinbaum, **The Curious Courtship of Women's Liberation and Socialism**, South End Press, 1978, pp. 34-46
2. Karl Marx, **Le Capital**, notre traduction.
3. Ibid., p. 571-573, notre traduction.
4. Nancy Holmstrom, "**Women's Work" and Capitalism**, dans **Science and Society**, no 45, Eté 1981, p. 194, notre traduction.
5. Friedrich Engels, **L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat**, Préface à la première édition, in Marx, Engels, Oeuvres choisies, Editions du Progrès, Moscou, 1975, pp. 467-468

ont renoncé à examiner comment la famille, en tant que milieu consacré à la propagation de l'espèce, détermine les institutions sociales. Les marxistes ne considèrent pas que la reproduction de l'espèce et son organisation dans la famille structurent la société; ils relèguent plutôt cette dimension de la réalité à la superstructure et à la sphère de l'idéologie, et ce sont les rapports de production qui permettent de comprendre les rapports de reproduction.

Enfin, comme dernier exemple des insuffisances de la théorie marxiste, il y a l'absence complète d'analyse du système de domination des hommes sur les femmes. Pour les féministes, ce système, communément appelé le patriarcat, constitue une entité distincte de l'exploitation et de l'oppression découlant du système capitaliste et des autres modes de production. La domination mâle et l'oppression capitaliste ne sont pas assimilables, entre autres pour les raisons suivantes:

— la domination mâle a existé dans tous les modes de production et elle traverse toutes les autres divisions, soit les divisions de classes, de races ou de nations;

— quelle autre explication y aurait-il au fait que ce soit toujours les femmes qui se retrouvent dans la sphère privée ou au bas de l'échelle dans la sphère publique, et que toutes les institutions sociales sont contrôlées par des hommes? Il est évident que les hommes profitent du travail des femmes. La qualité de vie de tous les hommes d'une classe, race ou nation est supérieure à celle des femmes de leur classe, race ou nation: les hommes disposent de plus de temps pour eux-mêmes, et reçoivent davantage de services personnels à la maison. L'oppression des femmes procure donc des avantages matériels aux hommes. Tous les hommes, quelle que soit leur place dans le système exercent au moins un contrôle sur certaines femmes.

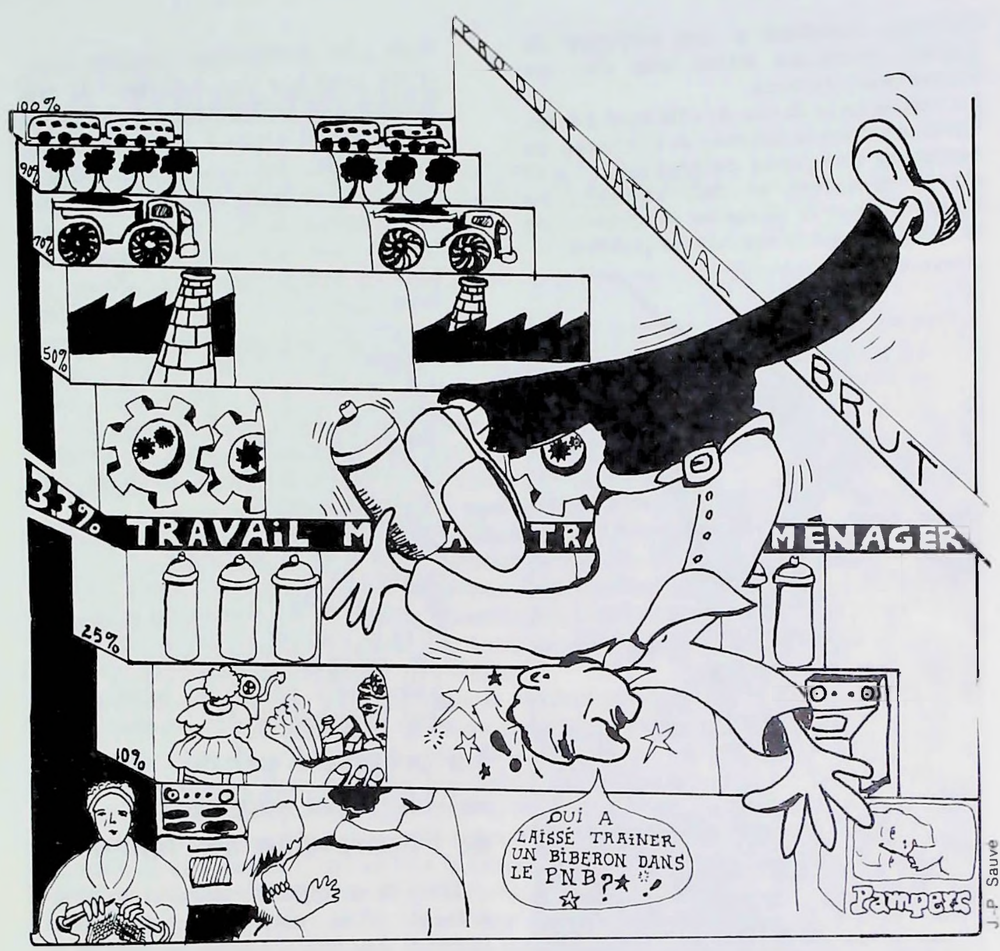
— comment expliquer que suite à l'élimination de la propriété privée des moyens de production, il n'y ait pas eu socialisation du travail ménager privé et disparition de la famille en tant qu'unité économique, et que celle-ci soit renforcée, entretenant ainsi l'oppression des femmes?



Femmes assistant à une initiation de jeunes hommes dans une île des Nouvelles-Hébrides.
En raison sans doute du rôle joué par les hommes dans la défense et la chasse, ils occupent une place de choix au niveau de la direction et des conseils de bandes, dans le domaine médical et de la magie et dans les rituels publics.

La propriété privée est-elle à la source de l'oppression des femmes?

Mais le marxisme n'est pas complètement muet sur l'oppression des femmes. Les marxistes admettent que la classe ouvrière est divisée selon les sexes; cela constitue un obstable à



Priorité à l'industrie lourde ou à la socialisation du travail ménager? Des choix à faire dans une économie socialiste...

l'unité des travailleurs. Mais pour résoudre cette contradiction, ils s'en tiennent malheureusement à ce qu'Engels a proposé il y a cent ans, soit l'entrée massive des femmes dans la production sociale et la socialisation des tâches ménagères. Ceci a entretenu l'illusion que l'élimination de la propriété privée allait tout naturellement "redonner" aux femmes leur statut d'égalité.

Pour comprendre comment Engels en est arrivé à cette conclusion, retournons à sa théorie sur l'origine de l'oppression des femmes. Engels était d'avis que dans les sociétés primitives, il n'y avait aucune inégalité entre les sexes. La division naturelle du travail qui y prévalait ne comportant aucune forme d'exploitation ou d'oppression. Le développement de la propriété privée des moyens de production et la division de la société en classes antagonistes sont apparus lorsque le développement des forces productives (élevage des animaux sauvages et accroissement de la production agricole) a rendu l'accumulation d'un surplus possible. La famille patriarcale et l'Etat sont ensuite apparus.

Le développement des forces productives entraîna une nouvelle division du travail dans laquelle la production des femmes n'avait qu'une valeur d'usage privée et domestique alors que les activités des hommes comportaient une valeur d'échange. Les hommes ont voulu transmettre à leurs propres descendants cette nouvelle propriété qu'ils avaient acquise par leur contrôle des moyens de production. D'où la nécessité de la monogamie pour les femmes. Les droits maternels (l'appartenance des enfants à la mère) ont donc été renversés et, dorénavant, c'est la tradition du mariage conjugal qui s'instaure, c'est-à-dire la monogamie et la domination des hommes sur les femmes et les enfants.

Les prémisses de la théorie d'Engels ont été contestées par plusieurs anthropologues et féministes. Est-il vrai que le travail accompli par les femmes dans les sociétés primitives n'ait eu qu'une valeur d'usage? Pourquoi le travail des femmes ne pouvait-il produire de valeur d'échange?

Voici brièvement certains éléments de réponse. D'après Karen Sacks, Engels a fait plusieurs erreurs ethnographiques. "Engels croyait que les hommes ont toujours contrôlé ou produit les biens de subsistance. Depuis, l'on a découvert que dans les sociétés fondées sur la cueillette et la chasse, c'était plutôt le contraire (Lee et DeVore, 1968); et dans les sociétés agricoles, ce sont souvent les activités agricoles des femmes qui ont constitué la base de la subsistance (voir Judith Brown in **Toward an Anthropology of Women**). Engels pensait également que la domestication des animaux a précédé la culture du sol. Les recherches plus récentes tendent maintenant à démontrer que la culture et l'élevage se sont développés en même temps..."[6]

Antoine Artous[7] explique, dans son article sur la famille, comment dans la période qui a précédé le développement d'une économie de marché, ce furent les femmes qui produisaient la poterie et l'artisanat, ces produits étant utiles pour la réalisation des tâches culinaires et le travail domestique. Les hommes se sont appropriés ce travail lorsque ces produits ont acquis une valeur d'échange.

Comment se fait-il donc que les hommes aient pu s'approprier la production de l'excédent de richesses et le contrôle des moyens de production?

Pour répondre à cette question, examinons plus attentivement la soi-disant "division naturelle du travail" entre les sexes. C'est en vertu de cette division que les femmes sont exclusivement responsables du soin des jeunes enfants. Cela les empêche de participer à la chasse dans la mesure où elles devraient trop s'éloigner de la maison. Kathleen Gough est d'avis que la suprématie des hommes sur les femmes dans les sociétés de chasse "résulte de leur monopole sur les armes lourdes, de la division spécifique du travail entre les sexes ou de ces deux causes. Même si les hommes utilisent rarement les armes contre les femmes, ils les **possèdent**, (ou ils possèdent des armes de qualité supérieure) en plus d'être physiquement plus forts... En raison, sans doute, du rôle joué par les hommes dans la défense et la chasse, ils occupent une place de choix au niveau de la direction et des conseils de bandes, dans le domaine médical et de la magie, et dans les rituels publics..."[8]

De l'avis de d'autres anthropologues, rien ne prouve qu'il y ait jamais eu de véritable société matriarcale. Il n'est guère plus évident d'ailleurs qu'un système de filiation maternelle ait toujours précédé un système de filiation paternelle. L'argumentation d'Engles est fondée sur cette séquence: le système patriarcal s'est développé lorsque les hommes ont voulu transmettre leur propriété à leurs fils.

---

6. Karen Sacks, **"Engels Revisited: Women, the Organization of Production, and Private Property"** in **Toward an Anthropology of Women**, edited by Rayna R. Reiter, Monthly Review Press, 1975, notre traduction
7. Antoine Artous, **Système capitaliste et oppression des femmes**, in **Critique communiste**, numéro spécial, 1er trimestre 1978
8. Kathleen Gough, **The Origin of the Family**, in **Toward an Anthropology of Women**, edited by Rayna R. Reiter, Monthly Review Press, 1975

D'autres anthropologues soutiennent que la domination des hommes sur les femmes a existé dans les sociétés primitives. En raison du faible développement des forces productives, la force de travail humaine et donc les enfants constituaient la première richesse sociale et le principal moyen de production. Les hommes voulaient donc contrôler la reproduction des femmes et les rapports familiaux.

Toutes ces questions sur les fondements de la théorie d'Engels sur l'origine de l'oppression des femmes nous poussent nécessairement à examiner attentivement les solutions qu'il propose.

Bibliographie

Rayna R. Reiter, **Toward an Anthropology of Women**, Monthly Review Press, New York and London, 1975

Ce livre comprend un recueil d'articles portant sur l'évolution humaine, l'origine de la famille, l'origine de l'oppression des femmes et le rôle des femmes dans différents contextes culturels. Plusieurs articles mettent en évidence les nombreux préjugés sexistes de l'anthropologie traditionnelle moderne de même que dans la théorie marxiste traditionnelle sur les origines de l'oppression des femmes. Comme l'indique l'éditeur: "Ce recueil est destiné à fournir des informations et des éléments théoriques sur les fondements de l'égalité ou de l'inégalité sexuelle, et il se veut une contribution à l'analyse qui est indispensable à toute action visant un changement social profond".

* * *

Hilda Scott, **Women and Socialism, Experiences from Eastern Europe**, Alison & Busky, London, 1976

Ce livre donne un compte-rendu détaillé et dynamique des réussites et des échecs rencontrés dans les pays de l'Europe de l'est qui ont aspiré à réaliser la libération des femmes en appliquant le programme socialiste mis de l'avant par Engels. Comme le précise Scott, "même si nous rejetons le modèle soviétique, dont se sont inspirés six autres pays de l'Europe de l'est depuis la Deuxième Guerre mondiale, l'expérience acquise à vouloir pour la première fois dans l'histoire, inclure un programme d'ensemble de lutte pour l'égalité des femmes dans les objectifs poursuivis par les gouvernements conserve toute son importance pour nous". C'est par un compte-rendu détaillé de la vie quotidienne des femmes des pays de l'Europe de l'est après la guerre que l'auteur essaie de nous expliquer pourquoi le modèle marxiste de lutte pour la libération des femmes n'a pas atteint les objectifs visés et n'a pas réalisé l'égalité.

* * *

Batya Weinbaum, **The Curious Courtship of Women's Liberation and Socialism**, South End Press, 1978

Au début de son livre, l'auteur accuse le marxisme pour ses erreurs et ses lacunes concernant l'analyse de la question des femmes sous le capitalisme, tant au niveau de la force de travail qu'au foyer. Dans sa tentative de répondre à ses propres questions, à savoir pourquoi les analyses de Marx et d'Engels ont été utilisées comme des dogmes dans la tradition marxiste, muselant toute tentative pour développer et faire progresser la théorie de façon critique et créative, Weinbaum se tourne vers la psychanalyse et elle se penche sur l'interaction entre le conscient et l'inconscient. Elle présente une analyse psychohistorique de l'histoire et met de l'avant de nouvelles idées pour expliquer l'incapacité des socialistes et des pays socialistes à être conséquents en théorie et en pratique avec leurs propres conceptions et à progresser de façon significative dans la libération des femmes. Dans la dernière partie de son livre, l'auteur analyse l'économie de façon différente, se référant à des catégories de familles qui, d'après elle, sont plus fécondes que l'analys marxiste des classes sociales pour expliquer le rôle de chacun dans le système économique, considérant en quoi les différences d'âge et de sexe influencent ces rôles.

Et les solutions...

Engels propose d'abord **la participation massive des femmes à la production sociale.** On oublie souvent que même sous le socialisme, lorsque les femmes intègrent le marché du travail, elles s'engagent dans un système qui a été organisé et structuré pour des hommes et par des hommes. Le monde du travail est un monde masculin et, en vertu de la division sexuelle du travail qui y prévaut, les femmes sont reléguées à des emplois dans des secteurs qui leur sont réservés et dont les tâches ne sont ni plus ni moins qu'une extension des tâches ménagères. Au travail, les femmes sont au bas de l'échelle, que ce soit en terme de salaire, de conditions de travail ou de possibilités d'avancement.

Les femmes peuvent-elles intégrer le marché du travail sur une base égalitaire? Et de quelle égalité s'agit-il? L'égalité des femmes se réduit-elle au droit au travail? S'agit-il de la possibilité pour les femmes de se mesurer aux hommes, dans le sens où ce sont les caractéristiques masculines qui constituent les critères de la normalité auxquels les femmes doivent correspondre et face auxquels on juge que toutes leurs incapacités résultent d'insuffisances personnelles?

Se pourrait-il donc alors que le problème principal soit que les femmes n'accèderont à aucune égalité dans la production sociale et dans la société en général tant et aussi longtemps que la division sexuelle du travail dans la famille sera maintenue?

Il est vrai que le programme marxiste orthodoxe revendique **la socialisation des tâches ménagères** afin de libérer les femmes de cette corvée. Cependant l'abolition de la propriété privée ne transforme pas automatiquement le travail domestique privé en une industrie sociale. Le travail domestique ne quittera pas la maison privée de son propre chef. Sa socialisation va nécessiter une lutte spécifique.

De plus, la socialisation de ces taches va exiger une économie forte et bien organisée puisque les coûts engendrés par une telle transformation sont énormes. On estime que la production domestique représente 33% du produit national brut. Une étude faite en Suède démontre que 2340 millions d'heures sont consacrées annuellement au travail domestique comparativement à 1290 millions à la production industrielle. A cet égard, l'on n'a qu'à penser aux réticences des gouvernements dans les so-

ciétés capitalistes avancées à mettre sur pied quelques garderies, en raison des investissements financiers élevés requis.

L'expérience nous démontre que dans les pays qui ont connu des révolutions "socialistes", la technologie sert d'abord à augmenter la productivité et réduire le travail humain dans les principaux secteurs regroupant la main-d'oeuvre masculine. L'utilisation de la technologie à la socialisation du travail domestique n'a jamais constitué une priorité économique.[9]

Il faudra également examiner tout le terrain de la fonction biologique reproductrice des femmes. Les marxistes n'ont jamais considéré ce facteur comme un élément pouvant contribuer à l'inégalité des femmes. On pensait que le socialisme créerait des conditions idéales pour donner naissance à des enfants qui seraient ensuite pris en charge par la société.

Mais les marxistes ont sous-estimé la complexité des rapports parents-enfants, notamment en ce qui concerne la mère. La prise en charge des enfants par la société, ça veut dire quoi? Allons-nous défendre l'idée des bébés éprouvettes qui iront dans une pouponnière dès leur naissance et qui n'auront jamais de relations privilégiées avec quelqu'adulte que ce soit? Sinon, quelles seront les responsabilités des parents biologiques et de leur entourage?

Comment allons-nous assurer que les femmes contrôlent leur corps et leur reproduction? En pratique, dans tous les pays "socialistes", il y a eu une lutte acharnée entre les droits des femmes et les besoins démographiques. Ou bien l'on encourage fortement les mères à procréer pour la mère-patrie socialiste, ou encore, comme en Chine, on les punit lorsqu'elles ont des enfants. L'avortement et la contraception sont ou bien très accessibles ou encore presqu'illégaux suivant les besoins démographiques d'un pays. Les droits des femmes deviennent secondaires au nom des besoins du "socialisme".

Finalement, si nous reconnaissons que nous ne pouvons pas socialiser entièrement tous les aspects du travail domestique et du soin des enfants, comment allons-nous mener la lutte pour que les hommes consacrent des énergies à l'accomplissement de ce travail? Car les femmes ne peuvent obtenir l'égalité sans que les hommes ne renoncent à leurs privilèges. Cette lutte doit s'amorcer dès aujourd'hui. Nous ne pensons pas que les hommes seront subitement éclairés au lendemain de la révolution.

---

9. Hilda Scott, Women and Socialism, Experiences from Eastern Europe, Alison and Busgy Ltd, 1976

Les femmes autochtones et leur lutte contre l'oppression



La présente contribution nous provient de deux femmes autochtones actives en Colombie-Britannique, Val Napoléon, une Cri présentement directrice du Smithers Indian Friendship Centre (centre Smithers de fraternité Indienne) et Theresa Tait, une Carrier, secrétaire-trésorière du même centre. Nous avons entendu pour la première fois cette présentation au Northern Women's Festival (Festival des Femmes du Nord) en Juillet 1981, et l'impact a été monstre! Au beau milieu de plusieurs ateliers pronant "le retour à la terre" ces deux femmes s'attaquaient au problème important de la relation entre le racisme et le sexisme. Elles expliquaient également les contradictions importantes auxquelles elles font face dans le mouvement autochtone et les raisons pour lesquelles elles ne peuvent présentement travailler avec le mouvement des femmes blanches. Ces notes sont en pratique le résumé d'un atelier qu'elles ont tenu avec des femmes autochtones de leur région. Comme elles l'ont souligné dans leur introduction, les questions concernant les femmes autochtones" sont complexes et doivent être comprises". Cela est d'autant plus vrai pour ceux et celles qui sont intéressés à la lutte pour le socialisme. Nous pensons que nous pouvons apprendre beaucoup de ces contributions.
(Ces notes ont été retravaillées afin de les rendre plus synthétiques et plus facilement lisibles).

Nous pensons que les femmes autochtones subissent une double oppression... par une combinaison de **racisme et de sexisme.**

a) **Le racisme:** c'est un ensemble d'idées conçues sur la base de la race et concernant un groupe de personnes.

Comme Amérindiens, nous avons tous probablement vécu la discrimination à un moment ou un autre. Nous avons subi le racisme. C'est habituellement un ensemble d'idées négatives.

b) **Le sexisme:** c'est pas mal la même chose que le racisme dans le sens qu'il s'agit d'un **ensemble d'idées sur des gens, conçues sur la base du sexe.** ... Non pas sur ce qu'ils sont en tant qu'êtres humains mais en fonction de leur sexe, parce que ce sont des hommes ou des femmes. Par exemple: toutes les femmes sont émotives...

c) **L'oppression:** nous sommes opprimés **lorsque nos droits ne sont pas respectés ou nous sont enlevés.**

Hommes ou femmes, nous avons droit à la dignité et à l'égalité. Lorsque ces droits sont baffoués ou enlevés, peu importe la manière dont cela se fait, nous sommes alors opprimés en tant qu'humains.

Généralement, nous pensons que plus les femmes Amérindiennes sont fortes à

l'intérieur de la **communauté amérindienne, plus forte sera l'ensemble de la nation amérindienne.** Les femmes amérindiennes doivent être sur le même pied en ce qui concerne les décisions à prendre, le travail et tout ce qui concerne l'ensemble de la communauté. Nous ne pouvons parler de droits humains que si nous les accordons et les appliquons à l'ensemble des gens qui nous entourent — nous voulons dire les femmes à l'intérieur de la communauté amérindienne.

L'aspect le plus important de notre approche est que **nous ne concevons pas l'homme comme notre ennemi ou comme le problème.** Nous ne pensons pas que l'homme est "**mauvais**", nous connaissons ou avons tous connu des hommes qui sont bons, alors les hommes ne sont pas le problème. Le **problème** vient d'un ensemble de valeurs sexistes qui, lorsque perpétuées, affectent et blessent les femmes.

Pourquoi devons-nous lutter pour les droits des femmes?

Premièrement, nous allons indiquer les arguments courants utilisés pour prôner l'inaction des femmes autochtones; puis, nous allons expliquer nos arguments contre ces attitudes.

Les arguments contre:

a) **L'argument de l'assimilation selon lequel nous perdrions notre identité pour faire partie d'une société blanche.** On nous dit que la question des femmes et le mouvement des femmes sont blancs...; qu'en discutant de la question des femmes nous assimilons les Amérindiens...; que ce n'est pas notre affaire de discuter des questions des femmes...

b) **L'argument traditionnel.** Selon cet autre argument, les questions des femmes vont à l'encontre des traditions amérindiennes concernant la famille, la maison, les rôles etc.

c) **Les questions des femmes ne sont pas de véritables questions.** On nous dit que les questions des femmes ne sont pas importantes et que nous devrions concentrer nos énergies sur d'autres questions. Fondamentalement les femmes autochtones n'ont pas de problèmes spécifiques.

d) **L'argument de la population.** On nous dit qu'il n'y a pas beaucoup d'Amérindiens au Canada et qu'en tant que femmes amérindiennes nous pouvons aider en ayant autant d'enfants que possible — **des enfants amérindiens bien sûr afin d'augmenter la population.** Certaines jeunes femmes amérindiennes nous ont dit cela et essaient présentement de jouer leur rôle, c'est-à-dire d'augmenter la population. (Par exemple, Kahn, Tineta Miller, S.O.S. Book)

e) **L'argument selon lequel le mouvement de libération des femmes va trop loin.** L'expression "libération des femmes" a été utilisé négativement pendant si longtemps que les gens l'associent à quelque chose de fou. "Libération des femmes" est utilisé de plusieurs façons contre les femmes qui disent ce qu'elles pensent.

f) **L'argument selon lequel "il faut soutenir l'homme".** On nous dit que la vie de la femme amérindienne est plus facile parce qu'elle peut rester à la maison alors que l'homme amérindien doit sortir pour travailler... parce que c'est plus facile pour nous, nous devons soutenir et entretenir l'homme.

g) **L'argument de "l'apathie".** L'argument final, c'est de dire que nous ne pouvons rien changer de toute façon alors pourquoi essayer. Quoi que nous fassions il n'y aura pas de changements. "Je suis confortable, je n'ai donc rien à faire, j'ai réussi".

Les arguments pour:

Il est important de noter que les arguments contre sont **le reflet d'un ensemble de valeurs et d'attitudes.** Nous allons essayer de démontrer comment cela fonctionne, a fonctionné et comment cela nous affecte.

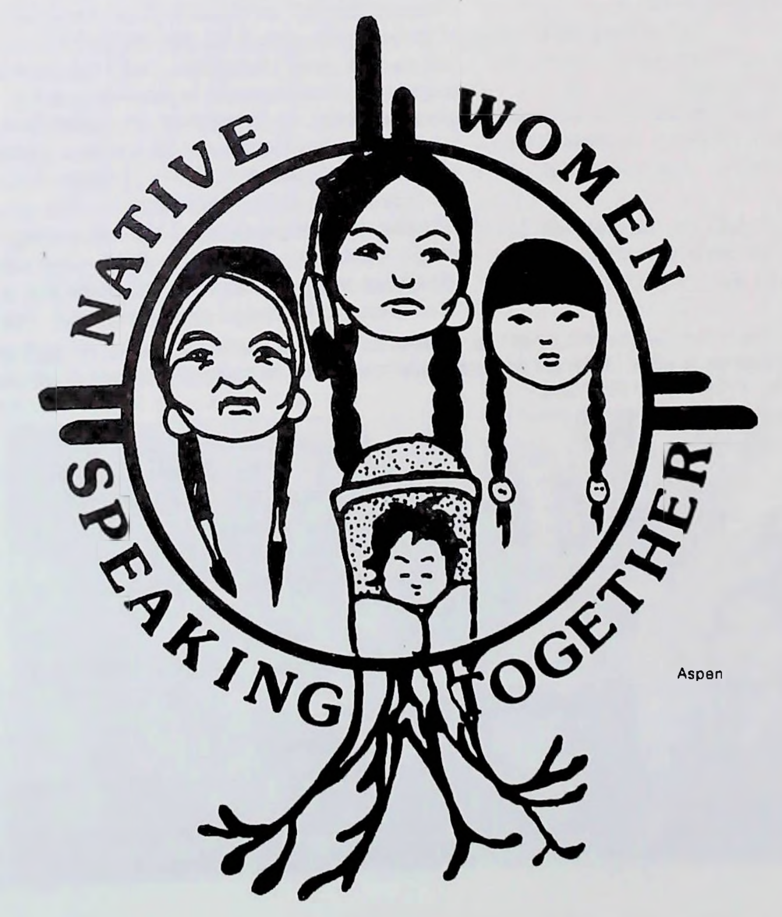
a) **L'assimilation.** Selon notre analyse, le sexisme ne se limite pas à la race. C'est un ensemble d'idées qui ne sont ni blanches ni brunes. Cela est démontré par la similitude des problèmes que rencontrent les femmes à travers le monde, peu importe leur couleur. En tant que femmes, les femmes amérindiennes sont affectées par le sexisme et les problèmes qui en découlent.

b) **La ligne traditionnelle.** On nous dit que les questions des femmes vont à **l'encontre des traditions amérindiennes.** Que ce soit vrai ou non, **le viol, l'abus de sa femme ou la pornographie n'ont rien de traditionnels** et nous ne pouvons les ignorer.

Nous devons établir nos propres principes suivant le meilleur des deux mondes. **Cela ne veut pas dire que nous voulons ignorer notre culture ou nous en débarasser,** mais nous sommes des Amérindiens du 20ième siècle avec les **problèmes** du 20ième siècle.

c) **Les femmes amérindiennes n'ont pas de problèmes particuliers.** Les nations amérindiennes et notre mouvement seront deux fois plus forts avec l'implication des femmes — généralement, la force des femmes autochtones n'est pas reconnue — alors nous faisons un travail de soutien derrière l'homme et non à ses côtés. Reconnaître les femmes amérindiennes comme personnes signifie: reconnaître leurs problèmes également afin de pouvoir les résoudre.

d) **La repopulation.** Nous ne faisons pas face aux problèmes que nous avons aujourd'hui à cause de la grosseur de notre population. Penser ainsi est une erreur qui réduit le rôle potentiel des femmes amérindiennes dans la lutte pour l'auto-



détermination. La maternité est une bonne chose si la femme choisie d'avoir un enfant, mais cela ne résoudra pas nos problèmes. Les chiffres ne feront pas disparaître les problèmes ou ne nous aideront pas à acquérir l'auto-détermination. Il y a plusieurs exemples de cela à travers le monde ou les populations indigènes par exemples sont plus nombreuses que les blancs — mais ils sont encore opprimés. Regardez El Salvador, l'Afrique du Sud, la Bolivie, le Guatemala.

e) **L'étiquette de "la libération des femmes".** Utiliser des étiquettes c'est peut-être passer à côté de ce qui est dit parce que la personne qui parle est alors jugée. Nous devons établir nos propres principes, vivre et travailler en fonction de ceux-ci. Les questions ou les "pourquoi" sont plus importants que les noms ou les étiquettes et parfois **on utilise les étiquettes pour ne pas écouter ce qui est dit.**

f) **Le rôle de la femme comme "soutien".** Nous devons tous nous soutenir mutuellement. Mais laisser entendre que la vie fut facile pour les femmes amérindiennes parce qu'elles restaient à la maison à élever les enfants — est une sérieuse erreur. Les femmes amérindiennes sont doublement opprimées, par le racisme et le sexisme. Plusieurs femmes amérindiennes travaillent, plusieurs ont des enfants seules... et élever des enfants n'est pas chose facile.

g) **L'apathie.** C'est évident que si le peuple amérindien n'avait pas agi, nous ne serions pas ici aujourd'hui.

Tels ont été les arguments pour et contre les plus utilisés concernant les femmes amérindiennes.

Mais plus généralement nous devrions examiner ce qui affecte la possibilité pour les femmes Autochtones de s'organiser.

La section 12 1.B de la Loi sur les diens n'est pas la seule question à considérer. Quelques autres facteurs à considérer.

Une large part du travail réalisé à date sur la question des femmes amérindiennes est **simpliste et ne comporte pas une vue d'ensemble sur la question.**

Ainsi, lorsque la question des femmes autochtones surgit, **plusieurs pensent automatiquement qu'il s'agit de la section 12 1.b de la Loi sur les Indiens. Cette section 12 1.b est un problème mais ne constitue pas la question fondamentale.**

En ce qui a trait à la Loi sur les Indiens, la **question de fond est celle du contrôle.** Le gouvernement fédéral **s'est assuré le contrôle sur la composition des communautés amérindiennes et a défini les critères de cette appartenance.**

La section 12 1.b constitue un **mécanisme de contrôle qui influe indirectement sur tout le peuple amérindien** mais **qui affecte directement les femmes amérindiennes.**

Cette section est un aspect seulement d'une **situation générale** et est un exemple de **racisme et de sexisme.**

Cela ne veut pas dire qu'il ne faut rien faire pour changer la Loi sur les Indiens; ces affirmations visent **simplement à souligner l'importance de développer une perspective générale** ou **un cadre général de travail.** Nous parlons d'un point de vue politique, et non d'un point de vue légal.

Finalement, avant d'aborder la troisième partie, il faut parler du **sexisme criant de la part de certains de nos hommes.** En plus de faire face à tout le reste, les femmes amérindiennes ont à affronter certains hommes sexistes. Nous sommes certaines que plusieurs d'entre vous ont déjà pu entendre certains de nos leaders amérindiens dénoncer l'horreur de la section 12 1.b, **pour ensuite se retourner et ridiculiser carrément les femmes.** On raconte bien des farces stupides dont les femmes font les frais. Et cela, sans parler des attitudes irrespectueuses dont nous sommes victimes. Peut-être bien que le meilleur exemple de cela, c'est qu'il y a très peu de femmes qui sont, soit des porte-parole, soit des leaders. Quelques femmes ont réalisé des choses importantes comme par exemple Dora Kenni, vice-présidente du Conseil tribal Gitskan-Carrier, mais elles demeurent très minoritaires quand on regarde autour de nous.

Des Amérindiennes manifestent devant le palais de justice de Vancouver en juillet dernier pour réclamer la libération de 53 des leurs, arrêtés à la suite d'une occupation du ministère des Affaires indiennes.



Les effets du colonialisme sur les femmes amérindiennes

Avant l'arrivée des Européens, l'Amérique du Nord était habitée par des groupes distincts d'Amérindiens. Chaque groupe possédait tous les éléments d'une **nation**. Tous, nous avions: des frontières, une langue, des religions, des systèmes social, politique et économique et des systèmes juridiques. Nous les avions développés en rapport avec notre environnement et nous n'aurions pas survécu sans développer ces cultures. Une erreur courante chez les non-Amérindiens et même chez plusieurs Amérindiens, c'est de penser qu'avant l'arrivée des Européens, les peuples amérindiens n'évoluaient pas ou demeuraient statiques. Or, la caractéristique fondamentale ayant assuré la survie des peuples autochtones pendant des dizaines de milliers d'années a été, au contraire, notre flexibilité, notre capacité de changement. Nous étions un peuple dynamique sinon nous aurions péri.

Dans le cadre de toutes ces cultures différentes, les femmes occupaient des positions diverses dans la strate sociale, dépendamment de chaque culture particulière: Carrier, Gitskan, Montagnais, Cris, Iroquois, etc.

Les Espagnols, les Portugais, les Européens commencèrent à voyager à travers le monde, vers des pays qui n'étaient pas les leurs. Ils y recherchaient des terres, des richesses, des ressources et parfois la force de travail d'autres peuples. Quand ils voyageaient, ils ne laissaient pas derrière eux leur culture, leurs valeurs ou leurs systèmes de pensée... Au contraire, ils imposèrent ces systèmes à d'autres peuples, en Amérique du Nord mais aussi à d'autres peuples indigènes.

Les Européens n'auraient pu justifier le vol de nos terres ou l'exploitation de nos nations s'ils avaient pensé que nous étions des êtres humains. C'est pourquoi ils nous déshumanisèrent en nous prenant pour des animaux. Ils dirent que nos cultures étaient inférieures et qu'en tant que peuples, nous leur étions inférieurs. Ils apportèrent avec eux et nous imposèrent leurs systèmes, juridique, économique, politique, leur religion, leur éducation.

Et, leurs valeurs faisaient partie intégrante de ces systèmes européens. Celles qui nous intéressent le plus, ce



Comme femmes amérindiennes, nous devons définir comment nous allons travailler. Pour plusieurs raisons, nous ne pouvons pas le faire avec le mouvement des femmes blanches.

sont les valeurs concernant les femmes. Ils avaient ce qu'il est convenu d'appeler des conceptions "victoriennes" (désignant ici des valeurs héritées du 19e siècle à l'époque de la reine Victoria — NDLR) sur les femmes.

Un des éléments de ce système de valeurs est la famille nucléaire par opposition à la famille plus large. Il y a eu plusieurs travaux sur les familles des Gitskan et des Carrier par opposition à la famille nucléaire européenne. Au sein de la famille nucléaire, les femmes avaient un rôle très limité et se définissaient à partir de ce rôle.

Un autre exemple est la "règle du pouce": à cette époque, les Européens avaient le droit de battre leurs femmes à condition de ne pas utiliser des objets plus grands que leur pouce — c'est là une règle qui reflète bien leurs conceptions à propos des femmes. Leur religion est une autre manifestation de leurs idées sur les femmes. Dans leur Bible, il est dit que les femmes doivent se soumettre à leur mari comme elles le feraient à leur Dieu. Quelques-uns des premiers compte-rendus des prêtres et missionnaires illustrent combien ils étaient scandalisés par la liberté et la force des femmes amérindiennes — certains de ces rapports nous qualifiaient même de mégères et de gaillardes provocantes.

La Loi sur les Indiens est un exemple classique ou encore un reflet évident de leurs idées de par son caractère patriarcal et patrilinéaire (parenté établie selon le père — NDLR).

Quelles furent donc les conséquences de ces abus sur les peuples d'Amérique du Nord? De façon générale, les Amérindiens adhérèrent à des degrés divers à ces valeurs européennes sur les femmes amérindiennes.

Pendant des années, beaucoup d'hommes amérindiens ont pensé que les femmes blanches étaient supérieures aux femmes amérindiennes, que les femmes blanches pouvaient les aider à s'élever dans l'échelle sociale. Nous avons entendu de tels propos même récemment — les hommes ont intériorisé le racisme, au sens où ils y ont cru et se sont, en retour, identifié à lui — une femme blanche devenant ainsi un symbole de pouvoir. Nous présumons que les femmes amérindiennes furent victimes du même phénomène jusqu'à un certain point même si elles jouissaient de moins de pouvoir et de moins de mobilité que les hommes amérindiens. Le livre, du métis Howard Adams, **Prison of Grass**, est le seul livre à notre connaissance qui décrive ce processus. Adams explique comment il a appris à détester tout ce qui était amérindien — il ne voulait avoir aucune relation avec des femmes amérindiennes, même pas avec sa propre mère. Il explique aussi comment il a intériorisé le racisme et le sexisme ce qui l'amena à voir les femmes blanches comme un moyen d'oublier ses origines amérindiennes. C'est ainsi qu'il recherchait la compagnie des femmes blanches uniquement et qu'il ne fréquentait qu'elles. Ce n'est qu'après avoir appris a être fier de ses origines, et fier d'être Amérindien, qu'il réalisa que les femmes amérindiennes étaient "correctes". Alors, il se rendit compte de ce qui lui était arrivé et de ce qu'il faisait.

Dans ce processus d'adhésion à de nombreuses valeurs européennes, les femmes autochtones devinrent les dernières des dernières, des "moins que rien", pas sur tous les plans bien sûr mais en ce qui concernait l'éducation, le statut social, les jobs, etc.

Plusieurs contradictions surgirent. Les femmes amérindiennes en effet adoptèrent ces valeurs et ces rôles mais conservèrent en même temps leur force sous d'autres aspects. Toutes sortes de contradictions se firent jour dans nos vies mais de façon différente à cause de la pression énorme qui nous amenait à reprendre ces idées à propos des femmes. Cela veut dire que nous avons intériorisé ce processus. Il nous fallait survivre et essayer d'assurer la survie de notre peuple. Ce phénomène s'est produit à travers tout le Canada quelle que soit la culture qui était la nôtre et quel que soit l'endroit où nous vivions.

Nous devons commencer à changer des choses

Aujourd'hui, nous faisons face aux problèmes issus de cette situation, des problèmes qui nous confrontent en tant que femmes et des problèmes auxquels nous faisons face en tant qu'Amérindiennes: viol, abus de la femme, manque de soins pour les enfants, manque de ressources, discrimination sexuelle.

Nous sommes confrontées à ces problèmes parce que nous sommes des femmes. Nous travaillons comme femmes de chambre, planteuses d'arbres, serveuses; tous des emplois à bas salaire... si nous avons la chance de trouver une job!!!

Nous faisons aussi face à d'autres problèmes parce que nous sommes Amérindiennes: l'alcoolisme, le chômage, la discrimination raciale, un taux élevé de suicides et de morts violentes, des niveaux d'éducation très bas.

Si nous voulons travailler à changer cette situation, nous devons apprendre à la comprendre et à en identifier les sources. Nous devons comprendre les effets et les conséquences de notre histoire, comment elle nous a affectés en tant qu'Amérindiennes et en tant qu'êtres humains.

C'est à nous de commencer à changer les choses parce que les hommes ne le feront pas. Nous devons apprendre à nous entraider et nous soutenir les unes les autres parce que les hommes ont des droits acquis et un intérêt immédiat dans le maintien du statu quo, dans le maintien du sexisme. Nous, en tant que femmes amérindiennes, devons définir comment nous allons travailler — et pour plusieurs raisons, nous ne pouvons le faire avec le mouvement des femmes blanches.

(Nous travaillons avec des nations, un peuple, et non femmes contre hommes, plusieurs femmes blanches sont racistes).

Un exemple de la voie à suivre qui est plus près de nous et duquel nous pouvons apprendre, c'est le mouvement des femmes non-blanches qui se développe partout dans le monde et où les femmes luttent aux côtés de leurs hommes. Pas contre eux, même si elles doivent s'affirmer face à eux parfois aussi. Nous pouvons considérer cette discussion comme un premier pas vers un travail qui doit être pris en main et qui va, à terme, renforcer tous les Amérindiens.

Bilan de la structure féministe de Movimiento comunista

Le texte qui suit a été publié en espagnol dans le Bulletin no 38 de l'organisation Movimiento comunista d'Espagne (mai 1981).

1. Bilan de 3 ans de fonctionnement de la structure

Avant d'entrer dans une analyse plus détaillée, il convient de dire que globalement notre bilan est clairement positif et que la structure s'est avérée — comme nous l'avions prévu à sa création — un instrument très utile pour faire en sorte que notre parti devienne toujours plus conséquemment féministe. Ici, comme ailleurs dans ce texte, nous insistons sur le fait que les acquis de la structure ne sont pas équivalents dans chacune des organisations: ils sont à la mesure de la stabilité de fonctionnement de la structure et du degré d'intégration de cette structure dans le fonctionnement régulier du parti, à tous ses niveaux organisationnels et à tous les points de vue.

Le bilan de la structure que nous rendons public est le résultat d'une enquête que nous avons réalisée le printemps passé, enquête à laquelle ont participé tous les collectifs nationaux et régionaux.

Avant de poursuivre, nous voulons souligner un aspect important du bilan: l'audace qu'a supposée à cette époque la création de la structure, du fait que c'était quelque chose de nouveau, sans précédent dans notre parti ni dans d'autres partis communistes.

Qu'est-ce que nous avons réalisé avec cette structure?

* **Promouvoir avec force le féminisme dans le parti**: l'existence de la structure a représenté quelque chose de tellement frappant, sortant des "normes" du parti, que sa mise sur pied a aidé à comprendre l'importance que revêtait pour le parti la question de l'oppression des femmes. A partir de ce moment, la vie de la structure a été un instrument continuel d'agitation féministe au sein du parti.

* **Que le féminisme soit intégré au parti de façon réelle**, et non seulement sur le papier, comme la pratique elle-même des organisations du parti permettent de le vérifier. L'existence et le

Peinture murale sur un mur de Madrid: 8 mars, journée des femmes travailleuses. Femmes autonomes en lutte.



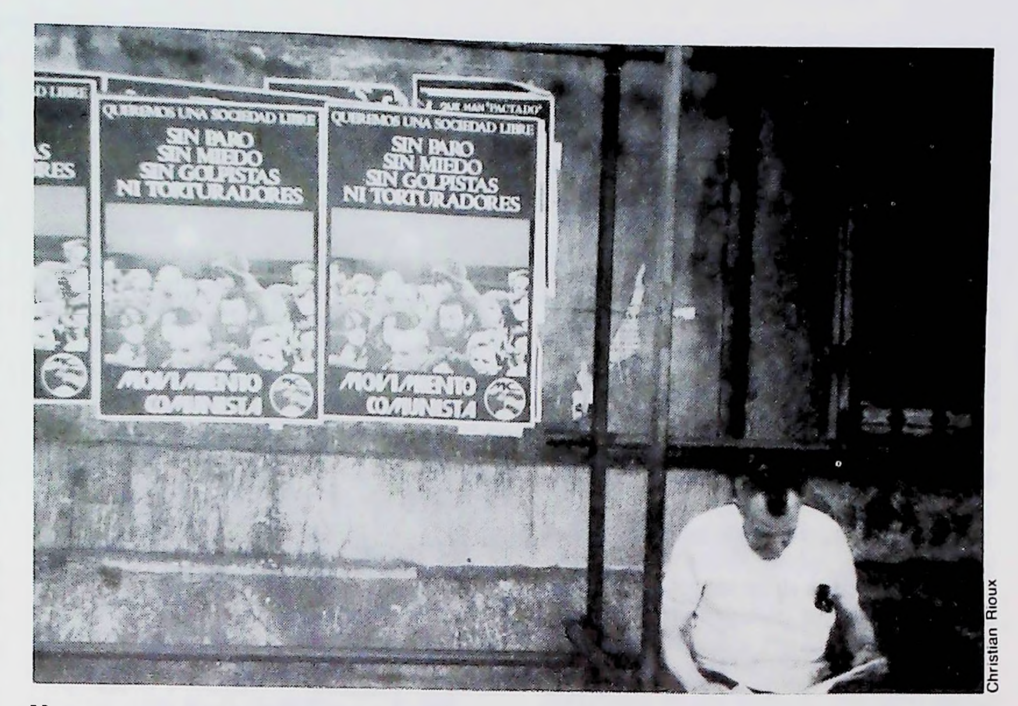
fonctionnement de la structure a été utile pour éviter que les positions féministes du parti ne soient facilement oubliées dans la Résolution du congrès. Il est évident que ça n'a pas été facile d'intégrer à notre idéologie communiste quelque chose qui n'en faisait pas partie, sinon de façon rudimentaire. Il est évident que ça n'a pas été facile d'apprendre à voir le monde comme étant formé de femmes et d'hommes, que c'était difficile de faire une politique de direction d'êtres que nous apprenions à voir non pas comme uniformes, mais comme différents selon leur appartenance à l'un ou l'autre sexe. L'existence de la structure a été et est un appel continuel à porter attention à cette réalité culturellement et politiquement sexuée. Même si nous avons encore beaucoup à faire pour avancer dans cette voie, le féminisme est entré de telle façon dans notre parti qu'il apparaît aujourd'hui comme un des "profils" de Movimiento comunista (M.C.)

* Lié à ce qui précède, **que le parti prenne conscience que M.C. est aussi une réalité composée d'hommes et de femmes**, et que la lutte pour l'égalité doit aussi se développer au sein du parti.

* **Que les femmes prennent conscience que leur oppression est collective** et que nous obtiendrons notre libération seulement avec les autres femmes. Nous avons appris à ne pas tomber dans le piège — piège dans lequel plusieurs d'entre nous avons tombé dans le passé — d'agir dans la pratique comme si nous croyions que notre situation d'oppression pouvait être dépassée individuellement; piège qui conduisait à ce que, à cause de notre situation spéciale de femmes avancées, nous puissions ne pas nous sentir solidaires de tant de femmes qui n'arrivent pas à sortir, ne serait-ce que minimalement, de leur rôle de mères et épouses.

* **Pour déployer notre solidarité de femmes aussi au sein du parti,** en menant collectivement une lutte pour l'autonomie personnelle, pour nous affirmer davantage comme militantes communistes chacune d'entre nous, pour arriver à dépasser notre situation d'infériorité, pour avancer politiquement, pour refuser dans le parti la division du travail en fonction du sexe.

* **Pour que les femmes gagnent de la confiance en elles-mêmes:** on a pu constater que les femmes prennent plus d'initiatives et participent plus dans la vie du parti. La structure a aussi servi à ce que les femmes s'efforcent d'exprimer leurs points de vue, et a aidé à ce qu'elles avancent politiquement. A ce niveau, les gains ont été inégaux selon les organisations et les périodes. En général, on peut dire que les résultats ont été assez positifs dans un premier



Movimiento comunista, une organisation comuniste espagnole qui fait depuis plus de 3 ans l'expérience d'une structure autonome de femmes dans leur organisation. Ci-haut: affiche de Movimiento comunista sur un mur de Madrid: "Nous voulons une société libre sans chômage, sans peur, sans coups d'Etat et sans tortionnaires.

temps, quoique pas au même degré dans toustes les organisations. On a ensuite vécu une période de stagnation, quoique là encore il y a des inégalités.

* **Pour que ne se produise pas dans le parti une division entre femmes "féministes" et "non féministes".** Comme nous l'a démontré l'expérience d'autres partis de la gauche révolutionnaire européenne, l'intégration d'idées féministes dans les partis peut constituer un sérieux danger de division, non seulement entre hommes et femmes, mais même entre les femmes elles-mêmes. Cela s'est produit ainsi quand ces idées sont arrivées avec vivacité, avec force, et non pas de manière bureaucratique; il faut aussi prendre en considération que dans un premier temps il est presqu'inévitable que ces positions ne soient pas toujours justes, malgré le meilleur engagement révolutionnaire féministe qui soit. Comme nous le disions, d'autres partis ont vécu cela avec des conséquences graves et, d'une certaine façon, nous pouvions nous-mêmes percevoir ce danger dès le début, même au moment où la structure ne fonctionnait pas encore partout et où il y avait peu de femmes qui se préoccuppaient du féminisme.

Sur le terrain des idées, l'acceptation de la dimension réelle de l'oppression des femmes, l'acceptation de l'idée que les oppresseurs ne sont pas seulement "ceux de toujours", mais que cette contradiction traverse aussi le peuple, cette acceptation a constitué un revirement total. Revirement total en ce sens que dans le parti, les idées féministes étaient absentes; il y avait parmi nous des idées retardataires, y compris par rapport aux auteurs classiques; et en plus, les nouvelles idées féministes supposaient une remise en question de certaines conceptions marxistes classiques. L'assimilation de ces nouvelles idées qui révolutionnaient dans une bonne mesure notre idéologie a pu se faire sans grandes contradictions entre les femmes à cause de l'existence de la structure qui nous a permis une discussion et une unification beaucoup plus rapide et plus profonde que ce qu'on aurait pu réaliser dans les cadres réguliers.

* **Que les femmes prennent conscience du rôle d'avant-garde féministe** qu'elles doivent jouer parmi les masses, mais aussi au sein du parti. Nous aborderons ce thème dans le chapitre 4: nous verrons ce qu'il y avait de juste dans cette conception des femmes comme avant-garde, mais aussi certaines idées unilatérales sur le rôle des femmes et des hommes pour l'avancement du féminisme dans le parti.

* **Pour, et cela est très important, impulser le travail féministes dans les diverses activités sectorielles:** dans les usines, les quartiers, les universités... Dans le chapitre suivant, nous verrons comment. Mais malgré cela, il ne faut pas perdre de vue que nous aurions avancé beaucoup moins sans l'existence de la structure, sans ce qu'elle suppose de direction féministe pour toutes les militantes et pas seulement pour celles qui travaillent dans des organisations féministes ou ont un travail féministes comme tâche fondamentale dans le parti.

Dans ce chapitre, nous nous sommes limitées à signaler seulement les résultats plus liés à l'exitence de la structure.

Cependant, nous savons qu'il est difficile d'évaluer jusqu'à quel point on a pu atteindre ces résultats à cause de la structure, et ce qu'on aurait pu réaliser en comptant sur d'autres moyens. Malgré cela, nous croyons qu'il y a une relation assez claire entre les gains obtenus et l'existence de la structure.

Au niveau de la méthode, nous avons dû nous référer, dans ce bilan, au rôle très décisif que les organismes dirigeants du parti ont eu dans l'histoire du féminisme dans M.C. Nous croyons qu'il est important d'en prendre note.

Certains aspects négatifs

Les aspects négatifs tournent tous autour d'un même domaine: l'avancement des idées et positions féministes dans le parti. Sa plus grande faiblesse: **une certaine coupure entre le travail féministe et l'ensemble du travail politique.** Cette coupure, ce divorce, se manifeste ainsi:

* **Au bas niveau d'intégration des positions et préoccupations féministes dans l'orientation de notre politique quotidienne,** en particulier de la politique sectorielle. L'idée que l'orientation féministe est la tâche uniquement de la structure et de ses collectifs a eu un grand poids. Les comités ont eu en général une position d'inhibition en ce qui concerne le tâches féministes de leur secteur. L'orientation féministe des diverses politiques sectorielles n'a été, dans la majorité des cas, que du "patchage". Dans plusieur occasions, c'étaient les femmes cadres qui introduisaient certaines retouches féministes dans la direction de telle ou telle politique sectorielle. La tendance féministe n'arrivait pas — et, en partie, n'arrive pas encore aujourd'hui — à être intégrée dans nos politiques, c'était quelque chose d'introduit "de l'extérieur".

* **Un certain désintéressement de la part des hommes pour le travail féministe,** une attitude peu combative face aux idées et attitudes machistes des masses.

Nous croyons que ces aspects négatifs ne sont pas étrangers à l'existence de la structure et à son mode concret de fonctionnement. Si on ne lui apporte pas certaines corrections, la structure tend, précisément parce qu'elle regroupe toutes les militantes, à sortir de la structure régulière du parti une partie importante de la discussion et de la direction politique. Il est un peu inévitable qu'il en soit ainsi. Dans le cas de collectifs, cela s'aiguise du fait de l'existence d'une structure qui fonctionne jusqu'à la base; c'est-à-dire une structure régulière du parti, si on n'est pas vigilant aux conséquences négatives que cela peut avoir. Ces conséquences négatives, on les a vues clairement dans la pratique: de cette façon on n'avance pas assez dans l'intégration du féminisme dans notre politique. Dit d'une autre manière, tout thème lié au féminisme semble réservé aux femmes, et l'ensemble du parti s'en désintéresse dans une bonne mesure.

En parcourant les divers textes, écrits, etc, du Collectif fédéral, on peut voir comment le thème de l'intégration a été un objet constant de préoccupation. Y inclus, dans la **Lettre sur les tâches d'organisation des femmes dans le parti,** que nous avons envoyé en mai 77 à tout le parti sur le pourquoi de la structure, nous en parlions déjà. Même si on ne peut douter qu'il y ait eu des pas en avant sur ce terrain, ils nous semblent insuffisants.



Inspiré de "An anthology of feminist cartoons" FF '81

Il y a diverses causes à cela: on peut d'abord dire qu'il ne s'agit pas là d'une tâche facile; nous faisons de la politique depuis plusieurs années, une politique qui oubliait sans plus que le monde est formé d'hommes et de femmes. Il faut aussi dire que la simple existence e la structure a constitué un fait qui a agi de façon contradictoire à ce niveau. D'une part, cela a agi positivement dans la mesure où la structure a été et est un facteur qui stimule le féminisme dans le parti, comme on l'a vu plus haut. D'autre part, cependant, et cela, on ne l'avait pas vu jusqu'à tout récemment, la structure a eu des conséquences négatives de ce point de vue: elle renforçait l'idée que tout ce qui touche l'activité féministe relevait de la structure exclusivement; cela se traduisait dans la vie des comités par le fait que l'orientation féministe — plus exactement, dans plusieurs cas, on devrait parler de petites "retouches" féministes — était la tâche des femmes qui étaient dans les comités plus que de l'ensemble du comité.

Nous pensons cependant que cette pratique de tout faire reposer sur la structure le poids de l'activité féministe, l'orientation féministe de notre politique, ne s'explique pas uniquement par l'existence de la structure ou par l'attitude d'inhibition des militants et cadres masculins; c'est aussi le fruit de certaines idées unilatérales sur l'avancement du féminisme dans le parti, idées que nous analyserons dans le chapitre 4.

Il est difficile d'analyser ces idées unilatérales sans les situer dans leur contexte, leurs origines, la période. C'est à cela que nous consacrerons le chapitre 3.

2. Lien entre la transformation individuelle et la lutte politique

Un thème qui a été présent et objet de préoccupation pour les collectifs — et pour la structure en général — tout au cours des dernières années, c'est celui de l'avancement du féminisme dans le parti. Inutile de dire que c'était — et ça continue d'être — une préoccupation plus que justifiée.

Dans ce qui suit, nous allons repasser quels étaient les objectifs que nous nous étions fixés, comment nous pensions que cet avancement devait se façonner et selon quels critères on allait l'évaluer.

Au moment d'évaluer l'intégration et les pas en avant du féminisme dans le parti, nous avons pris deux thèmes en considération:

* **Il était nécessaire que le parti soit féministe dans sa pratique politique,** c'est-à-dire qu'il soit sensible aux revendications spécifiques des femmes, qu'il les considère comme faisant partie de la lutte politique, qu'on apprenne à faire une politique féministe dans toute l'activité politique du parti...

* **Il était nécessaire de révolutionnariser les attitudes et conceptions de tous et toutes les militants(es) du parti.** Avant l'introduction du féminisme dans le parti, parallèlement à l'idée plus ou moins acceptée par tous que les hommes et les femmes sont égaux et doivent être égaux dans l'activité politique, il existait (de façon passablement pacifique, il va sans dire) des idées de mépris, du manque de considération envers les femmes. On considérait au fond que les femmes n'étaient pas aussi capables que les hommes. Idées qui,

dans plusieurs cas, étaient présentes aussi dans la tête de beaucoup de femmes.

Dans le domaine strictement personnel, les hommes et les femmes du parti vivaient selon la division traditionnelle des rôles entre hommes et femmes; division qui, dans le meilleur des cas, n'était que très partiellement remise en question.

Concernant le premier aspect (la pratique politique féministe), nous en avons parlé suffisamment plus haut. Nous allons maintenant aborder le second: le thème de la transformation individuelle, et du lien entre les deux aspects.

Nous partions d'une première idée: il était absolument nécessaire que les hommes et les femmes du parti, nous luttions pour transformer, d'un point de vue féministe, nos conceptions et attitudes.

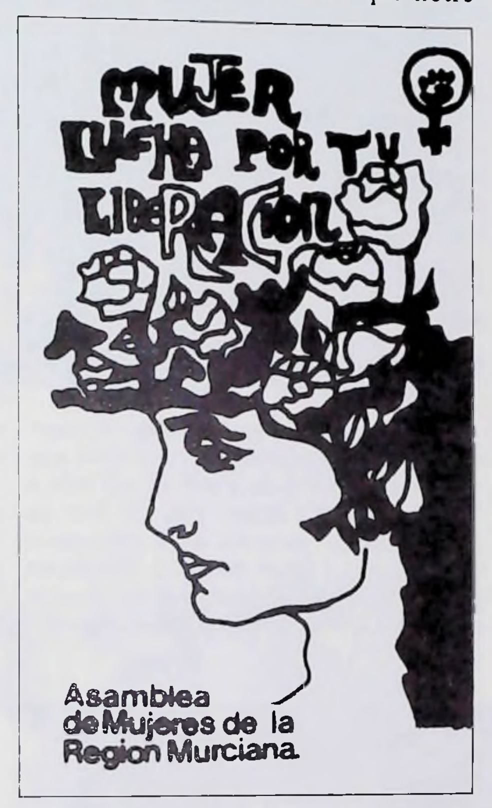
Dans l'exposé sur la libération des femmes, dans le chapitre 8, on dit:

"Comprendre cela (que dans le parti existe aussi la contradiction entre hommes et femmes) suppose pour les militants masculins être capables de faire preuve de modestie et s'arracher de la tête l'idée que parce qu'ils sont révolutionnaires, ils seraient vaccinés contre le machisme. Cela suppose adopter un point de vue matérialiste sur leur condition de membres d'un groupe oppresseur, éduqués dans des idées de domination sur le sexe féminin. Cela suppose comprendre que les idées et comportements machistes, même chez les hommes les plus avancés, ne se corrigent pas seuls, pas même avec l'aide de la compréhension théorique de la question des femmes, mais que cela requiert un effort patient et prolongé de révolutionnarisation sur le plan idéologique.

Comprendre cela suppose pour les femmes du parti rejeter les idées d'infériorité et de subordination qui couvent en elles, avoir confiance dans leurs propres forces et développer leurs capacités (...)".

Nous considérons que cette exigence de transformation pour tous les militants, hommes et femmes, était — et continue aussi d'être — absolument nécessaire, cela pour 2 raisons. D'abord, parce qu'il est inacceptable que des communistes qui luttent pour en finir avec cette société d'oppression et d'exploitation acceptent de maintenir des rapports discriminatoires et oppressifs. Deuxièmement, parce qu'il est impossible de mener une activité politique féministe si auparavant on n'a pas remis en question le rôle que la société nous a assigné par le fait d'être né homme ou femme, et l'idéologie qui en découle. Si les hommes n'ont pas lutté contre leurs idées de supériorité sur les femmes, leur conviction qu'ils sont, eux, les êtres accomplis devant servir de modèles aux femmes; si les femmes ne luttent pas contre toutes les idées qu'elles ont même faites leurs, sur l'infériorité et la dépendance face aux hommes, nous pourrrons difficilement lutter avec fermeté et de façon conséquente contre le machisme et l'oppression des femmes.

Si nous voulons vraiment que notre parti soit à l'avant-garde dans la défense active des intérêts des femmes, si nous luttons réellement pour une société où les femmes — et aussi à un autre niveau les hommes — n'auront pas leurs capacités limitées du fait d'appartenir à un sexe ou à l'autre, il était indispensable de révolutionnariser, dans une perspective féministe, notre conception du monde.



C'est du féminisme que nous avons appris à voir comme produit historique — et non comme "naturel" — que les femmes soient responsables du travail domestique; que les hommes ne sont pas autant que les femmes responsables de l'éducation des enfants; que les femmes ont dû renoncer à leur travail professionnel pour s'occuper des enfants; que cela, jamais les hommes n'ont eu à le faire; que les petits garçons et les petites filles sont éduqués de façon différente... C'est le féminisme qui nous a appris à remettre en question beaucoup de nos conceptions sur le terrain sexuel. Nous avons appris, par exemple, que le coït n'est pas l'unique forme "naturelle" d'avoir des relations sexuelles; que dans les relations sexuelles, il y a oppression d'un sexe sur un autre, et que les relations lesbiennes et homosexuelles sont aussi "naturelles" que les hétérosexuelles... Et nous avons appris surtout que ces questions sont aussi des questions politiques; que ce que jusqu'ici on avait considéré comme privé était — devait être — repris en main par la politique.

Notre position, notre intransigeance était nécessaire au moment où on jugeait indispensable une transformation dans notre idéologie et nos attitudes. Cette nécessité apparaissait urgente pour pouvoir dépasser — au moins dans ses aspects les plus grossiers et ouverts — les séquelles de l'idéologie patriarcale que l'on traînait.

Cette exigence de transformation, mise de l'avant par le Collectif fédéral et appuyée par les organismes dirigeants du parti, s'inscrivait dans l'objectif que notre parti puisse assumer correctement la cause de la libération des femmes et qu'il soit ainsi plus conséquemment révolutionnaire. C'est seulement en mettant ces choses de l'avant que la révolutionnarisation de nos idéologies prendrait tout son sens. Et c'est seulement ainsi qu'on pouvait avoir des critères pour orienter politiquement cette révolutionnarisation.

Ces positions ont clairement été mises en évidence dans notre attitude dans le mouvement féministe, y compris dans les premiers temps. Nous avons toujours mis l'accent sur le fait que ce mouvement devait être un mouvement de lutte et un mouvement organisé, et nous avons combattu ardemment toute tendance à l'autocontemplation et au repliement sur soi du mouvement féministe, toute tendance à se transformer en cercle fermé de femmes "libérées".

Même si tout cela est indiscutablement vrai, nous avons aussi commis certaines erreurs, erreurs qui, de façon plus ou moins explicite et marquée, ont été présentes tout au long des années et que nous avons commencé à comprendre et à rectifier depuis un an. Nous pouvons synthétiser ces erreurs ainsi:

* Il y a eu une tendance, plus accusée dans les premiers temps, à centrer dans la pratique l'avancement du féminisme dans l'avancement individuel, dans la transformation individuelle, et à séparer cet avancement de l'avancement politique. A certains moments, cela a pu aller jusqu'à ce qu'il semble y avoir plus de préoccupation pour mener une vie "libérée" que pour faire du parti un instrument pour la lutte féministe.

Cette coupure entre transformation individuelle et lutte politique se mani-

festait par exemple dans le fait que pour évaluer la situation féministe du parti, on mettait prioritairement l'accent sur la transformation individuelle. Et les objectifs de cette transformation n'étaient pas mis de l'avant dans plusieurs occasions en fonction de préciser ce qui rendait difficile une activité féministe plus conséquente et plus combative, mais bien comme objectif en soi, isolé de la lutte politique, du moment politique concret, en marge des tâches qu'on s'était fixées dans l'activité féministe. De la même façon, les critiques aux comportements machistes se faisaient dans certains cas en marge de leurs conséquences politiques.

Nous croyons que cet unilatéralisme a eu 2 conséquences: d'une part, elle a rendu plus difficile la compréhension du féminisme comme activité politique; d'autre part, elle a pu être dans certains cas une cause de désarroi, surtout chez les camarades hommes, du fait que les critiques se faisaient sans faire comprendre les répercussions politiques des erreurs ou fautes individuelles.

*On a surtout mis l'accent sur la transformation des hommes et on a relégué au second plan la nécessité pour les femmes de dépasser leurs conditions de femmes, de faire des efforts pour abandonner toutes les habitudes que notre situation de "2e sexe" nous a inculquées. Dans la pratique, on se comportait comme si on croyait que, du point de vue de la conscience et des attitudes, seule la situation de l'oppresseur — et non celle de l'opprimée — avait des conséquences négatives. Même s'il est vrai qu'il est plus grave politiquement d'avoir des attitudes de condescendance avec ceux qui ont des privilèges qu'avec les opprimés, il est cependant vrai que pour l'avancement de la lutte, pour que les opprimés prennent conscience de leur propre valeur, de leur dignité, il faut que ces opprimés — dans ce cas-ci les femmes — luttent avec courage contre toutes leurs limites.

Cette tendance à ne pas prendre en considération l'importance de la transformation des femmes elles-mêmes allait de pair, dans certains cas, avec des attitudes de justification des limites des femmes, ce qui engendrait des attitudes peu combatives, de complicité dans la misère et les faiblesses.

3. Un peu d'histoire sur le féminisme dans le parti

Quand naissent les premiers noyaux organisés du mouvement féministe aux environs de 1975, le Parti en est très à l'écart. Très à l'écart aussi de tout ce qui touche la question de l'oppression des femmes. Nous ne nous étendrons pas ici là-desus. Mais rappelons-nous le pamphlet "**Pour l'indépendance nationale et la démocratie populaire vers le socialisme et le communisme**", document-ligne de mars 72: tout au long de ses 60 pages, il n'y a aucune référence au thème des femmes. Dans la "**Ligne politique et idéologique**" approuvée au 1er congrès de M.C. (septembre 75), à part quelques références isolées à l'existence des femmes (dans l'exil franquiste, dans la lutte des ménagères contre le coût élevé de la vie, parmi les leaders dans les masses...), la question est absente tant dans l'explication qui est donnée de la société socialiste pour laquelle nous luttons que dans les mots d'ordre d'action actuels. Une seule exception: quand se développeront les tâches qu'aura à accomplir le pouvoir surgissant de la révolution, on met de l'avant l'"entière égalité de l'homme et de la femme". N'oublions pas que l'année 75 est déjà avancée alors et qu'à la fin de cette année on célèbrera à Madrid, dans la clandestinité, les premières activités féministes d'Espagne en rejet de l'Année internationale des femmes organisée par l'ONU.

Les premiers germes du mouvement féministe organisé en Espagne naissent en dehors de notre parti; c'est précisément la résurgence du féminisme qui nous amène à mettre de l'avant pour la première fois la question de l'oppression des femmes. Nous sommes alors dans les premiers mois de 1976.

Le féminisme arrive au parti de l'extérieur et provoque une remise en question à tous les niveaux pour nous tous et nous toutes (on pourrait dire jusque dans notre conception du monde). Nous voilà devant un thème nouveau et complexe qui soulève mille problèmes. Aujourd'hui, on peut trouver simples les questions et réponses qui nous venaient alors et qui ne l'étaient pas à ce moment. Des questions comme: Qui est l'ennemi des femmes? Ce sont les hommes qui sont les oppresseurs? Les partis politiques — formés d'hommes et de femmes et dirigés surtout par des hommes — peuvent-ils fournir une réponse à l'oppression des femmes?... Etc.

Dans ces années-là, dans le mouvement féministe en Espagne, le "féminisme radical" commence à gagner assez de terrain (dans le domaine idéologique). Et ce sont précisément les femmes de cette tendance — ou de cet ensemble de tendances pour être plus précises — qui nous obligent à remettre en question des aspects fondamentaux de notre idéologie et de notre théorie révolutionnaires.

Nous voulons attirer l'attention sur deux questions soulevées par cette époque:
— les femmes — et, dans une certaine mesure, le parti dans son ensemble — nous avons montré beaucoup d'ens-


Des femmes en mouvement

housiasme face à tout ce qui concernait la question de l'oppression des femmes. Nous n'avons pas adopté des attitudes dogmatiques ou fermées, et nous étions bien disposées à apprendre de d'autres femmes;
– nous éprouvions des difficultés sérieuses à analyser la question de l'oppression des femmes à la lumière de nos positions politiques et idéologiques révolutionnaires. Nous ne cherchions pas à nous démarquer de façon juste du féminisme radical: nous subissions son influence dans certaines de nos idées et nous n'avions pas de réponses propres pour plusieurs questions théoriques. Nous n'étions pas parvenus à élaborer un féminisme marxiste ou, dit d'une autre façon, à développer le marxisme dans le domaine de la libération des femmes.

Il n'est pas difficile de comprendre cette période, même pour quelqu'un qui ne l'a pas vécue. Elle a été caractérisée par l'enthousiasme, la réceptivité, l'élargissement des horizons, mais aussi par l'angoisse du doute, les difficultés d'analyser avec rigueur le fleuve des nouvelles idées, de séparer les justes de celles incorrectes. Pour bien comprendre, il faut situer tout cela aussi dans la période politique qu'on traversait. C'est dans les années 76-77 que le Parti subit un affaiblissement de ses perspectives révolutionnaires: moment caractérisé par un manque de vigilance et de combativité révolutionnaires face à des conceptions anti-marxistes...

Le 2e congrès, en préparation alors, cherche à dépasser cette situation de désorientation et de faiblesse idéologique. Du point de vue des positions féministes, le 2e congrès signifie un pas en avant indiscutable: non seulement parce qu'il corrobore le féminisme comme partie intégrante extrêmement importante de notre idéologie et politique; mais aussi, à cause de ce qu'il comprend de pas en avant dans le domaine théorique et politique. C'est à ce moment-là qu'on arrive à bien intégrer l'oppression des femmes dans nos positions politiques, quand nous arrivons à l'analyser et à la situer dans l'ensemble des oppressions; que nous arrivons à commencer à développer le marxisme dans le domaine de la libération des femmes. C'est aussi à ce moment qu'on peut parler de la disparition politique objective de l'influence des courants féministes radicaux sur nous. Sans remettre en doute leurs apports positifs dans le développement de la théorie féministe, ces courants se situent à assez d'années-lumières de ce que nous considérons une position féministe conséquemment révolutionnaire.


Des femmes en mouvement

Il n'est pas inutile de dire qu'il restait beaucoup à faire pour avancer: de fait, au 2e congrès, avec la résolution sur la libération des femmes, nous faisons à peine asseoir les bases de nos conceptions féministes. Avec le 2e congrès se termine l'étape féministe du parti que nous venons de décrire. Avec la résolution sur la libération des femmes et les articles des Statuts relatifs au fonctionnement de la structure des femmes (voir à la fin de ce texte) prennent fin plusieurs des doutes et désorientations de la période antérieure.

Cependant, vues de la période actuelle, on peut dire que malgré cette orientation de nos positions féministes, certaines idées, certaines formulations partiellement erronées ou au moins ambiguës, n'ont pas été analysées et ont persisté, influençant dans une plus ou moins grande mesure nos positions et notre activité. Notre pratique, le renforcement et le développement de nos positions allait, indirectement, les remettre en question et les reléguer à l'oubli.

Le chapitre qui suit est consacré à l'analyse détaillée de ces idées.

4. Analyse de certaines idées: sur la contradiction entre hommes et femmes au sein du parti et sur le rôle des femmes dans la lutte féministe

On ne s'est jamais arrêté vraiment sur la façon concrète dont se sont manifestées les contradictions entre hommes et femmes au sein du parti. On a bien sûr abordé un peu cela dans les premières enquêtes qui se sont réalisées au début du féminisme dans le parti; mais cela a été peu approfondi et peu rigoureux, et on n'y est jamais revenu de façon systématique. En général, on s'est limité à des formulations abstraites et générales, dans le sens d'affirmer que cette contradiction existait aussi au sein du parti. Le fait de ne pas approfondir plus, de ne pas analyser le caractère spécifique dans les rapports au sein du parti a donné prise à une transposition mécanique, à penser que, dans ce qui est fondamental, les rapports entre hommes et femmes dans le parti sont semblables à ceux qui existent dans la société.

Sous la constatation, si souvent formulée par nous — et, cela est indiscutable, par d'autres aussi — qu'au sein du parti existe aussi une contradiction entre hommes et femmes, se cachait une série de questions dont les réponses allaient amener une solution correcte ou non quant au traitement de cette même contradiction, une compréhension correcte ou non du rôle des femmes et des hommes communistes dans la lutte pour la libération des femmes. La formulation selon laquelle les femmes de M.C. doivent être à l'avant-garde des idées et positions féministes de notre parti était susceptible d'être comprise aussi de diverses façons et de s'appuyer sur des arguments ayant des nuances très diversifiées. Derrière l'insistance mise sur les difficultés à faire d'un parti

révolutionnaire un ferme défenseur de la libération des femmes — même si c'est là une vérité indiscutable — pouvaient se cacher, et se cachaient, des raisons pas toujours justes.

Voyons cela par thèmes:

Quand nous faisions allusion aux difficultés de faire assumer par notre parti les pas en avant féministes, à quoi se référait-on exactement? Nous évoquions certaines raisons que nous continuons à trouver justes encore aujourd'hui et que, en plus, notre pratique féministe des dernières années a confirmées:

* On considérait que c'était difficile parce que le féminisme à ce moment-là était quelque chose d'étranger au parti, n'avait pas fait partie de notre idéologie et de notre politique;

* On affirmait que les hommes, de par leur situation d'hommes, d'oppresseurs, parce qu'ils faisaient partie du groupe social des hommes, groupe qui maintient des rapports de domination sur les femmes, sont dans de moins bonnes conditions, dans des conditions plus difficiles pour être féministes; que le fait d'avoir été formés culturellement comme hommes, d'avoir été éduqués dans les idées de "supériorité masculine, de domination, de mépris envers les femmes" exigeait de leur part un dur processus de transformation idéologique pour être sensibles face aux mille et une formes d'oppression des femmes; pour pouvoir prendre conscience de leur propre "mutilation" à cause de leur rôle social comme hommes et pour dépasser aussi un tas de passivité à cet égard.

* Les hommes, et aussi les militants révolutionnaires, ne voudront pas renoncer à leur situation d'oppresseurs, vont s'attacher à leurs privilèges et, comme conséquence de cela, peuvent mettre de l'avant des choses intéressées pour conserver leur position.

Nous ne doutons pas aujourd'hui que cette idée a été dépassée. Nous avons souvent affirmé des choses entrant en contradiction avec cela. Cependant, nous pensons qu'il vaut la peine de s'y arrêter un peu à cause des conséquences qu'ont eues des idées de ce genre.

De notre point de vue, la position antérieure contient diverses erreurs:

* elle tend à donner l'image que les hommes révolutionnaires vont mettre au premier plan les privilèges qu'ils tirent de leur situation de domination sur les femmes face aux intérêts de la révolution;

* elle montre un manque de confiance considérable dans la capacité de transformation idéologique;

* Cette affirmation se comprend à partir d'une autre: que la contradiction entre hommes et femmes, le conflit entre eux, et aussi au sein du peuple, est telle qu'elle amènerait les hommes à adopter des attitudes contre-révolutionnaires seulement pour maintenir leurs intérêts d'hommes; elle s'inscrit dans l'optique que ce qui sépare les hommes des femmes du peuple est plus grand que ce qui les unit face à leurs ennemis communs.

Nous croyons que cette attitude de manque de confiance envers les militants hommes n'était pas étrangère non plus à l'insistance que nous mettions dans les premières années du féminisme dans le parti sur des phrases du type "la libération des femmes est la tâche des femmes". Il vaut la peine de s'y arrêter à cause de ce qu'elle a signifié longtemps pour nous. Nous ne considérons pas que des formulations comme ça soient en soi incorrectes, mais nous l'utilisions tant en ce qui concerne le rôle des femmes dans le processus révolutionnaire que concernant le rôle des femmes au sein du parti. Quoique présentement seul le 2e aspect nous concerne, nous devons aussi expliquer le premier pour éviter une compréhension unilatérale de ce thème.

Nous allons expliquer davantage:

En lien avec le rôle des femmes du peuple dans la révolution:

Dans un premier temps, avant le 2e congrès, des positions de ce type pouvaient être dites dans leur sens le plus restrictif et incorrect: nous les femmes, nous devons élaborer notre propre stratégie et tactique pour notre révolution, un point c'est tout.

Dans la résolution sur la libération des femmes, nous avons clarifié et défini avec justesse comment les tâches de la libération des femmes forment partie de la révolution socialiste.

D'autre part, de formulations de ce type ("La libération des femmes est la tâche des femmes") renferment une vérité indiscutable: ou bien les femmes prennent conscience de leur situation d'opprimées, s'organisent et se transforment en protagonistes de leur lutte; ou bien il n'existerait même pas les bases minimales pour leur libération. Il suffit de regarder un peu en arrière et d'analyser le rôle que les femmes ont joué: ce sont elles qui ont levé le voile sur leur oppression et qui se sont lancées dans la lutte. La formulation à laquelle nous nous reférons est, d'autre part juste pour toutes les forces de la révolution, en un sens. Mais dans le cas des femmes, elle prend un poids distinct parce qu'elle constitue une des tâches de la révolution qui peut rencontrer le plus d'opposition au sein du peuple, parce que justement elle constitue une contradiction qui le traverse. Et aussi, parce que c'est une formulation qui identifie la nécessité impérieuse que les femmes, ses secteurs les plus avancés au moins, acquièrent une certaine autonomie face aux hommes, une indépendance face à eux, ne cherchant pas l'approbation "des autres"...

A Barcelone, Espagne, des femmes se sont regroupées pour fonder en 1976 une imprimerie ainsi qu'une maison d'éditions autonomes.



Des femmes en mouvement



"A bas l'idéologie machiste..."

Cependant, cette formulation peut avoir certaines conséquences négatives parce qu'elle met l'accent sur le fait que **seulement** les femmes doivent se faire les propagandistes et activistes du féminisme. En ce sens, nous avons vécu, à plus d'une occasion, dans le mouvement féministe, des exemples où on ne voulait pas accepter la participation et l'appui d'hommes progressistes. Et nous attirons l'attention sur le fait que nous parlons de participation et d'appui d'hommes progressistes, parce que — nous l'avons déjà dit — la nécessité d'un mouvement composé uniquement de femmes nous semble indiscutable. Et nous voulons qu'il soit clair que nous considérons que, dans plusieurs occasions et situations, pour diverses raisons, entre autres le fait que les femmes doivent prendre confiance en elles-mêmes et les hommes acquérir de la modestie, il convient d'exclure les hommes des activités féministes. Nous nous référions plus haut au fait qu'on veuille exclure les hommes de toute activité féministe, **par principe**, ce qui est différent.

En lien avec le rôle des femmes dans le parti:

Là aussi, il y a un sens positif à l'affirmation citée plus haut: appeler les femmes du parti à être actives dans cette lutte, à ce qu'elles acquièrent une indépendance et se libèrent de toute forme de dépendance face aux hommes, qu'elles sachent précisément que parce qu'elles subissent une oppression, elles sont dans une position favorable, privilégiée, pour se mettre à la tête du féminisme. Mais, attention! seulement jusque là. Parce que derrière cette formulation, on peut aussi comprendre que:

* C'est seulement nous, les femmes, et non pas l'ensemble du parti, qui pouvons donner notre point de vue sur les tâches féministes;

* Il est impossible que les hommes puissent apporter quelque chose sur ce terrain (une interprétation de ce genre irait de pair avec la conviction que les révolutionnaires vont défendre de façon intéressée leurs privilèges comme hommes).

Si nous avons analysé des formulations ou idées aujourd'hui reléguées aux oubliettes, c'est parce que ces idées ont eu une influence dans notre pratique, parce qu'elles ont à voir avec certaines des conséquences négatives du fonctionnement de la structure.

Quand nous parlions de certains points faibles en lien avec le fonctionnement de la structure, nous signalions:
— un bas niveau d'intégration entre la politique féministe et le reste de la politique;
— un certain désintérêt des militants hommes;
— une attitude peu combative, de la part des hommes du parti, face aux idées et attitudes machistes des masses.

Nous pensons que cela a un lien avec certaines attitudes de méfiance envers les militants, en ce qui concerne la capacité de transformation féministe dans le parti jusqu'à en faire un parti féministe. Attitudes qui, parfois, ont été liées à l'idée qu'au fond les militants communistes vont toujours vouloir défendre leur situation.

Aujourd'hui, il est plus clair pour nous que des idées de ce type ne constituent pas le meilleur moyen pour inciter les camarades mâles à maintenir des positions actives contre l'oppression des femmes.

Ce serait tout aussi incorrect de considérer que les attitudes actuelles d'inhibition de la part des camarades mâles (quoique nous ne croyons pas que ce soit là la seule caractéristique des militants mâles) sont uniquement le fruit direct de ces idées. Cela, pour 2 raisons: ce sont des idées très vieilles et, en général, oubliées dans les attitudes pratiques des femmes militantes; et aussi parce que depuis plusieurs mois déjà nous avons attiré l'attention sur ces idées dans tous les collectifs.

Et à partir de maintenant...

Il nous reste peu à dire. A mesure qu'on a évalué le positif et le négatif dans le fonctionnement de la structure, nous avons reflété comment nous croyons qu'il faut continuer. Quand nous analysions certaines idées ambiguës et partiellement incorrectes sur la contradiction entre hommes et femmes au sein du parti et sur le rôle des unes et des autres dans l'avancement du féminisme, nous ne nous sommes pas limitées à signaler les incorrections; nous avons aussi indiqué comment reformuler ces idées...

Ainsi, nous nous limitons pour conclusion à dire que notre évaluation de la structure est qu'elle a été utile dans le passé et continue à l'être aujourd'hui. En résumé, on peut dire que la structure est utile:

— pour aider l'avancement féministe de l'ensemble du parti;

— pour que les femmes comprennent que leur position féministe est décisive pour l'intégration du féminisme dans l'ensemble du que faire politique du parti;

— pour impulser et diriger le travail féministe dans ses diverses directions:dans les organisations féministes, mais aussi dans les associations de voisins, les commissions ouvrières...

— pour que cela soit partagé avec les comités du parti;

— pour que les femmes, même celles qui ne sont pas spécifiquement dans le travail féministe, puissent jouer dans les masses le rôle actif qui leur revient;

— pour aider les femmes à gagner confiance en elles-mêmes, gagner une autonomie et sécurité; pour aider aussi à accroître leur engagement et leur avancement politique. Et nous parlons d'"aider", parce qu'il nous semble clair, comme l'expérience la confirmé, que pour tout cela le rôle du parti, de sa structure régulière est décisif.

D'autre part, depuis quelques mois, nous avons entrepris un certain processus de rectification pour surmonter certaines des conséquences négatives que nous avons signalées dans le bilan: pour rompre avec la conception que le féminisme est une "affaire de femmes"; pour rompre avec l'attitude d'inhibition politique de plusieurs militants mâles; pour avancer dans l'intégration de la politique féministe dans l'ensemble de la politique du parti.

Les orientations que nous avons déjà approuvées il y a quelques mois dans le collectif fédéral pour aider à rectifier sont les suivantes:

— faire des efforts pour que l'activité féministe ne soit pas seulement transmise par information, mais aussi discutée dans les cellules et comités. Nous reconnaissons que c'est difficile parce que tout le monde est surchargé et que nous ne voulons pas augmenter le nombre de réunions.

— faire des efforts pour que l'activité féministe des secteurs soit dirigée à partir des cellules et comités dirigeant ces secteurs. Nous ne nous référons pas principalement à l'orientation du travail dans les organisations féministes mais surtout à l'activité féministe dans les divers fronts de travail.

— faire des efforts pour que l'activité féministe des femmes soit contrôlée dans les cellules et comités.

La mise en pratique de ces orientations nous a amenées à ajuter le fonctionnement de la structure en fonction de cela: les thèmes de ses réunions, le rythme de ses rencontres, etc. Nous essayons de diverses façons de faire en sorte que la structure, son fonctionnement, ne soit pas quelque chose de formel et routinier mais s'ajuste au rôle qu'elle doit réaliser.

Le collectif fédéral
23 avril 1981

Statuts de M.C. structure autonome de femmes

Article 28: La structure autonome de femmes sera composée de toutes les femmes de M.C., la participation dans cette structure étant en dernière instance de caractère volontaire. Ses organismes responsables à tous les niveaux seront élus démocratiquement.

Article 29: La structure autonome de femmes pourra organiser ses propres conférences et assemblées. Il sera sous sa responsabilité d'élaborer les lignes et positions féministes, contribuer à faire avancer M.C. dans l'assimilation de la problématique des femmes et proposer à M.C. pour discussion et approbation les points qui, d'un point de vue féministe, touchent ses conceptions politiques et idéologiques et orientations politiques déterminées. Elle devra aussi assurer l'information et la discussion de son activité dans les comités réguliers de M.C. Ainsi, elle aura la capacité de diriger l'activité féministe sur les terrains les plus divers et de se doter de normes de fonctionnement en accord avec les principes généraux d'organisation de M.C. Dans son champ de compétence, les décisions reviennent à la structure de femmes.

Article 30: Dans le cas de conflit entre la structure de femmes et les organismes réguliers de M.C. (conflit de compétence entre les deux), le collectif de femmes immédiatement supérieur et, concrètement, le collectif d'Etat (des femmes, NDLR) interviendra, chaque fois que sa présence sera requise. Il reviendra au comité fédéral de M.C., de décider en dernière instance après avoir consulté le collectif d'Etat des femmes. Pour les questions exigeant une réponse rapide, les comités nationaux et régionaux décideront, sans que cela empêche le collectif d'Etat d'intervenir.

Article 31: Dans les congrès, dans le comité fédéral et dans les comités nationaux et régionaux, on s'assurera de la représentation de la structure des femmes élue pour y participer. On devra aussi faire les efforts nécessaires pour que la présence des femmes dans les congrès et dans les organismes de direction à tous les niveaux correspondent au pourcentage de femmes dans chaque cas. Il faudra aussi assurer le lien entre les organismes dirigeants de M.C. à tous les niveaux avec les collectifs correspondants de femmes chaque fois qu'on le jugera opportum.

* * *

P.S. Nous n'avons pas trouvé dans les Statuts ce que M.C. entend par "collectif d'Etat des femmes". Peut-être s'agit-il de l'ensemble de tous les collectifs à tous les niveaux, c'est-à-dire une espèce de "congrès des femmes"...

Abonnez-vous... à UNITÉ PROLÉTARIENNE

Abonnement d'un an (4 numéros) ☐ version française ☐ version anglaise

CANADA
☐ régulier ($10.00)
☐ 1ère classe ($12.00)

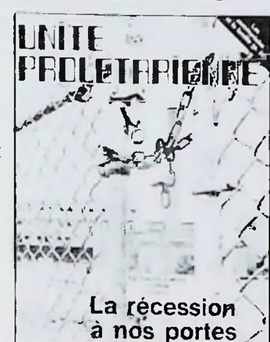
ETATS-UNIS
☐ surface ($12.00)
☐ avion ($15.00)

AUTRES PAYS
☐ surface ($15.00)
☐ avion ($20.00)

INSTITUTIONS:
ajouter $10.00 à n'importe quel abonnement

NOM DATE
ADRESSE
CODE POSTAL NO DE TEL (Canada)
OCCUPATION LIEU DE TRAVAIL

Envoyez un mandat poste de préférence, à l'adresse suivante*
Distribution Premier Mal, 1407 d'Iberville, Montréal, Qué. H2K 3B1 — (514) 527-7319



UNITÉ PROLÉTARIENNE analyse en profondeur les aspects les plus importants de la vie politique et économique du Canada et du monde. En vous abonnant à UNITÉ PROLÉTARIENNE, vous vous assurez de recevoir à tous les 3 mois une revue qui accepte de poser les vraies questions sur la lutte pour le socialisme.

... au journal EN LUTTE!

Abonnement d'un an (46 numéros) ☐ **version française** ☐ **version anglaise**

CANADA
☐ régulier ($22.00)
☐ 1ère classe ($30.00)
☐ d'essai, pour 10 numéros ($5.00)
☐ de soutien ($30.00 plus n'importe quel montant)

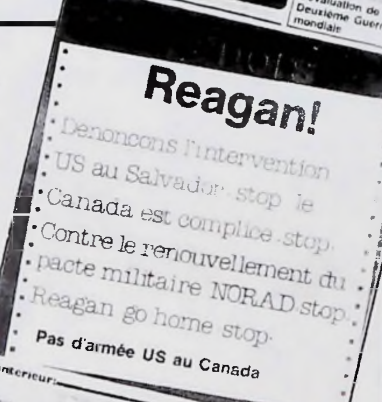
ETRANGER
☐ surface ($30.00)
☐ avion ($40.00)

INSTITUTIONS:
ajouter $10.00 à n'importe quel abonnement

NOM DATE
ADRESSE
CODE POSTAL NO DE TEL (Canada)
OCCUPATION LIEU DE TRAVAIL

Envoyez un mandat poste de préférence, à l'adresse suivante*
Distribution Premier Mal, 1407 d'Iberville, Montréal, Qué. H2K 3B1 — (514) 527-7319

EN LUTTE! est le journal de l'Organisation marxiste-léniniste du Canada EN LUTTE!/IN STRUGGLE! Il paraît à chaque semaine, en anglais et en français, et est diffusé à travers tout le pays, de Halifax à Vancouver. Pour réaliser un journal hebdomadaire, nous avons grandement besoin du soutien de tous les ouvriers et progressistes canadiens.



... à FORUM INTERNATIONAL

Abonnement (4 numéros)
☐ régulier-surface ($12.00)
☐ 1ère classe-avion ($15.00)

ETRANGER
☐ surface ($15.00)
☐ avion ($20.00)

☐ version française
☐ version anglaise
☐ version espagnole

INSTITUTIONS:
ajouter $10.00 à n'importe quel abonnement

NOM DATE
ADRESSE
CODE POSTAL NO DE TEL (Canada)
OCCUPATION LIEU DE TRAVAIL

Envoyez un mandat poste de préférence, à l'adresse suivante*
Distribution Premier Mal, 1407 d'Iberville, Montréal, Qué. H2K 3B1 — (514) 527-7319



FORUM INTERNATIONAL est un instrument de polémique et d'information qui vise à intensifier la lutte pour l'unité des marxistes-léninistes à l'échelle internationale. Il est publié par l'Organisation marxiste-léniniste du Canada EN LUTTE! et est diffusé dans plusieurs pays.

* **Pour tout abonnement à l'extérieur du Canada**, prière de suivre le mode de paiement suivant:
1. **Payer en dollars canadiens par traite bancaire**, payable par une banque ayant une succursale ou un agent au Canada.
2. Le paiement doit être fait au nom de: Distribution Premier Mai.
3. S'il-vous-plaît ne pas payer en argent comptant ou monnaie étrangère, ni par mandat postal qui arrive généralement plusieurs semaines après la réception de la demande d'abonnement et occasionne des difficultés administratives pour faire correspondre le mandat et l'abonnement.

Adresse nationale
pour contacter EN LUTTE!
ou pour correspondre avec UNITÉ PROLÉTARIENNE:

C.P. 340, Succ. M, Montréal, Qué. H1V 3M5

No de téléphone de la revue:
(514)253-2041

The Spark Bookstore

Pour contacter EN LUTTE! dans les différentes provinces:

- visitez les librairies L'Etincelle ou

MONTREAL
LIBRAIRIE L'ETINCELLE
325 Ste-Catherine est/
Montréal, Qué
tél.: (514) 844-0756
H2X 1L6
Heures d'ouverture
Lun., Mar., Mer.: de 10h à 18h
Jeudi, de 10h à 21h
Vendredi de 12h à 21h
Samedi de 10h à 17h

TORONTO
THE SPARK
802 Bloor St. ouest
Toronto, Ont.
tél.: (416) 532-1614
M6G 1L9
Heures d'ouverture
Sam. de 10h à 17h

VANCOUVER
THE SPARK
25 Cordova ouest,
Vancouver, C.-B.
tél.: (604) 681-7723
V6B 1C8
ven.: 18h à 21h
Sam.: 11h à 17h

- ou écrivez à l'une des adresses suivantes:

ALBERTA .... C.P. 9601, Edmonton Sud, T6E 5X3
NOUVEAU-BRUNSWICK .... C.P. 2488, succ. A, Moncton, E1C 6Z5
NOUVELLE-ÉCOSSE .... C.P. 7099, Halifax-Nord, B3K 5J5
SASKATCHEWAN .... C.P. 676, Régina S4P 3A3



Femmes de toutes les cultures,
plusieurs démarches,
une seule volonté de survivre